

mutinerie
et autres textes
d'ulrike meinhof

déclarations et
analyses des militants
de la fraction armée
rouge emprisonnés
à stammheim

traduit de l'allemand par johanna stute et le collectif de traduction des éditions des femmes.

des femmes

ulrike meinhof

ulrike meinhof est née en 1934, à oldenbourg en r.f.a., dans une famille militante antifasciste (son grand-père est radié de l'enseignement par le gouvernement nazi). elle est élevée dans la sévérité et la rigueur protestante. en 1954, après la mort de sa mère, elle vit chez rena te riemeck (qui éditera frauen gegen faschismus, « les femmes contre le fascisme»); elle participe avec elle au mouvement de protestation contre la bombe atomique et adhère au parti social démocrate. après ses études, à 21 ans, elle épouse klaus rainer roehl, directeur de la revue konkret, dont elle devient l'éditorialiste jusq'u'en 1968.

« lors de la campagne de protestation après l'attentat contre rudi dutschke à pâques, pour la première fois la limite entre la contestation verbale et la résistance physique a été franchie massivement... ceux qui du haut de leurs positions politiques condamnent ici les pavés et les incendies acceptent là... les bombes sur le viet-nam, le terrorisme en iran, les tortures en afrique du sud... nous constatons donc leur hypocrisie. » (konkret, 5, 1968).

à partir de 1968, ulrike va progressivement se démarquer de la gauche traditionnelle.

elle quitte alors son mari et ses deux enfants, et rompt avec konkret, que roehl voulait transformer en revue pornographique de gauche.

le 14 mai 1970, ulrike participe à la libération d'andréas baader, détenu à la prison de moabit à berlin, et, après un séjour dans

les camps palestiniens, aux actions de la fraction armée rouge, comme en mai 1972, la destruction du bureau central de la c.i.a. à francfort, du quartier général des américains à heidelberg, de l'immeuble springer à hambourg, destruction de l'ordinateur u.s. chargé de programmer les bombardements du vietnam — la nouvelle de la destruction de l'ordinateur est affichée sur les murs de hanoï.

fin juillet 1972, arrestation d'ulrike meinhof à hanovre, d'andreas baader, de jan-karl raspe et de holger meins à francfort, de gudrun ensslin à hanovre.

tous soumis dès le premier jour de leur détention à l'isolement systématique, avec pour ulrike la condamnation au silence absolu dans un quartier spécial, totalement vide, à la prison de cologne. traversée de l'horreur, lettres du couloir de la mort.

« condamnée au suicide », ulrike meurt à la prison de stammheim dans la nuit du 8 au 9 mai 1976.

« condamnés au suicide », gudrun ensslin, andreas baader, jan-karl raspe meurent dans la nuit du 17 au 18 octobre 1977, irmgard möller, dans un état grave, est la seule survivante.

articles d'ulrike à konkret

1960

L'Allemagne des années 60, une personne sur trois la compare à l'Allemagne de 1933 : ce qui passait il y a dix ans pour monstruosité est aujourd'hui monnaie courante. « Comme à l'époque », des professeurs sont radiés, les militaires ont plus de poids que les hommes politiques, les sociaux démocrates se trouvent coincés entre la politique de compromis de leur parti et leur désir d'opposition, la Constitution peut être remaniée, trafiquée, le président au-dessus des partis est à nouveau l'agent de la propagande réactionnaire, la justice est discréditée, et on peut se demander comment tout ça va finir...

Le symptôme le plus grave : le projet d'amendement de la Constitution en cas d'état d'exception. Avec la première lecture de ce projet au Parlement ces derniers jours, la jeune démocratie allemande entre dans une nouvelle phase. Après la phase de manipulation de la loi fondamentale, commence le règne légal de la démocratie chrétienne, liée à l'industrie de l'armement.

Ils sont légion, les discours des ministres, du Chancelier et du Président, qui depuis l'année dernière mettent en garde contre « la crise intérieure » et qui définissent ce qu'ils entendent par là. Schröder * parle de « grèves politiques » sans se cacher (*Die Welt*, 19 janv. 1960); Lübke * parle de « paix

* Articles tirés de *Ulrike Meinhof et la situation allemande*, de Peter Brückner, éd. Wagenbach. Berlin, 1976.

* Schröder : ministre des Affaires étrangères, 1964, chrétien-démocrate. Lübke : Président de la R.F.A., 1964-1968.

sociale » comme fondement de prospérité (*Bulletin des Presse- und Informationsamt der Bundesregierung*, 5 janv. 1960); Erhard, le ministre de l'Economie, n'hésite pas à déclarer que « ce sont les ennemis du peuple allemand qui exploitent son goût pour la démesure » à propos des revendications de réduction d'horaires et d'augmentations des salaires (*Bulletin*, 31 août 1960); Katz, le vice-président de la Cour constitutionnelle suprême, a été le plus explicite : « Dans un pays industrialisé comme l'Allemagne fédérale, dépendant de l'exportation, une grève totale de la métallurgie pendant quatorze mois, du genre de celles que viennent de connaître les États-Unis, provoquera à mon avis un état de guerre, une crise intérieure et la nécessité de déclarer " l'état d'exception ". » (*Frankfurter Allgemeine*, 14 déc. 1959.)

Transformer des syndicalistes en ennemis du peuple, des grèves en insurrections, opposer aux luttes salariales l'état d'exception, c'est le langage des lois socialistes et de mars 1933, avec inculpations et camps de concentration, et pour finir Versailles et Nüremberg... (*Konkret*, 18, 1960).

1962

En Allemagne, les accusés ont toujours eu la vie plus dure que dans les autres pays européens. On confond vite détention préventive et peine de prison, et même un acquittement n'arrive pas à effacer les soupçons : « Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

En Allemagne, la dignité de l'individu s'arrête au tribunal, au-delà du cercle de craie. Au premier jour de l'audience, l'Etat légal disparaît, s'estompe derrière la barrière qui le sépare du

public, au profit du bon sens populaire qui sévit partout, à la ville ou dans les trous perdus de province, un bon sens qui froidement décrète suspect un pauvre bougre qui ne se souvient plus, deux ans après, d'un guichet de la gare de Cologne; avec cette morale à l'emporte-pièce : qui vole un manteau de fourrure à ses amies devient un dangereux incendiaire, et l'homosexuel un assassin.

En Allemagne, le vernis républicain est tellement mince qu'écouter la rumeur populaire, c'est opter pour l'autoritarisme et déclarer l'accusé coupable avant même que le tribunal ait prononcé le verdict, préférer à la parole d'un accusé, quelle que soit sa bonne foi, les dires du premier flic venu, c'est accepter que l'avocat de la défense soit considéré comme un complice, surtout quand il s'agit de trois avocats à la fois, comme dans le cas de Vera Brühne *... (*Konkret*, 5, 1962).

... la R.F.A. a gardé — *volens nolens* — les fonctionnaires qui avaient déjà servi sous le fascisme, elle a confié le commandement de l'armée allemande à des officiers qui, comme leur âge l'indique, avaient forcément été officiers aussi sous Hitler, elle a gardé des professeurs qui commençaient leur cours avec le salut fasciste, et dans l'intérêt de sa prospérité matérielle elle a laissé se reformer des trusts qui avaient soutenu, c'est-à-dire financé des partis bien pires que le parti chrétien-démocrate (*Konkret*, 5, 1962).

* Vera Brühne : accusée de meurtre en 1956, condamnée à perpétuité, cherche toujours à prouver son innocence.

1968

La politique, c'est la mise en évidence des rapports de pouvoir, des rapports de propriété, des rapports de violence.

L'éducation allemande, c'est l'interdit de la haine et de l'agression; nous n'avions tout simplement pas le droit de haïr ceux que nous étions en droit de haïr — ceux qui nous ont réprimés : nos supérieurs et nos parents. (*Konkret*, 17, 1968.)

Contester, c'est dire ça ne va pas, je ne suis pas d'accord. Résister c'est me charger de supprimer ce qui ne va pas... Lors de la campagne de protestation après l'attentat contre Rudi Dutschke, à Pâques, pour la première fois la limite entre la contestation verbale et la résistance physique a été franchie massivement (...). Ceux qui du haut de leurs positions politiques condamnent ici les pavés et les incendies acceptent là (...) les bombes sur le Viet-nam, le terrorisme en Iran, les tortures en Afrique du Sud (...). Nous constatons donc leur hypocrisie. (*Konkret*, 5, 1968.)

Il faut reprendre le débat sur la violence et la contre-violence.

La contre-violence, c'est le risque de la même violence, là où la brutalité de la police détermine la façon d'agir, là où à l'intervention paramilitaire de la police il est répondu par des moyens paramilitaires... (*Konkret*, 5, 1968.)

Jürgen Bartsch * et la société

1968

Pendant le procès de J. Bartsch, tout a été fait pour ne pas aborder le sujet principal, pour empêcher qu'il ne surgisse au cours de l'audience, qu'un débat public ne s'engage. On a évité d'en parler tout au long, aussi bien pendant l'enquête qu'au moment de l'instruction. Voici les faits, ils parlent d'eux-mêmes : L'histoire de Jürgen Bartsch et le procès ont mis à nu, crûment, sa misère et la misère d'une société dans laquelle il a vécu et tué — une misère monstrueuse, inouïe. Mais le tribunal a fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher que les conditions qui ont déterminé l'évolution de J. Bartsch ne deviennent le sujet du procès. Il a tout fait pour barrer au jeune homme la possibilité de cesser de tuer, de s'améliorer, de changer et, du même coup, il a empêché qu'à travers ce procès la société comprenne qu'elle doit se transformer et qu'elle le peut. Le président du tribunal dans sa déclaration finale : «... et que Dieu vous aide à apprendre à dominer vous aussi vos instincts ». Et que Dieu nous aide à fermer les yeux sur ce que ce procès met en évidence des nécessités de transformation de la société dans laquelle nous vivons.

Ça a commencé avec l'adoption. Les parents Bartsch ont dû attendre sept ans avant de pouvoir l'adopter à cause de sa trop « lourde hérédité », ce qui en clair voulait dire que son père était ouvrier et pauvre et qu'il n'était pas marié avec sa mère, veuve depuis des années et malade, une pauvre femme. Des

* Pour avoir violenté et tué des enfants, Jürgen Bartsch fut arrêté et condamné. Il se maria en prison et se fit castrer. Il mourut sur la table d'opération à « la suite d'une erreur d'anesthésie ».

relents de nazisme persistant dans la mentalité des responsables du Service de la Jeunesse et de l'assistance publique. Que l'enfant ait déjà passé un an dans un foyer aurait dû les préoccuper davantage et les amener à décider : une adoption rapide, vite une situation claire, vite un nid chaud. Mais le président du tribunal exhume lui-même le biologisme nazi en disant à la mère que l'enfant n'était pas la chair de sa chair et le sang de son sang, et le père adoptif, encore imprégné de ce génétisme, peut dire qu'il aurait agi tout autrement avec son propre enfant, parce que jamais personne ne lui a appris que l'hérédité ne joue pas, que l'important pour l'avenir de l'enfant c'est le milieu dans lequel il est élevé. Pendant sept ans, ils ont hésité pour l'adoption, on a laissé l'enfant dans l'insécurité, on a voulu croire que l'adoption serait pour lui une honte de plus, alors que ce geste tout à l'honneur des parents adoptifs, aurait fait son bonheur.

Et l'enfant a été placé dans un foyer, parce que la mère devait travailler au magasin; parce que la concurrence est dure pour un petit boucher et parce que quelqu'un qui vend de quoi manger doit lutter pour se nourrir lui-même. Ils ne connaissaient que la solution du foyer d'enfants; cette société n'a encore rien aménagé pour les dix millions de femmes qui travaillent et pour plus d'un million de mères d'enfants de moins de quatorze ans qui doivent se débrouiller tant bien que mal pour les élever, qui supportent toutes seules le poids d'un métier et d'une famille, alors que leur travail social est nécessaire. Mais les places dans les crèches et dans les maternelles sont rares, l'école toute la journée reste une utopie et le travail à temps partiel n'est pas réalisable.

Puis, il change de foyer, parce qu'il a dépassé la limite d'âge. En Allemagne fédérale, la grande majorité des foyers d'enfants sont des institutions regroupées par classe d'âge : il y a des foyers pour nourrissons, d'autres pour enfants en bas âge, d'autres pour enfants d'âge scolaire ou pour apprentis. On tracasse des enfants déjà angoissés et perturbés par leur origine

sociale et leur avenir, avec des changements de foyer, donc des changements d'amis, d'éducateurs, d'entourage. Une folie du point de vue pédagogique — tout le monde le sait, mais rien n'est fait pour changer cette situation. Ce n'est pas la clairvoyance qui manque, ce sont l'argent et l'esprit de décision.

Ensuite, il est placé dans une institution catholico-prussienne, avec cinquante enfants par dortoir, une éducation à coups de pied au cul, des promenades en colonne par deux, les surveillants dans les dortoirs, la religion. Et là, il n'est plus de Service de la Jeunesse pour intervenir, pour fermer la boîte et destituer les éducateurs de leur fonction. Alors il fugue, on le ramène, il recommence et il finit au commissariat. La police comme institution pédagogique ! Ça va avec le père et sa voix de sous-officier, qui trouve, lui aussi, que les coups, ça ne fait pas de mal, que ça le préparera à la vie. Le père, lui, n'a pas été préparé à la vie, mais à une cour de caserne, et il prend une cour de caserne pour la vie. Et le gouvernement a une politique familiale qui ne fait rien, absolument rien, pour assister les parents dans leurs problèmes d'éducation.

Puis il aime un garçon; oui, il l'aime, et il a déjà appris que l'homosexualité est une « saloperie », et qu'il n'a pas le droit de l'aimer. Ainsi l'amour provoque des sentiments de culpabilité en lui, parce qu'une morale anachronique de la procréation nomme « saloperie » ce qu'il a en lui de plus précieux : l'amour; et c'est ainsi que le meilleur de lui-même devient à ses propres yeux une « saloperie ». Alors il se cache et il achète cet amour; et il est condamné pour rapports pervers et vénalité, par une société qui a fait de l'amour une saloperie, qu'on monnaie. Puis il a envie de parler, de se confier à quelqu'un; dans l'institution catholique, le silence était la règle; et le père écoute la radio pendant une demi-heure sur le chemin de l'abattoir, et le samedi soir c'est la télé. Et le curé à qui enfin il peut parler, quand un enfant est déjà mort, s'en remet au jugement de Dieu, se tait et lui refuse la seule parole humaine qui aurait pu faire qu'on

s'occupe enfin de ce garçon, fût-ce un procureur, que quelqu'un le prenne en charge, comprenne qu'il est un être humain comme tout le monde et ne peut vivre sans communication.

Ensuite, il devient apprenti boucher; son père se fout de la législation du travail et de la réglementation du travail des jeunes; il l'embauche dans son propre magasin et le fait trimer soixante heures par semaine. Et aucune inspection du travail n'intervient, ne contrôle, ne l'interdit; les fonctionnaires de l'Inspection du Travail sont mal payés, le personnel est insuffisant, on ne peut pas dénoncer toutes les irrégularités, et J. Bartsch travaille donc soixante heures par semaine. Il n'a pas d'amis, on ne lui reconnaît pas le droit de vivre sa vie; et il mène une double vie; il ne veut pas se laisser écraser. Il est têtue. Lui n'a pas abandonné alors qu'il est déjà abandonné, en tout cas par l'Inspection du travail pour qui la législation sur le travail des mineurs reste lettre morte. La mère fait une excellente impression sur le procureur, parce qu'elle est propre et tirée à quatre épingles, et parce qu'elle a toujours fait attention à ce qu'il mange sa soupe, à ce qu'il ne mette sa montre que le dimanche, à ce qu'il apprenne à être à l'heure et à se laver tous les jours — elle a imposé à l'enfant la discipline que le père recherchait à la caserne, elle lui a imposé une éducation, plus adaptée aux besoins des pointeuses de l'industrie qu'aux besoins d'un enfant —, exigeant beaucoup, donnant peu à un âge où c'est l'enfant qui devrait être en droit d'exiger beaucoup et de donner peu, pour grandir harmonieusement. Une femme à qui on n'a pas donné de conseils; une méthode d'éducation largement répandue qui provoque chez un enfant d'indescriptibles souffrances.

Pour le tribunal, le foyer d'enfants n'est pas une catastrophe; pour le tribunal, l'éducation à coups de pied au cul n'est pas le sujet d'un procès; pour le tribunal, une semaine de soixante heures, c'est justement ce qu'il faut pour empêcher un jeune de mal tourner; pour le tribunal, une mère qui éduque son enfant comme

à la caserne fait une excellente impression. Et pour l'expert Bresser, une expertise se limite à ce que le tribunal appelle une expertise. Et pour l'expert Lauber, les lettres que Bartsch a griffonnées sur les murs de sa cellule ne sont qu'une mise en scène pour émouvoir et attendrir. En effet, il s'agit bien de ça, et c'est tout à fait légitime; elles disent bien sa misère sexuelle, trop tard certes, tragiquement trop tard. Et pour l'avocat de la défense, ce sont les intentions de l'accusé qui comptent, un accusé mal conseillé, dont la vie est foutue ! L'avocat de la défense ne comprend pas que ce n'est pas uniquement J. Bartsch qu'il doit défendre, mais des centaines de milliers d'enfants, d'enfants adoptés, d'enfants de l'assistance publique, d'enfants homosexuels, d'enfants battus, d'enfants exploités. Il se tait.

Et le procureur se tait, quand le public dans la salle crie « bravo » et applaudit la condamnation à vie, alors que d'habitude de telles manifestations de désapprobation ou d'approbation sont jugées inopportunes. Il se tait devant une société qui se donne bonne conscience en déversant sa haine sur un assassin d'enfants, cette bonne conscience dont elle a besoin, pour se taire à son tour devant les meurtres d'enfants au Vietnam, devant la barbarie familiale qui a cours ici, dans ce pays. Et le procureur peut impunément, sans se faire taper sur les doigts par les journalistes, leur déclarer que pour juger ce cas il a besoin de doigté et que le fait d'aimer la musique et de jouer du piano l'aide dans cette tâche. Le procès de Wuppertal nous a mis en face de l'horreur, et le procureur travaille son doigté au piano.

La vie de J. Bartsch est foutue. Mais le crime qui n'a pas été jugé au procès de Wuppertal se perpétue, les conditions qui produisent des assassins d'enfants et des procureurs qui jouent du piano restent les mêmes. Il est vrai de dire que le procès de J. Bartsch aurait pu devenir le procès du siècle. Le tribunal et la presse ont tout fait pour l'empêcher. Le crime se perpétue. (Konkret, 1, 1968.)

1970

I. Le nombre de jeunes qui vivent dans des foyers d'éducation surveillée n'est pas très élevé. Un peu plus de 30 000, d'après les statistiques officielles, 50 000 suivant d'autres estimations, pour l'assistance éducative (placements d'office et placements volontaires). La décision d'éducation surveillée est prise par le juge des tutelles : les parents délèguent alors leur autorité parentale au Service de la jeunesse. Dans le cas d'un placement volontaire, l'admission dans un foyer se fait avec l'accord des parents, qui à tout moment peuvent reprendre leur enfant. Pour les jeunes, ça ne fait pas une grande différence. Le traitement est le même.

L'éducation surveillée ne touche que les jeunes de milieu ouvrier. Les familles bourgeoises, elles, ont rarement affaire au Service de la jeunesse, et à l'action sociale en milieu familial. Des salaires trop bas, trop d'enfants, un logement trop exigu sont réellement une catastrophe pour une famille ouvrière, alors qu'une famille bourgeoise en difficulté peut toujours faire appel à des voisins, à la famille, à la caisse d'épargne, on lui fait crédit. Elle ne croule pas sous les mensualités si le père tombe malade, elle ne s'effondre pas quand la mère craque.

Pour la famille ouvrière, l'éducation a deux fonctions : décharger la famille et mater les jeunes. Elle ne change en rien les causes profondes de leur fourvoiement. Pour le Service de la jeunesse, il est exclu que la place d'apprenti ait pu être mauvaise, seul compte que le jeune l'a quittée. Le Service de la

jeunesse ne veut pas savoir que cet enfant vit dans des conditions déplorables, entassé avec frères et sœurs dans un logement minuscule, qu'il ne peut pas faire ses devoirs, non, ce qui est retenu c'est qu'il a fait l'école buissonnière. Peu importe qu'il n'ait pas d'argent de poche, il a volé. Qu'est-ce que ça peut faire qu'elle n'ait rien à se mettre sur le dos et qu'elle soit tentée par tout ce que lui montre la publicité, elle a fait le trottoir.

Pour les jeunes qui ne veulent pas se résigner à leur condition de sous-privilegiés, l'éducation surveillée, c'est la menace et c'est la punition pour ceux qui individuellement prétendraient vouloir en sortir.

L'éducation surveillée n'améliore pas la détresse des jeunes prolétaires : elle les force à s'y résigner. Quand les parents viennent à faillir à ce rôle qui leur incombe en premier chef, l'Etat les remplace, en exerçant lui-même la répression nécessaire, il ordonne l'éducation surveillée.

L'éducation surveillée fait marcher droit : c'est donc une peine et elle sert de chantage : « Tu te mets au pas ou alors c'est le foyer ! » « Si les absences injustifiées de votre fille se répètent, nous serons dans l'obligation de demander son placement dans un foyer. » Dans les familles bourgeoises, la menace reste sans conséquence. Dans les familles ouvrières, elle est tout à fait réelle et ne peut pas être prise à la légère.

On attend du foyer qu'il soit le lieu où mettre les menaces à exécution, il n'est pas étonnant donc qu'il le soit.

L'éducation surveillée, c'est le sbire du système, c'est la matraque pour faire entrer de force dans la tête des jeunes qu'il n'est pas question de vouloir autre chose que travailler toute sa vie à la chaîne, exploité, à recevoir des ordres et à fermer sa gueule.

L'éducation surveillée, c'est l'éducation de l'Etat : les parents n'ont plus leur mot à dire, l'Etat fait ce que bon lui semble. Dans ce sens, l'éducation surveillée est exemplaire. Quand on

voit à quelles extrémités sont réduits les jeunes de l'Assistance Publique, on peut se faire une idée de la conception de l'Etat en matière d'éducation. Les brimades dans les foyers sont un dressage à la normalité : on est en droit de penser qu'à la longue le comportement obtenu sera intériorisé et deviendra une habitude. Le cachot, les privations de sortie, d'argent de poche, de cigarettes sont, des brimades, le tout courant.

II. Le foyer ne change rien. Les filles n'avaient rien, ni personne, et elles n'ont pas voulu s'y résigner, on les a mises dans un foyer. Et le foyer n'a rien changé, elles n'ont rien ni personne à qui parler.

N'avoir personne, ça veut dire qu'il n'y a pas de pain et de beurre à la maison quand on rentre du travail, à moins de l'acheter soi-même. Ça veut dire personne pour vous demander comment s'est passée la journée; ça signifie la rue, quand on se fait virer de sa piaule et, quand on n'a plus le sou, ça veut dire recourir à l'Emprunt parce que personne n'est là pour vous aider : personne pour vous épauler, quand on se fait avoir. Ça signifie traîner dans les bistros en mal de rencontres, claquer son fric, ne pas dormir la nuit et ça signifie, par-dessus tout, ne rien comprendre à tout ça.

A l'âge où les autres partent de leur famille, trouvent des amis, nouent de nouvelles relations, elles, elles sont dans un foyer, sans espoir d'amitié durable, ni avec les éducateurs, ni avec les autres filles. Le foyer, ça signifie errer de foyer en foyer, être séparées, exilées des vieilles amitiés, interdites de nouvelles, vouées à l'épreuve de séparations répétées. L'état d'abandon — disent les psychologues — est dû entre autres à l'incapacité d'établir des liens stables. Et le foyer, secrète cette impossibilité même.

Dans un foyer, les filles ne reçoivent aucune formation. Elles travaillent pour 50 centimes de l'heure à la lingerie ou à la blanchisserie, à la cuisine, au jardin, à l'atelier de couture.

Le travail industriel consiste à coller des sacs en papier, à monter des lampadaires, à tapisser de soie des boîtes à couvert, à habiller des poupées — travail abrutissant, sans apprentissage. Aucune formation ménagère non plus : coudre le linge, découper des tabliers, repasser des draps, balayer la cour — ce n'est pas ça qui apprend à savoir tenir le budget d'un ménage, faire les courses, ou la cuisine.

Si, au moment de leur placement d'office, elles allaient encore en classe, c'en est fini de l'école. Quelques vagues cours professionnels et des séances de lecture — du genre comment le Bon Dieu donna leurs noms aux animaux —; elles apprennent le traité de Versailles et que les enfants affamés en Inde sont pauvres. Elles n'apprennent rien sur la loi qui régleme le travail des jeunes, ni sur l'égalité de droit entre les hommes et les femmes, et leur discrimination de fait dans les entreprises.

Devenues malhonnêtes à leurs propres yeux et au regard du monde, par effet de rejet. Et pas d'elles seulement, mais aussi de leurs parents et leurs amis. Dans la société de classe, la pauvreté est honteuse, aussi honteuse presque que le crime. Les gens pauvres ne sont pas dignes de confiance. Libre alors de penser que ce qui est rapporté ici est suspect; et les experts et les fonctionnaires se réfugieront derrière la vérité des dossiers et des rapports administratifs.

Des dossiers où il est consigné « instabilité sexuelle », « vagabondage », « prostitution », « changements fréquents de lieu de travail ». Ou : « sort avec des étrangers, porte des minijupes », ou : « mauvaise tête, impertinente, menteuse ». Des dossiers où la seule voix entendue — du moins par ceux qui les établissent — est celle qui parle contre les filles. L'échec scolaire est la preuve de leur inintelligence; le chômage qui en résulte, de leur refus de travailler. Si elles sont abandonnées par un homme avec un enfant sur les bras, elles n'ont qu'à s'en prendre à leur futilité. Qu'elles quittent une place de bonne, parce qu'elles s'y faisaient honteusement exploiter, et on parle

d'incompétence; une place d'apprentie, parce que le patron abusait d'elles et on les taxe de dépravation. On leur reproche même leur milieu, leurs parents qui n'ont pu leur être d'aucun secours. La mise au pas de la jeunesse bourgeoise se fait par l'enseignement, on punit et mate doublement la jeunesse prolétarienne, en lui refusant justement la moindre formation scolaire.

III. La violence provoque la contre-violence, la répression déclenche sa riposte. Dans les foyers, des formes de résistance s'improvisent, toujours spontanément, sans plan préétabli, sans organisation : révolte, refus, tapage, mutinerie. L'histoire d'Irène est une histoire d'enfants, une blague. Elle se termine par l'intervention de la police et finalement le mitard :

« Erika et moi, on avait toujours le droit d'aller dans la cour, ils espéraient comme ça qu'on allait se casser. Mais on leur a pas fait cette fleur. On est resté en bas, et on a déconné.

Elle regardait dehors : la prof s'était juste barrée pour un moment. Et alors, elle a dit qu'elle voulait se tailler, si on veut bien l'aider. Ben, nous, on a dit dac.

... On a foutu une espèce d'échelle à moitié pourrie contre le mur, ça marchait pas, elle arrivait pas à monter. Alors, on est allé chercher une table dans la salle de séjour et en plus, on a foutu un seau dessus, et là, elle s'est cassé la gueule avec le seau sur la table. Ça a encore pas marché. On s'est dit merde ! Le mur bougeait déjà en haut, et pas mal de filles qui avaient voulu se tailler, s'étaient cassé la gueule.

... Ben oui, c'est finalement moi qui ai commencé. J'ai grimpé sur le mur, je me suis mise à balancer les pierres de l'autre côté. Je pensais que personne n'avait rien vu. Et après Erika s'y est mise aussi, elle a balancé une pierre ou deux. Après ça, je suis remontée, le mur était juste à la bonne hauteur, pour pouvoir passer de l'autre côté. Et à ce moment-là, elle s'est déci-

dée, elle est partie. Et puis, je suis revenue dans la pièce en bas, ils étaient tous là. Ils m'ont demandé ce que j'avais fabriqué là-bas. J'ai répondu : rien ! Alors, y en a un qui me dit : " Qu'est-ce que ça veut dire, rien ? On ne voit plus le mur. " " Ben alors, " je dis, " c'est que quelqu'un a dû enlever quelques pierres " .

... Ben, et puis, un mot en entraînant un autre, finalement, j'ai quand même dit que c'était moi. Ils ont voulu savoir qui il y avait d'autre dans le coup. Alors j'ai dit que je l'avais fait toute seule.

... Bon, très bien, au mitard. Alors, j'ai dit : " Ça, vous me ferez jamais entrer là-dedans, pas question ! " " Ta mère attend dehors, si tu n'y vas pas, tu ne la verras pas. "

... " Bon, d'accord, " j'ai dit, " j'y vais, mais d'abord, je veux parler à ma mère et ici, dans cette pièce. " Quand ma mère est repartie, j'ai dit : " Ben non, j'y vais plus. " " Tu n'as pas le droit. Tu as promis que si tu pouvais voir ta mère, tu y allais. " " Ben oui, j'ai dit ça, et après ? Des mensonges forcés, ça existe, non ? C'est comme ça que vous nous faites marcher. " Alors, ils ont dit qu'ils allaient appeler la police. " Ben, allez-y " j'ai dit, " je m'en fous complètement " .

... Ben, je pensais quand même pas qu'ils appelleraient vraiment les flics. Alors, ils ont téléphoné, y a deux flics qui se sont pointés, ils m'ont dit de me lever. J'ai refusé. Alors, il y en a un qui m'a tirée par le bras, l'autre m'a filé un coup de pied, et hop, je me suis retrouvée au mitard. Ben oui, j'y étais bel et bien. C'est comme ça que j'y suis restée une semaine. »

IV. Ce que généralement on veut prendre pour des abus dans les foyers est, en fait, leur principe même de fonctionnement et leur pratique courante. Le but, c'est de mater les insoumis, et, derrière les portes fermées, tous les moyens sont permis. Ce témoignage va-t-il seulement faire réagir ceux qui

le liront ou l'écouteront ? Les filles sont sceptiques quant à l'utilité de l'entreprise.

« Jynette : Il y a sûrement des gens qui vont écouter ça.

Irène : Et après ? Ils trouveront toujours une raison pour dire : Merde, qu'est-ce qu'elles vont chercher, celles-là ?

Jynette : Comment ça, qu'est-ce qu'elles vont chercher — tout ce qu'on raconte là, ça doit bien être dans les dossiers.

Irène : Ça doit, tu parles ! Tu crois que quand il font des conneries, ils le notent dans les dossiers ? Dans les dossiers, tu trouves qu'une telle a été surprise pendant la nuit dans le lit d'une autre fille, qu'elle a été au mitard, pour ça ou pour autre chose, voilà ce que t'y trouves dans les dossiers. »

Extraits des émissions réalisées par Ulrike Meinhoff : « Bambule » (mutinerie) et « Jeunes filles en éducation surveillée », radio de la Hesse, ainsi que « Bunker, Bunker » (mitard, mitard), radio ouest-allemande.

Le texte qui suit est le « scénario » pour une émission télévisée tournée en avril 1970 avec les filles du foyer de rééducation du Eichenhof à Berlin.

L'émission ne sera jamais diffusée.

REGLEMENT INTERIEUR

Le EICHENHOF est un FOYER ÉDUCATIF de la ville de Berlin, qui prend en charge ton ÉDUCATION.

Pendant ton séjour, tu travailleras dans le Eichenhof, et tu participeras aux cours, si tu es encore en âge scolaire. C'EST LE EICHENHOF QUI DÉCIDE DE TES OCCUPATIONS ET DE TON EMPLOI DU TEMPS. Pendant ton séjour, tu es tenue de suivre le règlement intérieur du Eichenhof et d'obéir aux ordres de ses responsables.

Toutes les exigences d'ORDRE et de DISCIPLINE, qui vont de soi dans une communauté, font évidemment partie du règlement intérieur.

Tu feras particulièrement attention aux instructions suivantes :

- INTERDICTION D'APPORTER DES « BOUQUINS », DES RADIOS PORTATIVES ET DES BOISSONS ALCOOLISÉES AU EICHENHOF;
- INTERDICTION DE FUMER DANS LES DORTOIRS, LES SALLES DE CLASSE, LES ATELIERS ET LES COULOIRS; fumer seulement dans les salles de séjour et dans la cour sur le banc de la blanchisserie;
- INTERDICTION ABSOLUE DE FUMER EN DESSOUS DE SEIZE ANS;
- INTERDICTION DE COLLER DES PHOTOS SUR LES MURS DES DORTOIRS;
- mettre pour travailler les vêtements de travail du Eichenhof, et interdiction de garder dans ses poches des romans-photos, des magazines et des peignes;

— TU DOIS T'HABILLER CORRECTEMENT;

— INTERDICTION DE TRAÎNER dans les chambres des malades, à la porte du jardin et à la clôture, DE T'ASSEOIR SUR LES ESCALIERS PENDANT LA PAUSE;

— TU NE DOIS PAS TE TATOUER pendant ton séjour au Eichenhof;

— TU NE DOIS PAS PRÊTER TON ARGENT, NI PRÊTER TES AFFAIRES, ni les échanger ou les vendre à d'autres filles;

— tu es responsable de tes affaires, à moins de les confier à un responsable du Eichenhof;

tu recevras chaque semaine ton argent de poche, qui sera fixé en fonction de ton travail et de ta conduite;

tu auras aussi des congés, en principe un dimanche sur deux, SI tu t'es bien ADAPTÉE à la vie du Eichenhof, SI tu te CONDUIS bien et SI TES PARENTS ET LE SERVICE DE LA JEUNESSE SONT D'ACCORD.

La date de ta libération dépend d'une multitude de facteurs. Ce n'est donc pas la peine de tancer les responsables du Eichenhof avec ça. Même si ta conduite est irréprochable, tu seras d'abord transférée dans un foyer de jeunes filles avant de rentrer chez toi ou de prendre une chambre.

date

signature

mutinerie

bambule

Personnages

Iv, 17 ans. Irène, 17 ans. Monika, 16 ans. Jynette, 20 ans. Heidi, 23 ans. Babsi, 16 ans. Gitta, 18 ans. Gisela, 18 ans. Karin, 17 ans. Jutta, 19 ans. Hannelore, 19 ans. Ilona, 19 ans.

Mme Lack, 33 ans. Mme Turm, 55 ans. Mme Bonnie, 28 ans. Mme Schröder, 58 ans. Martin, le gardien. Nagel, le professeur. Maschner, un employé. La deuxième religieuse. Sœur Ambrosine. Sœur Angelika. Un éducateur du home d'enfants. La première religieuse. La deuxième religieuse. La mère d'Irène. Morchen, le barman. Le chef de rayon. Le juge. La propriétaire. Le chef du personnel. L'instituteur. La caissière. La conditionneuse. La cliente. L'employé des postes. Une fille. Le chauffeur. Une vieille dame. Une infirmière. Un homme au bistro. Le contrôleur. Une nurse. Le chef de service. L'assistante sociale du tribunal. Une hippie. Une assistante sociale. Keller, un éducateur. Une putain. Rosi. Elvira. Monika (à l'âge de 8 ans). Un client en voiture. Premier policier. Deuxième policier. Troisième policier.

Le Eichenhof est un foyer fermé pour jeunes filles mineures, qui ont terminé leur scolarité et qui sont en éducation surveillée. Le Eichenhof dépend de la ville de Berlin. Le foyer se trouve à l'extrême limite de la ville, à Tegel. Le bâtiment est entouré d'un grillage, surmonté de barbelés, et du côté de la forêt, au-delà du grillage, d'un mur de 3,50 m environ. Les bâtiments sont des constructions en pierre, destinés à l'origine à loger des travailleurs immigrés. (Ce ne sont pas des baraquements, il ont des fondations et plusieurs étages.) Dans le bâtiment principal, tout en longueur, se trouvent au rez-de-chaussée les bureaux administratifs, l'école, des salles de travail, le réfectoire. Dans les étages se trouvent les logements des groupes, chambres, salles de séjour, douches, mitard et chambres d'isolement. Un deuxième bâtiment sert de blanchisserie. C'est là, devant, que se trouve aussi la loge du gardien avec le central téléphonique. Les espaces libres sont couverts de gazon et de plates-bandes de fleurs. Le foyer reçoit une soixantaine de filles environ.

Un couloir du bâtiment principal

dedans/le jour

Iv se balade dans le couloir au rez-de-chaussée du bâtiment principal, elle se dirige vers l'entrée principale. Iv est en pantalon. Elle est mince, de taille moyenne; ses cheveux sont coupés court, avec une frange qui lui tombe sur les sourcils et lui cache en partie le visage.

Iv se balade, chante et fait des pas de danse, des pas de jerk. Elle chante à tue-tête, elle va vers l'entrée principale.

Iv (chante d'une manière sentimentale et tragique sur l'air d'un tube de l'époque) :

Reinickendorf !

O ma jeunesse assassinée

Reinickendorf !

à l'asile des fous

Deux sorties par semaines nous aideraient à supporter,
on aurait même plus envie de se barrer !

Elle arrive dans le hall menant à la sortie principale. Elle y rencontre Babsi, qui reprend la chanson avec elle.

BABSI ET IV (*elles chantent plus vite, de façon plus rythmée, et tout en dansant l'une en face de l'autre, elles se dirigent vers la sortie*) :

Le chemin par-dessus le mur,
c'est souvent qu'on l'a pris.
Les flics s'égosillaient :
" Halte-là ! arrêtez ! "
La police sans malice
ne nous a pas rattrapées.

La cour

dehors/le jour

Bras dessus, bras dessous, elles sortent en chantant; dehors, elles tombent sur des filles qui traînent la savate.

TOUTES : O, liberté que tu es belle !
IV : Qu'est-ce qui se passe ?
KARIN : Vise un peu.

Deux filles, Irène et Monika courent à travers le terrain en direction du mur. On les voit depuis le groupe de filles. Elles atteignent le grillage. Maintenant, on les voit de très près. Monika fait la courte échelle. Irène se hisse sur le mur, se met debout, se retourne fait des signes de la main.

IRÈNE : Ohééééé !
MONIKA : Allez, dépêche-toi !

Les filles, vues de la place d'Irène, font des signes de la main également, répondent en criant.

IRÈNE : Ohéééé !

LES FILLES DU GROUPE (*elles imitent le « ohé » d'Irène*) :
Ohéééééééé !

Mme Turm apparaît dans l'ouverture de la porte, se retourne, disparaît dans la maison. Irène tire Monika sur le mur. Monika disparaît immédiatement derrière le mur. Irène prend son temps. Elle fait encore une fois des signes de la main, siffle dans ses doigts, disparaît.

BABSI : Elles ont du bol, celles-là.

Le groupe de filles qui a regardé la scène se retourne pour partir. M. Keller traverse le groupe en courant. Bouscule une ou deux filles.

M. KELLER (*en courant*) : Mais-poussez-vous !
IV (*derrière M. Keller qui court*) : Pas si vite, Monsieur Keller !

Le groupe traîne encore un peu, Iv a le visage tourné vers la porte.

KARIN : J'aurais jamais pensé ça de Monika.
BABSI : Ben, pourtant, elle l'a fait.
IV : Six heures derrière le mur, et puis on revient par-devant. On connaît la chanson.

BABSI : Qui ?
IV : Türmi arrive !

Iv se prépare à partir. En direction de l'école. Mme Turm apparaît à la porte.

MME TURM (*d'une voix raide et hachée*) : Il est interdit de traîner dans la cour le matin.

Le portail

dehors/le jour

Le portail est ouvert, une VW sort à toute allure. Le gardien se tient à côté d'un des battants du portail, qu'il referme. Gisela arrive.

Le gardien : Aujourd'hui t'as qu'à prendre la grande sortie. Y en a encore qui ont fait le mur.

GISELA : Je sais.

Pendant qu'ils parlent, Gisela sort, et le gardien referme le portail, ils se retrouvent à parler à travers le grillage. Pendant la conversation, on voit Gisela à travers le grillage.

LE GARDIEN : Vous ne changerez jamais, vous !

GISELA : Comment ça, je ne changerai jamais, je travaille moi !

LE GARDIEN : Ben oui, toi ! Où tu travailles en fait ?

GISELA : Chez Karstadt*.

LE GARDIEN : J'aurais besoin d'un nouveau costume, tu m'en trouves un ? Ils vendent bien des costards chez Karstadt ?

GISELA : Chez nous, il y a tout ce qui est possible et imaginable. Salut !

Gisela s'en va, le gardien marmonne derrière elle, plus pour lui-même, tout en se retournant pour partir.

LE GARDIEN : C'est toi qui me serviras, si par hasard, je viens une fois ? Oh, et puis, de toute façon, j'aurai pas le temps. Ou pas d'argent. T'as de la chance, toi. Tu sors d'ici tous les jours. Moi, j'y rentre tous les jours. Un costard, ça serait pas

* Grand magasin.

mal. Tout ce qui est possible et imaginable. Je voudrais bien savoir ce que c'est : tout ce qui est possible et imaginable.

Il regarde le long de sa veste, enlève un grain de poussière, regarde les jambes de Gisela.

La rue

dehors/le jour

Monika et Irène. Monika s'est arrêtée. Se tient tordue, se touche la jambe.

MONIKA : Merde.

IRÈNE : Toi, avec ta grossièreté.

MONIKA (*avance en boitillant*) : T'as qu'à foutre le camp !

IRÈNE (*prend Monika énergiquement par le bras*) : Allez ! Viens ! Je savais bien pourtant. C'est toujours mieux de partir seule. Ça va être gai.

Monika se détache. S'appuie contre une palissade. Les larmes aux yeux. Irène reste à côté d'elle, embarrassée.

MONIKA : Fous le camp, bon Dieu ! Fous le camp !

M. Keller vient avec la VW. S'arrête à côté des filles. Ouvre la portière de l'intérieur. Replie le dossier du siège avant.

M. KELLER : Mesdames, je vous prie.

Les deux filles montent sans un mot. Irène derrière, Monika devant.

La salle de classe

dedans/le jour

Le professeur se tient debout devant l'estrade, détendu, appuyé à un coin. Les têtes des filles sont penchées sur les tables. De derrière,

on voit une fille passer une cigarette à une autre, qui la met dans son décolleté. Une fille attrape le bras de sa voisine et regarde sa montre, une autre retrousse un peu sa jupe et griffonne sur sa cuisse avec un bic une croix avec des branches de sapin; tranquillement, une fille dessine.

UNE FILLE (*lit sans mettre le ton, mais rendant quand même inconsciemment le sens de l'action*) : « Tu t'appelleras âne, » dit Dieu. « Est-ce que ça te plaît ? » « Oh, oui, » dit l'âne, et il s'en alla en gambadant gaiement. « Et que nul n'oublie son nom, » s'exclama Dieu, quand il eut enfin terminé. Les animaux le promirent et tous répétèrent encore une fois leur nom. Seulement l'âne...

LE PROFESSEUR : Ingrid, continue !

Le portail

dehors/le jour

La VW est devant l'entrée. Le gardien ouvre le portail. On voit les occupants de la VW depuis la place du gardien; Keller, Monika et Irène. On entend la voix d'Ingrid.

INGRID : Seulement l'âne trop empressé n'entendit pas l'avertissement. Il pensait déjà à son foin et à un bon endroit pour dormir. Quand il se réveilla le lendemain, il ne savait plus son nom. D'abord, il pensa que ce n'était pas très grave, qu'on pouvait bien vivre sans nom, Dieu n'y regarderait pas de si près... Mais...

La salle de classe

dedans/le jour

LE PROFESSEUR : Irène !

Toutes les filles lèvent la tête.

Iv : Elle est absente aujourd'hui. Elle est partie tout à l'heure.

Les filles rigolent.

LE PROFESSEUR : Pourquoi ? Où ? Il y a école, non ?

Iv : Elle s'est taillée, si vous n'y voyez pas d'inconvénients !

LE PROFESSEUR : Ah, bon ! Eh bien, Monika alors.

BABSI : Elle aussi elle est partie.

LE PROFESSEUR : Mon Dieu — comment est-ce qu'on peut travailler avec vous, si vous n'êtes jamais là ? Barbara, continue alors.

Iv : Mais on est là, Monsieur Nagel. Pourquoi vous ne vous en prenez jamais à celles qui sont là ? Elles peuvent aussi dire non.

LE PROFESSEUR : Alors, Barbara, s'il te plaît. Et toi Iv, tu te tais.

Iv : J'ai besoin de fumer une clope. Je peux ?

LE PROFESSEUR (*épuisé*) : Dis donc, Iv... Encore un mot, et je te renvoie de la classe.

Iv : C'est justement ce que je voulais vous proposer.

LE PROFESSEUR : Barbara, s'il te plaît !

Iv : Je la trouve con, cette histoire.

LE PROFESSEUR : Barbara !

BABSI : « Alors, Dieu le saisit par les oreilles... »

LE PROFESSEUR : Non — nous en sommes à : « Mais c'est justement en cela qu'il s'était trompé... »

BABSI : « Mais c'est justement en cela qu'il s'était trompé... »

La cour

dehors/le jour

BABSI : « ... Le même jour, Dieu demanda à chaque animal son nom. »

Dehors, Irène et Monika descendent de la VW. Keller ferme la voiture et se dirige avec les deux filles vers l'entrée principale.

La salle de classe

dedans/le jour

Iv qui est assise à la fenêtre regarde dehors et les voit arriver.

BABSI : « Tous le savaient, seul l'âne commença à bégayer, incapable de se rappeler le sien. »

IV (*tout haut*) : Eh bien, qu'est-ce que je vous avais dit ?

Des filles dans la classe tournent la tête vers la fenêtre.

BABSI (*continue*) : « Alors, Dieu le saisit par les oreilles. »

La cour

dehors/le jour

Dehors, les trois se dirigent vers l'entrée principale.

BABSI (*off*) : « Veux-tu bien te rappeler que tu t'appelles "âne", s'écria-t-il ensuite. "Hi Han!", cria l'âne. »

Sur « appelle l'âne » tout d'un coup, Irène se met à courir. Irène court de toutes ses forces. Toute la classe s'est ruée à la fenêtre. Le brouhaha se transforme en cris rythmés, scandés par Iv.

Iv : La cavale, la cavale !

Irène file jusqu'au mur, à toute allure, l'escalade en un éclair.

TOUTES : La cavale !

Les encouragements s'éteignent.

La salle de classe

dedans/le jour

Les filles quittent la fenêtre. Iv prend une cigarette.

LE PROFESSEUR : Récréation. Il est interdit de fumer dans la classe.

Les filles — on les voit de face — se bousculent en direction de la porte. Iv est en plein milieu.

Iv : Cette phrase, vous auriez pu vous la garder (*Pour elle-même*) : Question de prestige.

Le mitard

dedans/le jour

Monika entre dans le mitard. On ferme la porte derrière elle. On entend le bruit de la clef dans la serrure et celui du verrou. Monika s'assoit sur le lit. Elle regarde autour d'elle. Sur les murs, on a griffonné des vers : « Langhans, où es-tu ? Je n'en peux plus », etc. Monika se frotte le pied. Elle enlève une chaussure, se met debout et lance la chaussure contre la lampe. Elle rate la lampe. La lampe est grillagée. La deuxième fois, elle atteint la lampe, qui ne se casse pas. Monika monte sur le lit et regarde dehors à travers la fenêtre grillagée.

La cour

dehors/le jour

A travers les grilles, la caméra filme le terrain que Monika voit. On voit Mme Turm parler à deux filles, tout en faisant un geste de la main impératif dans une certaine direction. La caméra s'arrête à l'endroit où Monika et Irène ont franchi le mur.

Un bus

dehors/le jour

Irène paie. La course a donné des couleurs vives à son visage. Elle est essouffée. Elle jette un coup d'œil dans le bus. Elle voit Gisela de dos. Elle siffle doucement à travers ses dents. Gisela se retourne, contente de la voir là. Irène va vers Gisela, s'assoit à côté d'elle.

LE CONTRÔLEUR (*pour lui-même*) : Gauchiste, hein ?

IRÈNE (*s'asseyant d'un coup*) : Et oui.

GISELA : Et où elle est, Monika ?

IRÈNE : A l'intérieur.

GISELA : La trouille ?

IRÈNE : Cette connasse. On était déjà de l'autre côté, et puis elle s'est foulée la cheville. Au coin de la rue Kammer, petit Keller nous a rattrapées avec la VW — et hop, à nouveau dedans.

GISELA : Il vous a pas touchées ?

IRÈNE : Ça il ose pas.

GISELA : Et où tu vas ?

IRÈNE : J'ai simplement foutu le camp. Je suis plus rapide. D'abord voir ma mère, pour avoir un peu de blé.

GISELA : Tu viens aujourd'hui ?

IRÈNE : Je te l'ai promis, je tiens mes paroles. Bien sûr que je viens.

GISELA : Samedi.

IRÈNE : Je sais.

GISELA : Je voulais simplement te le rappeler.

IRÈNE : Ça y est, c'est fait.

GISELA : T'aurais pu oublier.

IRÈNE : Mais j'ai pas oublié.

GISELA : Qu'est-ce qui t'arrive ?

IRÈNE : Rien.

Irène se tourne vers Gisela, la serre dans ses bras, lui donne un baiser dans le cou, qui dure un soupçon plus longtemps qu'un baiser conventionnel.

IRÈNE : A tout à l'heure.

Irène se lève, se met devant la sortie du milieu, jette encore un regard à Gisela, Gisela la regarde aussi. Pendant ce temps, le bus ralentit. Irène appuie sur le bouton au-dessus de la porte. Le bus roule encore, la porte s'ouvre.

IRÈNE (*doucement fait son célèbre*) : ohéé.

Des passants et des voyageurs du bus se retournent. Irène regarde en l'air, comme si de rien n'était.

Irène saute dehors.

LE CONTRÔLEUR : Tss, tss.

Le mitard

dedans/le jour

Monika est assise sur le lit. Mme Turm entre. Pendant qu'elle ferme la porte de l'intérieur.

MME TURM (*elle est debout : à son entrée, Monika ne se lève pas*) : J'espère, Monika, j'espère que tu as compris que ça ne sert à rien de vouloir t'échapper. (*Avec une pointe d'ironie*) Nous sommes plus rapides que vous. Ça, quand même, depuis le temps, vous auriez dû le constater.

MONIKA : Irène aussi, ils l'ont eue ?

MME TURM : Comment va ton pied ?

MONIKA : Oh, Madame Turm, je suis tellement en manque.
MME TURM : Tu veux dire que tu as envie de fumer une cigarette ?

MONIKA : Oh, Türmi, j'ai vraiment une envie folle — de cigarettes.

MME TURM : Si tu te tiens bien, je te ferai apporter une cigarette à midi.

Je t'ai demandé comment allait ton pied. Tu pourrais répondre !

MONIKA (*boudeuse*) : Si j'avais une cigarette, je m'en foudrais complètement.

MME TURM : Monika ! Il faut soigner son corps. Ça aussi fait partie d'une bonne éducation. Alors, je t'en prie, as-tu mal ? Et d'ailleurs, quand on parle à une personne plus âgée, on se lève.

MONIKA (*se lève*) : Aïe, mon pied !

MME TURM : Ah, oui. Assieds-toi. J'avais oublié que tu avais mal au pied. (*Pause.*) Si tu ne t'étais pas échappée, cela ne serait pas arrivé. Mais tu peux encore apprendre, même si c'est à tes dépens.

Monika s'assoit.

Un bistro

dedans/le jour

Un petit bistro au coin de la rue Grossbeeren. Derrière le comptoir, la mère d'Irène. Sur des tabourets, Irène et un homme d'âge moyen. La mère sert encore une bière à l'homme, la pose devant lui. Elle s'affaire derrière le comptoir.

IRÈNE : Mais oui, je comprends ça.

LA MÈRE : Qu'est-ce qu'il y a alors ?

IRÈNE : Je croyais que tu serais contente.

L'HOMME : Eh, frisée, tu bois un schnaps avec moi ?

IRÈNE (*très distante*) : Je n'ai pas le temps.

IRÈNE (*à la mère*) : Où est papa ?

LA MÈRE : A la maison, tu sais bien.

L'HOMME (*à Irène*) : Un petit kirsch ?

IRÈNE : Non merci. (*A la mère*) : Et mémé ?

LA MÈRE : Laisse mémé tranquille. Ça va encore la mettre dans tous ses états, avec son cœur.

L'HOMME : Je paie.

LA MÈRE : Deux francs.

L'homme paie. La mère rend la monnaie. L'homme s'en va.

L'HOMME : 'njour !

IRÈNE : Je peux pas les sentir ces types.

LA MÈRE : T'occupe. Qu'est-ce que tu fais alors ? Où veux-tu aller ?

IRÈNE (*sur la défensive*) : Je sais où je veux aller. (*Pause.*) Tu t'es engueulée avec papa, ou alors pourquoi t'es si bizarre ?

La mère s'occupe, mais pas trop. Elle est absolument prête à parler avec Irène, il n'est pas simplement dans ses habitudes de rester sans rien faire.

LA MÈRE : Ne parlons pas de ça. C'est mes affaires.

IRÈNE : Il était encore beurré ?

LA MÈRE : Je ne peux rien pour toi, moi.

IRÈNE : Je sais.

LA MÈRE : Papa veut pas que tu viennes ici. A cause des clients. Toujours avec tes pantalons.

IRÈNE : Quelqu'un t'a dit quelque chose ?

LA MÈRE : Moi non plus, je trouve pas ça joli. Tu devrais avoir honte.

IRÈNE : Arrête ! Je devrais me marier, hein ? Je vois chez vous, comment ça se passe. Tout était plus chouette, quand il y avait pas le magasin.

LA MÈRE : L'année prochaine, ça ira mieux.

IRÈNE : Oui, quand vous aurez une voiture. Tu parles, je connais la chanson. Après, ça sera encore pire, papa boira tout le fric, après t'auras besoin d'un nouveau frigo — c'est pas les excuses qui vous manquent. Moi, je m'en mêle pas : après vous vous réconciliez. Tu peux me filer quelque chose ?

La mère pose vingt francs sur le comptoir.

LA MÈRE : Et où tu vas ?

IRÈNE : Je verrai. D'abord chez mémé. Donne-moi quarante balles, non !

La mère échange les vingt francs contre quarante francs. Irène prend l'argent, le met dans la poche de son pantalon.

IRÈNE : Merci.

LA MÈRE : Si tu veux pas dormir chez mémé, tu peux rentrer à la maison. Viens le soir. Personne saura rien. Quand papa sera parti.

Irène se glisse du tabouret, debout comme quelqu'un prêt à partir.

IRÈNE : Si les flics viennent, tu dis que tu sais rien. Je t'appellerai.

Des w.c. et un couloir

dedans/le jour

Iv tire encore deux fois profondément sur le mégot de sa cigarette, qu'elle tient du bout des doigts. Elle le jette dans la cuvette, tire la chasse, souffle la fumée, ouvre la porte. Mme Turm passe, la regarde, comprend et fronce les sourcils.

Iv : J'étais aux toilettes, Madame Turm.

Mme Turm est passée. Iv ferme la porte de l'extérieur.

Iv (*criant derrière Mme Turm*) : J'ai du courrier ?

MME TURM (*sans se retourner*) : Tu le sauras bien assez tôt.

Iv : Peuh (*avec mépris*).

Iv se tourne dans le sens opposé pour partir. Une porte plus loin se trouve la salle de classe. Iv ouvre la porte. Mme Lack sort d'une pièce.

Iv : 'njour, Madame Lack ! Vous connaissez la dernière ?

MME LACK (*d'un ton interrogateur*) : Non ?

Iv : Monika est encore au mitard.

MME LACK (*incrédule*) : C'est pas vrai !

Mme Lack regarde Iv. Iv ouvre la porte de la salle de classe.

Iv : Vous n'avez qu'à aller voir vous-même, si vous le croyez pas.

La salle de classe

dedans/le jour

Iv va à sa place.

BABSI : Mais pourquoi tout le monde peut pas y aller ?

LE PROFESSEUR : Ça fait trop. Dix filles, pas plus.

INGRID : Dites-nous au moins qui.

LE PROFESSEUR : Je dois d'abord revoir la liste avec Mme Turm, et c'est le Service Régional de la Jeunesse qui prendra la décision finale.

Iv : Mais ils ne nous connaissent même pas.

LE PROFESSEUR : Ils connaissent votre dossier. L'excursion est un essai. Vous savez très bien qu'on n'a jamais fait ça encore. En tout cas j'avais pensé qu'on emmènerait les filles qui sont ici depuis le plus longtemps, celles qui ont déjà fait leurs preuves.

Iv : J'aimerais bien savoir combien de temps il faut pour faire ses preuves. Mais de toute façon je peux vous dire que ça va foirer.

LE PROFESSEUR : Et pourquoi ?

Iv : A cause des cavales. Quand y en a une qui se barre, c'est les autres qui trinquent; on connaît la chanson. Et la Türmi doit être ravie, elle a quelque chose à interdire.

LE PROFESSEUR : Ecoute, ça suffit.

Iv : Mais, c'est vrai, non ?

Mme Turm passe la tête par la porte et fait signe au professeur qu'elle veut lui parler. Ça sonne. Le professeur rejoint Mme Turm. Les filles s'en vont. Babsi et Karin se groupent autour d'Iv. Une fille va au tableau et écrit : « Tout est de la merde — foyer de merde. » Iv qui a visiblement une autorité réelle sur Karin et Babsi, sort de la classe avec elles deux.

Iv : Allons-y. D'abord, des cigarettes, on va filer des cigarettes au mitard.

BABSI : Oh, ouais !

Iv : J'ai comme l'impression qu'il va encore se passer quelque chose aujourd'hui. Une idée comme ça...

On entend ailleurs d'autres filles chanter :

Les week-ends au soleil
Nous nous les passons à l'ombre
Et grâce à qui ?
Au S.J. !

Le couloir

dedans/le jour

Dans un coin, Mme Turm et le professeur.

MME TURM : Vous direz aux filles que bien entendu je compte sur elles pour qu'elles reviennent toutes de l'excursion. Cela va sans dire. Vous le direz en mon nom à ces dames et faites-leur remarquer qu'elles doivent ensuite regagner leurs lieux de travail !

Le mitard

dedans/le jour

Monika et Mme Lack.

MONIKA : C'était à Hambourg. Je ne sais pas pourquoi. C'était mon foyer préféré.

MME LACK : A cause d'une éducatrice gentille ?

MONIKA : Non (*elle rit*), non, les éducateurs étaient les plus cons. Si je devais les ravoir, enfin, peu importe. Non, à cause du poisson. J'ai toujours été en foyer, je veux dire, depuis le début, mais c'était super.

Foyer (montage)

dedans/le jour

Une table ronde, autour beaucoup d'enfants de sept ans et plus. Une petite fille de sept à neuf ans devant son assiette, regarde devant elle — le visage fermé — les mains sous la table.

MONIKA (*off*) : ... en tout cas je l'ai pas mangé le poisson. Ça me rend malade rien qu'à le sentir.

MONIKA (*à huit ans*) : J'aime pas le poisson.

MONIKA (*off*) : A côté de chez nous, enfin de chez ma grand-mère, il y avait un snack, où on mangeait du poisson grillé.

L'ÉDUCATEUR : Fais pas d'histoires. Le poisson, c'est bon pour la santé. Tu veux aller te baigner tout à l'heure, oui ou non ?

MONIKA à huit ans, sur l'écran.

MONIKA (off) : Et Barbel, ma voisine de classe, elle avait des longues nattes, qu'elle balançait toujours dans tous les sens.

L'ÉDUCATEUR : Une cuillerée pour maman...

MONIKA huit ans (comme si elle voulait dire : ça va pas non !) : Mais je la connais pas, ma mère.

L'ÉDUCATEUR : Une cuillerée pour papa.

MONIKA huit ans murmurant : J'en ai pas.

Tous les enfants se lèvent de table. L'éducateur prend l'assiette de Monika. Monika se lève. Ils passent à une table ronde, dans une autre pièce où se trouve en plus un bureau; même situation, mêmes gestes; l'assiette est posée sur la table, Monika s'assoit devant. Monika devant son assiette. Elle pleure.

MONIKA (off) : Si ç'avait pas été Hambourg, je me serais tirée. Ils m'auraient pas eue. Et ben, j'étais assise là. Trente heures, je veux dire trois heures, je sais plus combien de temps au juste. Et lui qui me répétait : « Alors, mange, tu vas manger oui ou non ! » Rien que sa façon de parler...

L'éducateur, assis à un bureau. Le téléphone sonne, il décroche.

L'ÉDUCATEUR : Quoi — mais celle-là est déjà venue hier ! On ne peut pas en tenir compte. Elle n'avait qu'à s'occuper de ça plus tôt. Je n'ai pas le temps maintenant. C'est de sa faute. Où irions-nous ? Elle n'a qu'à respecter les dates. (Il sort de la pièce.)

Monika, assise à la table, l'air buté. Monika lève les yeux, regarde autour d'elle. De l'autre côté, on voit la pouponnière du home principal de Berlin. Une infirmière passe de lit à barreaux en lit à barreaux, un panier plein de biberons à la main. Elle place

les biberons sur un support, pour que les enfants puissent boire seuls, sans aide. Le cliquetis des biberons quand on les pose sur les supports. L'infirmière va de lit en lit. Son visage apparaît au-dessus de l'enfant et disparaît, apparaît et disparaît, apparaît et disparaît. Le claquement des biberons, posés sur les supports se répète de façon mécanique. Travelling sur les barreaux. (la perspective des enfants dans leurs lits à barreaux). La caméra suit l'infirmière. Elle passe devant une pièce, où des enfants en âge de ramper se traînent à travers la pièce, attachée sur des pots de chambre.

UNE NURSE : Areuh, areuh, areuh !

Monika, devant son poisson, le regard tourné vers la fenêtre. La caméra se dirige vers le balcon.

Une nurse, qui avait un enfant sur les genoux regarde sa montre. On la voit mettre sa montre à l'oreille de l'enfant. Tic-tac, tic-tac, tic-tac, de plus en plus fort. Monika devant son assiette. Le cliquetis des biberons sur les supports, areuh, areuh, areuh, tic-tac, tic-tac, tic-tac. Le visage de l'infirmière apparaît, disparaît, apparaît, disparaît.

Monika devant son assiette chiale. Tout d'un coup, une enfant déboule dans la pièce, fonce sur Monika, prend la fourchette, avale le poisson.

L'ENFANT (en mâchant) : Hé, connasse, qu'est-ce que tu fabriques, on t'attend !

L'enfant mâche, avale. Monika regarde, émerveillée, interloquée. Son visage s'éclaire, elle esquisse un sourire plus éclate de rire; toutes les deux, prises d'un rire fou, s'étouffent à moitié. Du poisson tombe de la bouche de l'enfant, qui le ramasse, le remet à deux mains. Rires. L'enfant sort en riant, les deux mains sur la bouche. Monika s'est levée, infiniment soulagée, riant. L'éducateur rentre. Monika rit. L'éducateur est sérieux. Le visage de l'éducateur est remplacé par un poisson géant à la gueule démesurée, monstrueuse. (Maintenant, les paroles de l'éducateur se dévident à toute allure — comme un disque sur une mauvaise vitesse — mais on le comprend.)

L'ÉDUCATEUR : C'est très bien tout ça. Quand on veut on peut. Je suis content de toi. Tu vois que c'est possible, il suffit de le vouloir. Allez, file.

Monika sort en riant. L'éducateur marmonne derrière son dos, de manière inintelligible.

Image du visage riant de Monika enfant passant à celui d'une Monika radieuse au mitard.

Le mitard

dedans/le jour

Mme Lack et Monika.

Mme Lack rit.

On frappe à la fenêtre : toc, toc — toc, toc, toc.

Mme Lack va à la fenêtre. Iv est dehors. Mme Lack ouvre.

Iv (*du dehors*) : Tiens, c'est vous. Ben, v'la des cigarettes pour Monika, si vous avez rien contre.

MME LACK : Monika n'a sûrement rien contre.

Une salle de séjour

dedans/le jour

Une pièce toute simple avec une armoire, un lit, un canapé, une table de cuisine, une cuisinière, etc. Irène est assise dans un fauteuil, la grand-mère sur une chaise de cuisine.

LA GRAND-MÈRE : Mais enlève donc ta veste ? T'as déjà mangé ?

IRÈNE : J'ai pris un petit déjeuner. Te casse pas la tête. J'ai pas faim.

LA GRAND-MÈRE : C'est bientôt midi.

IRÈNE : Maman m'a dit que tu t'es engueulée avec la concierge.

LA GRAND-MÈRE : L'autre jour, elle a chassé les enfants de la cour, simplement parce qu'ils faisaient de la trotinette. Elle a une voix tellement forte.

IRÈNE : Alors, c'était pas à cause de moi ?

LA GRAND-MÈRE : Mais tu la connais.

IRÈNE : C'est ce que j'ai dit à maman. Elle ne peut rien dire contre moi parce que t'es ma grand-mère.

LA GRAND-MÈRE : Je suis trop vieille. Ça fait huit ans que j'habite ici. A mon âge, je pourrais plus m'habituer ailleurs. Peut-être que je pourrais quand même, mais avec mon cœur. C'est que je vais sur mes quatre-vingts ans.

IRÈNE : N'exagère pas comme ça. T'as soixante-quatorze ans, c'est tout. Tu paies ton loyer régulièrement, et puis t'énerve pas comme ça, mémé. T'es dans ton droit.

LA GRAND-MÈRE (*désemparée*) : Oui, bien sûr; seulement elle a une voix trop forte, tu comprends pas ça ?

IRÈNE : T'as encore pas bien dormi ? Tu t'es endormie à quelle heure encore ?

On sonne. Irène court à la fenêtre. La grand-mère sort pour ouvrir.

IRÈNE : Les flics. Je suis pas là !

Irène se met dans l'armoire, ferme la porte de l'intérieur. La pièce est vide, la grand-mère à la porte, on entend à peine la conversation. La voix de la grand-mère est plus distincte que les voix d'homme.

LA GRAND-MÈRE : Non, pas chez moi, non.

UNE VOIX D'HOMME : En bas, on nous a dit que vous le sauriez peut-être.

LA GRAND-MÈRE : Non, non, je suis désolée; oui, de l'autre côté de la cour, à droite; oui, peut-être.

UNE VOIX D'HOMME : Merci beaucoup, et excusez-nous pour le dérangement.

LA GRAND-MÈRE (*l'interrompant*) : Oui, oui, au revoir.

Dehors, on entend la porte se fermer. La grand-mère rentre, ouvre la porte de l'armoire, où Irène est accroupie. Irène sort.

LA GRAND-MÈRE : Viens !

IRÈNE : C'était qui, hein ? Les flics ?

La grand-mère se rassoit, épuisée, effrayée, la main sur le cœur.

LA GRAND-MÈRE : Mon dieu !

IRÈNE : Qu'est-ce qu'il y avait ? Dis-moi vite !

LA GRAND-MÈRE : Une voiture devant l'entrée.

IRÈNE : Les porcs !

LA GRAND-MÈRE (*péniblement*) : Ne parle pas comme ça, toujours.

IRÈNE : Mais c'est des porcs.

LA GRAND-MÈRE : Laisse, pour le moment tu peux rester ici. J'ai vu une affiche chez Bilka, ils cherchent des apprentis pour le magasin.

La loge du gardien

dedans/le jour

UNE FILLE (*entre chez le gardien*) : Est-ce que le courrier est déjà arrivé ?

LE GARDIEN (*il montre le tableau noir dans le couloir*) : Tu sais pas lire ?

La fille se met devant le tableau noir et lit. Iv rentre.

Iv (*dans l'entrebâillement de la porte*) : Monsieur Martin, j'attends un coup de téléphone.

LE GARDIEN : Ah bon.

LA FILLE (*à moitié pour elle-même, à moitié pour Iv*) : La Türmi a encore pondu un texte. Vise un peu !

Iv (*au gardien*) : Méfiez-vous hein, si vous m'envoyez pas chercher !

Iv (*se tourne vers la fille devant le tableau noir*) : Ben, quoi ?

LA FILLE : A propos du téléphone. (*Elle lit* :) Tous les appels pour les filles doivent d'abord passer par la directrice. Et c'est elle qui décide si les appels sont transmis. Après 18 heures, aucun appel ne sera plus accepté. Il est interdit de communiquer l'arrivée du courrier aux filles.

Pendant que la fille lit encore; Iv se retourne encore une fois vers le gardien.

Iv : Je suis dans la blanchisserie.

LE GARDIEN : En fait, comment tu t'appelles ?

Iv : Evelin Hagen. Ma mère s'appelle Schulze.

LE GARDIEN : Hagen, Schulze ?

Iv : La ferme un moment, toi là-bas. (*Au gardien* :) Quoi ?

LE GARDIEN : Celui-là, je l'ai passé.

Iv : A qui ?

LE GARDIEN : Eh bien, à Mme Turm. A qui d'autre ?

Iv (*perplexe*) : Oh non, merde !

Iv tape du pied. Jette par terre le trousseau de clefs qui se trouve sur la table. Se rue dehors.

LE GARDIEN (*derrière elle*) : Ça alors, dis donc !

Le mitard

dedans/le jour

Mme Lack, Monika.

MONIKA : Je ne retourne plus au couvent. Au couvent ? Jamais !

MME LACK : Je dois parler avec Mme Turm. Ça a dû être décidé pendant mes vacances.

MONIKA : Ils n'arriveront pas à m'y remettre encore.

MME LACK : En fait, qu'est-ce qui est si terrible au couvent ?

MONIKA : Tout.

MME LACK : La nourriture ?

MONIKA : Tous les jours de la potée. Et puis, elles y mettent des produits pour grossir.

MME LACK : Tu es folle !

MONIKA : Et pourquoi les bonnes sœurs ne mangent pas avec nous à table ? Au foyer de la Ollenhauer, où j'étais avant, les éducateurs ne mangeaient pas avec nous non plus. Pourquoi ? Pourquoi toutes les filles sont si grosses ?

MME LACK : Mais, nom d'une pipe, parce que vous vous servez toujours des portions immenses. Comme si manger était la seule chose dans la vie qui vous fasse plaisir.

MONIKA : Et puis, les punitions ! Ici, tout est simple : pas de cigarettes, le mitard, pas de sorties, pas de télé — ici, on sait où on en est. Au couvent, c'est d'abord le mépris. Et puis, il faut s'excuser. Et puis, il faut réfléchir. Et avoir honte. Et coucher avec un garçon, il paraît que c'est un péché. Quand la mère supérieure a dit ça une fois, j'ai répondu : « Mais alors, qu'est-ce que je fous là, moi ? » Tout de suite, corvée de cuisine. Et puis, ce cinéma avec les cheveux. Qu'est-ce que j'ai eu peur pour mes cheveux !

Un couloir du couvent

dedans/le jour

Devant le porte-manteau. Monika se tient devant la glace, se peigne et se maquille d'après la photo d'une femme assez belle, un peu mondaine.

Iv (*entre, crie tout fort, pour faire peur aux autres*) : Halte-là ! Arrêtez-vous !

LES FILLES : Mais la police sans malice nous a pas attrapées.

O Liberté, que tu es belle !

MME SCHRÖDER (*se tourne vers Iv*) : Ah, te voilà.

Iv (*remplace de mauvaise grâce Mme Schröder*) : Ça reste encore à voir, si je suis là.

MME SCHRÖDER : Faites d'abord les draps. Pour les housses, je vous aiderai.

Les filles continuent à travailler à quatre à la machine à repasser. Pendant ce temps, Jutta entre, se met à côté de la machine à repasser, fait semblant de toucher un des boutons qui met la machine en route.

LES FILLES : Il est tard,
le Eichendorf s'endort.
On a éteint les lumières.

GITTA : Jutta, fais gaffe !

JUTTA : Je travaille pas aujourd'hui.

GITTA : Laisse les boutons tranquilles.

JUTTA (*quitte la machine à repasser et va rôder autours des autres filles*) : Je travaille pas aujourd'hui, pas question !

LES FILLES : Türmi, comme toujours, se faufile dans les pièces...

MME BONNIE (*entre*) : Tu viens tout de suite avec moi à l'atelier.

JUTTA : Non, je ne viens pas !

MME BONNIE : Immédiatement, Jutta !

JUTTA : Je travaille pas aujourd'hui. J'ai pas envie.

MME BONNIE : Aujourd'hui, tu travailles à l'atelier, immédiatement.

Pause. Mme Bonnie se rue sur Jutta, veut la prendre par la main.

MONIKA (off) : Ma mère a de très beaux cheveux. Une fois, une sœur est venue pendant que je me peignais.

La première sœur arrive. Elle gesticule et parle sur un ton sec.

MME LACK (off) : Et où est ta mère ?

MONIKA (off) : En Allemagne de l'Ouest. Elle vit avec un Amerlo. C'est pour ça que je suis partie, parce que je voulais voir ma mère. En tout cas, à cause d'eux, j'ai dû essayer quatre cents chaises. Quatre cents !

Le réfectoire du couvent

dedans/le jour

Monika, avec des nattes, essuie la poussière d'innombrables chaises. La deuxième sœur se tient debout à côté d'elle et parle.

LA DEUXIÈME SŒUR : Le plus important, c'est ce qu'on a dans le cœur. Notre-Seigneur Jésus ne fait pas attention aux choses extérieures. C'est un ami des pécheurs; c'est aussi le tien, si tu fais bien attention à garder ton corps aussi sain que ton âme.

La blanchisserie

dedans/le jour

Gitta, Karin, Babsi sont debout à côté de la machine à repasser. Mme Schröder aussi. Dans la même pièce, on s'occupe aussi du linge dans un autre coin.

LES FILLES (à côté de la machine à repasser, chantent) :

Ce chemin par-dessus le mur,
C'est souvent qu'on l'a pris.
Les flics s'égosillaient...

JUTTA : Madame l'éducatrice !

Iv : Oh, Madame Bonnie !

MME BONNIE : Toi, ne t'en mêle pas !

Iv : Madame Bonnie, qui brutalise, qui se met aux coups...

Mme Bonnie tente d'emmener Jutta avec elle ou plutôt elle tente de la pousser vers la porte, en lui barrant le chemin de retour.

MME BONNIE : Tais-toi !

Iv (qui s'y met cette fois) : Madame Bonnie, foutez-lui la paix.

MME BONNIE : Toi, va t'en ! Jutta, tu viens avec moi !

La bagarre se déplace dans le couloir. Babsi les suit et claque la porte derrière les trois, la rouvre, la claque à nouveau, la rouvre. Jutta se faufile à nouveau dans la blanchisserie. Iv rentre aussi.

Iv : Cette vieille vache. Maintenant elle s'est barrée voir Madame Turm.

JUTTA : Peuh, elle veut me faire peur.

Iv : C'est bien ce que je dis, il va encore se passer quelque chose aujourd'hui.

KARIN (à Jutta) : Pourquoi t'es si bizarre ?

GITTA : On lui a sucré sa sortie de nuit.

KARIN : Pourquoi ?

JUTTA : Qu'est-ce que j'en sais, moi.

La salle de séjour du couvent

dedans/le jour

Monika, devant la glace, se peigne. Derrière la glace, elle a coincé la photo de sa mère, qu'on connaît déjà. Elle se peigne et se maquille. Pour cela, elle sort son matériel de maquillage de son décolleté. Elle fait ça avec passion. Le visage qu'elle se fait est

comme un masque, trop maquillé, un peu putain. Ça ne la rend pas plus belle, mais elle se sent bien apparemment, comme en témoignage sa jubilation devant la glace.

Une sœur descend le couloir.

Monika se dépêche de cacher son matériel dans son décolleté.

MONIKA (off) : Ben, et puis ça a commencé.

Monika donne la photo, la sœur la déchire. Ensuite, elle sort des ciseaux de la poche de sa robe. Se jette sur Monika avec les ciseaux. Monika pousse un cri et se sauve. La sœur la poursuit.

Le couloir, des escaliers, l'église du couvent dedans/le jour

Monika et la sœur descendent l'escalier, courent dans le couloir à l'église, se faufilent entre les bancs jusqu'à la travée centrale, ressortent par une porte dans un autre couloir. Là, se trouve la deuxième sœur, elle barre la route à Monika. A deux, elles la maîtrisent. Monika hurle comme une folle. Avec les ciseaux, elles lui coupent une touffe de cheveux.

Le mitard

dedans/le jour

MME LACK : Je n'arrive pas à y croire à ton histoire.

MONIKA (excitée par le récit) : Demandez aux autres.

MME LACK : Ce n'est pas possible que ce soit vrai.

MONIKA : Et pourtant, si c'est vrai ? Qu'est-ce que vous faites alors ?

Le bureau du chef du personnel de Bilka dedans/le jour

Le chef du personnel derrière un grand bureau. Irène devant.

IRÈNE : Ben, oui, comme vendeuse.

LE CHEF DU PERSONNEL : Combien de temps ?

IRÈNE : Six mois dans le libre-service de Neukölln.

LE CHEF DU PERSONNEL : Et pourquoi ça n'a pas marché ?

IRÈNE : Ma mère préférerait que je l'aide au bistro. Elle avait besoin de quelqu'un derrière le comptoir. Pour pouvoir s'en aller de temps en temps.

LE CHEF DU PERSONNEL : Hmm, vous faites une bonne impression, et si le métier vous plaît, si vous vous sentez capable...

IRÈNE : En principe, ça me plaît.

LE CHEF DU PERSONNEL : Montrez-moi vos papiers.

IRÈNE : J'en ai pas.

LE CHEF DU PERSONNEL : Tu me fais rigoler. T'es de la rue Kant ?

IRÈNE : Non, je sors pas de prison, mais d'un foyer.

LE CHEF DU PERSONNEL : Un foyer de jeunes filles.

IRÈNE : Oui.

LE CHEF DU PERSONNEL : Ou alors, du Eichenhof ?

IRÈNE (écartant d'un geste) : Non — bien sûr que non — avoir filé, quoi ? — non !

LE CHEF DU PERSONNEL : B Bon, alors, t'as qu'à revenir demain avec tes papiers. Comme ça, on réglera tout, d'accord ?

IRÈNE : Oui.

LE CHEF DU PERSONNEL : Et puis, tu te fais couper les cheveux un peu, pour les clients. Moi, ça m'est plutôt égal, c'est simplement à cause des gens, tu comprends, hein ?

IRÈNE : Oui.

LE CHEF DU PERSONNEL : Alors, nous sommes d'accord, à demain alors ?

Entre-temps, il s'est levé et serre la main d'Irène pour lui dire au revoir.

IRÈNE : A demain.

La blanchisserie

dedans/le jour

Babsi et Iv mettent le linge dans la machine à repasser. Karin et Gitta le reprennent de l'autre côté. Babsi et Iv mettent des housses.

BABSI : Si j'étais directrice, je viderais d'abord tous les éducateurs. (A Iv :) Dis donc, fais attention. (A Karin et Gitta :) Vous pouvez nous les rendre tout de suite.

GITTA : Pas tous. Madame Lack peut rester.

Iv : Toi, tu serais pas mieux.

Karin et Gitta sortent la housse de la machine et la lancent adroitement à Iv et Babsi, qui la rattrapent.

BABSI : Moi, j'emploierais que des gens comme Mme Lack.

Iv : Quand c'est vraiment important, elle aussi, elle a la trouille. On prend d'abord les serviettes.

Dans une bassine, Babsi prend une pile de serviettes, les jette sur la table, en lance une à Iv, en met une dans la machine.

BABSI : Et puis je laisserais partir toutes les filles.

KARIN : Oui mais au premier froid elles reviendront.

GITTA : Ecoute, qu'est-ce qu'elles peuvent faire, celles qui ont un mec qui leur tape dessus, les envoie faire le tapin et qui leur prend tout l'argent.

Iv : C'est de leur faute.

GITTA : Faut bien aller quelque part, même si c'est un foyer.

BABSI : Et puis, j'abolirai le travail.

KARIN : Alors là, évidemment qu'elles reviendront.

GITTA : Sans travailler du tout, c'est pas possible. Il faut bien faire quelque chose.

Iv : Ça, c'est le pire au mitard, c'est qu'on a rien à faire, rien à lire, rien pour jouer. Aucun travail, rien pour tuer le temps.

BABSI : Il y aurait juste le travail à l'extérieur, le travail vraiment payé. Parce qu'à part nous je vois pas qui serait assez cinglé pour accepter de travailler à 50 centimes de l'heure ?

GITTA : Dis donc, à propos, c'est aujourd'hui la paye !

BABSI : Et des cigarettes, des cigarettes en pagaille.

KARIN : Allez, on s'en fume une.

BABSI : Bonne idée.

Iv : Et qui va les payer, les cigarettes ?

Toutes les quatre sortent.

Le couloir devant la blanchisserie

dedans/le jour

Mme Schröder les rencontre.

MME SCHRÖDER : Et bien, où est-ce que vous allez ?

Iv : En fumer une.

MME SCHRÖDER : Mais pas dehors, s'il vous plaît. Ça fera encore des histoires.

Iv : Mais oui, Schrödi, on revient tout de suite.

La cour

dedans/le jour

Devant la blanchisserie.

BABSI : Si on gagne assez, on peut se permettre pas mal de choses. Et des tas de sorties. Et plus de gueulantes, surtout plus de gueulantes.. Je dirais : « Babsi. » n'est-ce pas, « est-ce que tu pourrais être assez gentille pour nettoyer les plates-bandes ? Est-ce que je pourrais te demander.... Est-ce que tu aurais l'amabilité... »

Iv : Encore la Türmi !

MME TURM (*comme toujours trop fort et trop sévère*) : Il est interdit de fumer pendant le travail. Au travail, immédiatement. Et ce soir, vous nettoierez les plates-bandes. Toutes les plates-bandes ! Le travail, c'est ce qui vient en premier. Iv, je t'en prie, enfin ! Brigitte et Karin aussi, allez, allez !

Elle pousse les filles dans la blanchisserie, les bras écartés pour que toutes les filles rentrent devant elle.

Les filles marchent devant Mme Turm — on les voit de face — elles font des grimaces.

BABSI (*tout bas, pour que Mme Turm n'entende pas*) : Madame Turm, est-ce que vous auriez l'amabilité de nettoyer les plates-bandes vous-même !

Les filles éclatent de rire.

Le mitard

dedans/le jour

MONIKA : Alors, j'y suis retournée.

La salle de gymnastique

dedans/le jour

Un groupe de filles en survêtement. Une d'entre elles, Monika, a 14 ans à peu près. Mais elle ne joue qu'un rôle secondaire dans toute la scène.

MONIKA (*off*) : On avait eu un cours de gym, et on devait se rhabiller. La prof était déjà montée...

Une fille tient l'extincteur en l'air et arrose. Elle commence par arroser le sol, comme ça, sans but précis. Puis, elle se met à arroser les échelles, et à viser le panier de basket-ball, pour que

l'eau passe dans le filet. Le tout est accompagné des you-you et des hurlements des filles.

Une fille ouvre l'armoire du matériel qui se trouve complètement trempé. Elle vise les anneaux au début sans succès. Quand elle arrive à orienter le jet et qu'elle réussit à le faire passer dans le rond, les autres se mettent à hurler. Après, c'est le tour des barres fixes, des barres parallèles, du cheval d'arçon. Ça prend des formes plus élaborées. Une fille roule un gros ballon dans un coin, elle s'amuse à le pousser avec le jet, jusqu'à ce que l'extincteur soit vidé. Les filles sont là, debout, épuisées, heureuses, mouillées et désemparées.

Une école élémentaire — la salle de classe

dedans/le jour

L'instituteur, le professeur de gym, en survêtement, le directeur les mêmes filles que dans la scène précédente.

MONIKA (*off*) : Et c'était encore de ma faute.

L'INSTITUTEUR : Qui a fait ça ? Qui l'a fait ? Je punis toute la classe si vous ne dites pas qui l'a fait. Vous me faites rire. Vous êtes des lâches. D'abord, faire une bêtise, et après ne pas oser l'avouer. Avant, nous, on assumait nos bêtises. Dites-moi au moins qui a mis l'extincteur dans les toilettes. Allez, qui ?

La classe se tait, butée.

UNE FILLE : Monika Gerolds.

L'INSTITUTEUR : Allez, plus fort, qui ? Hein ?

UNE FILLE (*plus fort*) : Monika Gerolds.

Toute la classe se tourne vers Monika. Monika au premier plan.

Le mitard

dedans/le jour

MONIKA : C'est comme ça que je suis retournée au couvent.

MME LACK : Mais pourquoi elle t'a dénoncée ?

MONIKA : Je sais pas. Après, on lui a passé un savon. Et puis, elle est partie de l'école, parce que plus personne a voulu parler avec elle. Mais, à cette époque, l'assistante sociale qui s'occupait de moi avait déjà rassemblé toutes les preuves contre moi. Elle voulait de toute façon que je retourne au couvent.

MME LACK : Et c'est vraiment toi ? Je veux dire — c'était toi, qui avais mis l'extincteur dans les toilettes ?

MONIKA : Non, c'était pas moi. Mais personne ne m'a crue, après. Si elle n'avait pas dit ça si...

Une table d'emballage chez Karstadt

dedans/le jour

Deux femmes, conditionneuses, une caissière, Gisela et Irène, le chef de rayon, des clients.

La caissière encaisse, en bougonnant, l'œil fixé sur ses collègues à l'emballage. Il est clair qu'elle est en colère, elle rouspète toute seule. Pendant ce temps, Gisela emballe des tasses, par douzaines, dans des cartons. Mauvaise humeur de la caissière, et simultanément un dialogue au sujet de transats.

LA CAISSIÈRE : Je voudrais bien savoir ce qu'ils s'imaginent ceux-là. Je l'ai dit tout de suite. Ça devait arriver. Ça ne pouvait pas marcher. Mais non ! Il n'a qu'à me dire encore une fois que l'inventaire doit... Avec les chemises l'autre jour, c'était pareil. La caisse 5 marche aussi sans...

Une des conditionneuses emballe de petits articles : une paire de tennis, une chemise, une pelle, etc.

LA CONDITIONNEUSE (*dialogue au sujet du transat*) : Je vous ai dit de vous adresser au service des livraisons pour ça.

LA CLIENTE : Mais c'est un cadeau.

LA CONDITIONNEUSE : Ici, on n'a pas le temps d'emballer des objets aussi volumineux.

LA CLIENTE : Eh bien, donnez-moi simplement quelques feuilles de papier, je le ferai moi-même.

LA CONDITIONNEUSE : On n'a pas le droit. On n'a pas la place pour ça.

LE CHEF DE RAYON (*arrive*) : Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

LA CONDITIONNEUSE : Cette dame voudrait qu'on lui emballe le transat, mais il est beaucoup trop grand. Je lui ai dit de s'adresser au service des livraisons.

LA CLIENTE : Je voudrais juste que le transat soit un peu enveloppé. Je veux bien le faire moi-même si ça arrange. Mais ça doit quand même être possible d'avoir un transat emballé.

LE CHEF DE RAYON : Montrez-moi un peu; où est-ce qu'il est, votre transat ? (*A la conditionneuse*) : Ne vous emportez pas comme ça, Madame...

Irène, de face, penchée sur la table, Gisela en train d'emballer ses tasses.

IRÈNE : Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi tout le monde est si énervé ?

GISELA : Parce que c'est midi. Y en a même deux qui sont déjà parties manger.

IRÈNE : C'est toujours comme ça ?

GISELA : A midi, presque toujours.

IRÈNE : Et pourquoi vous vous laissez faire ?

GISELA : Et qu'est-ce qu'on devrait faire ?

IRÈNE : Mais j'en sais rien, moi ! N'importe quoi.

GISELA : A propos de ce soir, je voulais te dire encore...

Gisela regarde le chef de rayon.

IRÈNE : Quoi ?

LE CHEF DE RAYON (*tend le transat emballé à la cliente, avec un grand sourire*) : Vous voyez, tout est possible. Veuillez nous excuser, c'est l'heure du déjeuner.

LA CLIENTE : Merci beaucoup, merci beaucoup.

La cliente prend le transat, elle arrive à peine à le porter. Mais, intimidée maintenant, elle ne dit plus rien et essaie péniblement d'emporter le transat.

IRÈNE : Quoi ?

LE CHEF DE RAYON : On vous sert ?

IRÈNE : Oui, merci. Quoi ?

LE CHEF DE RAYON : Les tasses, elles sont pour vous ?

IRÈNE : Non.

GISELA : Elles sont pour la dame là.

LE CHEF DE RAYON : Je vous demanderai alors de continuer votre conversation un peu plus tard. (*A Irène.*) Ne nous en voulez pas, mais à midi, il y a toujours beaucoup de monde...

La cour

dedans/le jour

Devant la blanchisserie. Des filles sont assises sur un banc, d'autres traînent un peu plus loin.

Iv : Combien t'as eu ?

BABSI : 5 fr. 20.

GITTA : Moi, juste 2 francs. J'ai acheté une paire de bas cette semaine.

BABSI : Vise un peu !

Des filles regardent vers le mur, à l'endroit par où Irène est partie. Mais la fille qui est là-bas, au bout d'un moment se retourne, revient, et tout simplement va vers le portail. On distingue assez nettement son visage et ses habits, assez bien pour pouvoir la reconnaître par la suite.

Iv : Ah, oui. C'est Hannelore Deger. Elle a pas le cran. (*En criant :*) Allez ! Je trouve qu'on devrait faire sortir Monika.

BABSI : Du mitard ?

D'autres filles arrivent. Karin arrive.

Iv : Et de quoi tu veux qu'on la fasse sortir ?

KARIN : Toute une semaine à tirer avec 2 fr. 50.

UNE FILLE : Oh, dis donc, le fric ! (*elle se précipite vers l'entrée principale*).

Iv : On dirait qu'elle va en avoir plein.

La salle des fêtes du couvent

dedans/le jour

Ilona déguisée en mère, Monika, en enfant. Ilona : un tablier; Monika : des chaussettes, des nattes. Des rangées de chaises vides.

Elles miment maladroitement, sans un mot, ce que Monika raconte; sans le récit de Monika, on ne comprendrait pas.

MONIKA (*dans le mitard, off*) : On avait tout inventé nous-mêmes. L'histoire parlait d'une belle-mère et de son enfant. La belle-mère était très méchante, elle battait toujours l'enfant et ne lui donnait pas à manger, et l'enfant était obligée de travailler et elle devait toujours faire la vaisselle, et pendant ce temps, la belle-mère était couchée sur le canapé, et l'enfant se faisait toujours engueuler, jusqu'au jour où on l'a mise dans un foyer. Et puis, un jour, la belle-mère a reconnu ses torts, et l'enfant a pu revenir à la maison, et tout a été bien de nouveau.

Sur l'estrade, pendant que Monika raconte, la belle-mère donne la fessée à l'enfant — elle la couche sur ses genoux.

La belle-mère montre du doigt l'évier à l'enfant. L'enfant va à l'évier et fait la vaisselle. La belle-mère se couche sur un banc et fait semblant de fumer à l'aide d'un papier enroulé. L'enfant vient voir la belle-mère. La belle-mère la renvoie à l'évier. L'enfant est debout, à côté de l'évier, et pleure. La belle-mère court à l'évier et met l'enfant à la porte.

La belle-mère est assise sur le banc, elle a la tête enfouie dans ses mains. L'enfant rentre, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.

L'enfant et la belle-mère s'embrassent sur la bouche et restent dans cette position (*mettre le son original*). Ilona et Monika se tiennent debout et s'embrassent.

Sœur Angelika à la rampe.

Les deux se séparent d'un geste rapide.

SEUR ANGELIKA : Ça par exemple ! Ilona et Monika. C'est bien ce que je pensais. C'est incroyable. C'est inouï. Descendez immédiatement. Allez ! Vite !

La cour

dehors/le jour

Devant la blanchisserie, les mêmes filles que tout à l'heure. Hannelore Deger s'y joint.

IV : Dis-moi, tu voulais partir ?

HANNELORE : C'est déjà fait.

IV : Aux toilettes ?

HANNELORE : Non, dehors.

IV : C'est pas possible.

HANNELORE : Je suis allée chercher des cigarettes. Tiens, t'en veux une ?

Elle sort un paquet de cigarettes de la poche de son tablier. Hannelore offre des cigarettes.

BABSI : Je trouve ça chouette. Sortir dehors, chercher des cigarettes et revenir. La prochaine fois, tu me le dis, tu m'en rapportes aussi.

HANNELORE : Si t'as de l'argent.

Le dortoir du couvent

dedans/le jour

MONIKA (*off*) : Eh alors, elles m'ont foutue dehors. Elles ont dit que des filles lesbiennes, elles n'en voulaient pas.

Dans le dortoir, il y a cinq lits. Les lits sont très bien arrangés, décorés avec des poupées et des animaux en peluche; une table, cinq chaises. Rien ne traîne. Aux murs, une photo de paysage, la photo d'une église, encadrée, une madone. Aux fenêtres, des rideaux. Les valises d'Ilona sont posées sur une chaise. La deuxième sœur défait la valise : une jupe, un pull-over, un peu de linge, une paire de chaussures.

LA DEUXIÈME SŒUR : De temps en temps, on invite des filles de l'extérieur, des filles bien, avec lesquelles vous pouvez vous lier d'amitié. Non, non, — ce n'est pas une bonne influence. Monika n'est pas une fille bien, crois-moi. (*Montrant un briquet.*) Qu'est-ce que c'est, ça ?

ILONA : Un briquet.

La sœur le met de côté, elle continue à défaire la valise.

LA DEUXIÈME SŒUR : Tu n'en as pas besoin. Ici, il y a le chauffage central. On va le mettre de côté. (*Elle déballe un transistor.*) Dis-moi, d'où ça vient, ça ?

ILONA : C'est Anneliese qui me l'a donné.

LA DEUXIÈME SŒUR : Tu sais que vous n'avez pas le droit d'accepter des cadeaux. Après, la mère d'Anneliese vient nous

voir et veut savoir où est l'appareil. Non, non. Tu as encore d'autres choses qui ne sont pas à toi ? (*Elle continue à vider la valise.*)

ILONA : Non. Et puis d'abord, il est fichu.

LA DEUXIÈME SŒUR : Ah, en plus tu l'as cassé.

ILONA : Il était déjà fichu. C'est pour ça qu'elle me l'a donné, pour que mon frère le répare.

LA DEUXIÈME SŒUR (*déballe des animaux en peluche : un ours, un poisson, un lièvre, un lion, une poupée*) : Ne mens pas. Ne réplique pas. Mais tu trimbales toute ton enfance avec toi. Ça, c'est une chose que vous devez apprendre aussi : à vous séparer de toutes les babioles de votre enfance, à en finir avec le passé, à la poubelle toutes ces vieilleries. (*Un numéro de « Bravo ».*) Ridicule ! A la poubelle ! Qu'est-ce que c'est ? (*Elle trouve des lettres, en ouvre une, la déplie et se met à la lire :*) Mais je ne la connais pas cette lettre. Très intéressant, voyons un peu ce qu'il y a là-dedans. (*La lettre sur l'écran :*) « Je t'aime et t'aimerai toujours. Nous resterons ensemble, rien ne pourra nous séparer. »

Eh bien. Voilà la preuve. Je vous apprendrai à vivre ! Petites vicieuses. Range tes affaires et présente-toi chez sœur Béatrice. Dans cinq minutes, tu as fini. (*La sœur s'en va dignement.*)

Le mitard

dedans/le jour

Monika et Mme Lack, les visages très sérieux.

MONIKA : Et alors, elles m'ont foutue dehors. On ne veut pas de filles lesbiennes ici, elles m'ont dit. (*Pause.*)

MME LACK : Et tu as revu Ilona ?

MONIKA : Non. (*Pause.*) Est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

MME LACK (*s'est levée*) : Oui, mais je dois aller manger. Tout à l'heure j'aurais peut-être encore un peu de temps, et on pourra continuer à parler.

MONIKA : Oui, allez-y. De toute façon, c'était une question idiote.

Le couloir devant le réfectoire

dedans/le jour

Plein de filles. Devant la porte d'entrée Iv, Babsi, Karin, Gitta. Deux filles arrivent avec une pile de repas qu'elles portent à deux. Elles se heurtent au groupe autour d'Iv.

UNE FILLE : Attention ! Poussez-vous !

Iv : Dis-donc, tu peux pas faire attention ? (*Se tournant à nouveau vers les trois filles :*) Ils ne peuvent rien faire.

BABSI : J'ai une perme, pour le week-end.

GITTA : Si tu veux pas, tu viens pas.

KARIN : De toute façon, Schrödi marquera les heures.

Iv : Schrödi marquera les heures. Et si Babsi vient pas, elle peut pas non plus faire marcher la machine toute seule. Allez, on fait ça !

GITTA : Maintenant, tout de suite ?

KARIN : Après le repas, c'est mieux.

GITTA : Je trouve aussi, moi. Si on mange pas, ça gêne personne.

MME LACK (*arrive dans le couloir*) : Eh bien, les enfants. Qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui ? Vous êtes déjà prêtes ?

Iv : Vous étiez avec Monika ?

MME LACK : Oui.

Iv : Quand est-ce qu'elle sort ?

MME LACK : C'est Madame Turm qui décide. Venez, le repas est servi. Où est Jutta ?

Le groupe autour d'Iv va dans le réfectoire avec Mme Lack.

Le réfectoire

dedans/le jour

Pendant que les filles se mettent à table avec Mme Lack.

Iv : Elle a probablement pas envie de manger. Peut-être qu'elle fait encore la grève de la faim.

MME LACK : Mais pourquoi ?

Iv : Question idiote. Premièrement, on l'a privée de sortie, et deuxièmement elle a pas faim.

MME LACK : Bon, passe-moi les pommes de terre alors, s'il te plaît. (*Tout le monde se sert.*)

Iv : Est-ce que c'est vrai, Madame Lack, que la fenêtre du mitard a une clef normale ?

MME LACK : Oui, pourquoi ?

Iv : Comme ça.

Iv et Babsi, assises l'une à côté de l'autre discutent.

BABSI : Pourquoi ?

Iv : J'ai dit que si c'était une clef carrée, elle pourrait casser la cuillère en deux, et utiliser les deux parties comme clef. Tu la casses là, à l'endroit où c'est étroit. (*Elle en fait la démonstration avec sa cuillère.*)

BABSI : Génial !

Iv : Non, pas génial du tout. Si c'est pas une serrure normale, t'as besoin d'un passe, et pour ça, t'en a pas besoin, en tout cas pas quand t'as une cuillère.

GITTA (*interrompt*) : Mais avec une fourchette.

Iv : Mais ils t'en filent pas au mitard, parce qu'ils ont peur que tu te suicides. Je sais pas comment, mais enfin, qu'est-ce que ça peut faire après tout ?

Iv (*tout haut, à Mme Lack*) : En fait, vous trouvez ça juste, qu'on aille au trou pour le moindre petit truc ?

A la question d'Iv, tout le monde lève la tête. Quelques-unes continuent à parler. Les autres leur disent de se taire.

BABSI : Merde.

MME LACK (*la question la gêne*) : Non, Iv.

Iv : Et pourquoi vous faites rien, alors ?

MME LACK : Je n'ai pas réussi à m'imposer.

Iv (*impertinente*) : Face à qui ? Vous en avez déjà parlé au S.J. ?

Mme Lack ouvre de grands yeux, l'implorant du regard de changer de sujet. Iv fait semblant de ne pas comprendre.

MME LACK : Non, pas au Service Régional de la Jeunesse, mais avec Mme Turm.

Iv : Et alors ?

MME LACK : Tu l'imagines bien, Iv, non ?

Iv : On a quand même le droit de demander, non ?

MME LACK : Et on a bien le droit de se taire aussi.

Iv : C'est là qu'on est plus d'accord.

MME LACK : Eh bien, nous ne sommes plus d'accord.

Iv : Je vous trouve pas correcte. Les autres vous trouvent correcte, moi pas.

MME LACK (*touchée, triste, sachant que sa réponse sera mauvaise, mais ne trouvant rien d'autre*) : Eh bien, tant pis. Dommage !

Iv : Pour vous.

MME LACK : Je pensais pour toi. Mais laisse tomber.

Iv : Madame Lack, madame Lack-mac, sac crac !

UNE FILLE : Cac !

Une fille s'est levée et a allumé la radio. Très fort, si fort qu'on entend la musique du mitard.

Le mitard

dedans/le jour

Monika tient dans sa main droite la moitié de son assiette, l'autre moitié est par terre. De loin, la musique du réfectoire. Avec la pointe du morceau d'assiette qu'elle a dans la main elle trace une figure sur son avant-bras gauche. Sur son bras sont déjà dessinés un cœur, une croix et une branche de sapin. Elle a la tête complètement penchée sur ce qu'elle fait.

Mme Lack arrive. Monika ne lève pas la tête. Elle attend que Mme Lack ait refermé la porte.

MME LACK : Eh bien ?

MONIKA : Est-ce que vous êtes lesbienne ?

Mme Lack ne laisse presque rien paraître de sa surprise.

MME LACK : Je suis mariée, vous le savez bien.

MONIKA : Mais vous êtes différente.

MME LACK : Pourquoi ?

MONIKA (*continue à se tripoter*) : Vous nous méprisez pas. Les autres le disent aussi. Ma mère, elle dit qu'elle préférerait le tapin plutôt que de faire ça avec une fille.

MME LACK : Arrête donc de te tripoter. Non, je ne suis pas d'accord. Si on aime bien quelqu'un, c'est quand même pas pareil que le tapin.

MONIKA (*lentement*) : Ben oui, mais beaucoup de putains sont comme ça.

MME LACK : Ça, c'est une autre affaire. Je vais te dire quelque chose. Je ne sais pas si c'est bien que vous soyez comme ça. Aimer quelqu'un, ce n'est pas mal. Je me demande simplement, parfois, si vous vous aimez. Il y a des filles qui jouent le mec, qui sont vraiment méchantes avec l'autre fille. Comme des hommes qui sont dégueulasses avec leur femme. Si vous

vous aimez vraiment, tout va bien. Je pense même que c'est mieux que tu aimes une fille plutôt que personne.

MONIKA : Mme Turm n'est pas du tout d'accord avec vous là-dessus.

MME LACK : Oh, laisse tomber Mme Turm pour une minute. Simplement, ça sera dur pour vous, si vous ne changez pas. Vous avez tout le monde contre vous. Prends Jynette, elle ressemble à un homme. Elle ne trouve de travail nulle part.

MONIKA : Elle bosse dans une station-service.

MME LACK : Non, elle ne bosse pas dans une station-service. Et c'est dur quand on a tout le monde contre soi. Si tu te disputes une fois avec ton amie, alors tu la verras tout d'un coup avec les yeux des autres, et les autres trouvent ça moche, et toi aussi tu le trouveras moche, et ça sera dur pour vous.

MONIKA : Mais Mme Turm lutte contre ça.

Mme Lack prend un air plutôt épuisé qu'elle reparle encore de Mme Turm et ne dit rien, elle regarde sa montre.

MONIKA : Vous en avez parlé à Mme Turm ?

MME LACK : Oh, Monika.

MONIKA (*reprenant ses distances*) : Vous n'osez pas, hein ?

Un escalier

dedans/le jour

Dehors, Irène Sonne. L'entrée se trouve au début des escaliers.

JYNETTE (*de l'intérieur*) : Un instant.

Irène se tient devant la porte, elle regarde en l'air, saute d'une jambe sur l'autre, comme elle fait souvent, avec l'air de quelqu'un qui est intimidé, énervé ou qui a envie de faire pipi. Elle resonance.

JYNETTE : Hé ho, hé ho. (*Elle reconnaît Irène*) : Eh ben, la cavale !

HEIDI : La cavale est à la porte. Allez, viens, entre. Dis donc, petite « i ». Tu t'es fait la malle ? Excuse-nous, on se lève juste. De quatre heures du matin à dix heures, ça fait pas lourd (*elles entrent*).

Le logement de Heidi et Jynette dedans/le jour

A côté de la table avec le petit déjeuner : Heidi sur le canapé, en pantalon. Irène entre, un peu intimidée. Elle donne la main à Heidi, qui reste assise.

HEIDI : Alors petite « i ». Eh bien, assieds-toi. On a même encore un petit pain pour toi. (*Plus fort à Jynette dans la cuisine*) Rappelle le beurre ! Assieds-toi ! Dis donc, raconte. Ils t'ont laissée partir ?

IRÈNE : Non, je me suis barrée.

HEIDI : Depuis quand ?

IRÈNE : Depuis ce matin.

HEIDI (*plus fort à Jynette*) : Elle s'est taillée ce matin, et elle est tout de suite venue nous voir. T'as bien fait petiote. T'as bien fait de venir. T'es de la Ollenhauer ?

IRÈNE : Non, du Eichenhof.

HEIDI (*pensive, comme quelqu'un qui ne sait plus quoi dire*) : Du Eichenhof. Et où tu veux aller ?

IRÈNE : Je peux dormir chez ma grand-mère.

HEIDI : Ici, aussi c'est possible, sur le canapé.

IRÈNE : C'est pas la peine. Merci beaucoup.

HEIDI : Ben, pense-y quand même. Vas-y, mange un peu. Le café est encore tiède. (*Plus fort* :) Une tasse ! Vas-y, tu veux que je te fasse une tartine ?

IRÈNE : J'ai pas faim.

HEIDI : Viens, je t'en fais une. Qu'est-ce que tu prends avec ? De la charcuterie, du fromage ou de la confiture ; on a de tout.

IRÈNE : Du fromage.

Jynette revient avec une tasse et la cafetière. Heidi fait une tartine pour Irène. Irène mange et parle tout en mâchant.

JYNETTE : Raconte un peu. Qu'y a encore là-bas qui reste ? Karin Lercher, elle y est encore ?

IRÈNE : Celle-là, elle est à la Ollenhauer depuis deux ans, aucun foyer n'en veut plus. Il paraît que soixante-dix foyers l'ont déjà refusée.

HEIDI : La cavale vient du Eichenhof.

JYNETTE : Du Eichenhof ? Mais t'avais déjà l'habitude de te tailler quand t'étais à la Ollenhauer.

IRÈNE (*en mangeant*) : Ben oui, mais cette fois je voulais faire mes preuves, et puis...

HEIDI : Et t'as pas tenu le coup.

IRÈNE : Mais jamais je tiendrai le coup. Je peux pas faire autrement que de me casser. C'est pas possible de faire ses preuves tout le temps qu'ils le demandent. C'est bon. Je peux en avoir une autre ?

Jynette va au bureau au fond et enlève une nappe qui cachait quelque chose sur le bureau. Heidi fait une tartine.

JYNETTE : Si c'est comme ça, je peux enlever la nappe. Regarde un peu, ce que je suis en train de bricoler.

Irène y va. Sur le bureau se trouve un tas de billets de banque déchirés. Jynette s'assoit et continue à bricoler.

JYNETTE : Le « un » va ici. Ça, c'est le chapeau. J'en avais déjà un autre. Ah, voilà. Cette nuit, en rentrant de chez « Hardy », Heidi était encore saoule...

Irène jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Jynette.

HEIDI : C'est pas vrai. J'étais furieuse.

JYNETTE (*ponctuant son récit de gestes éloquents*) : Bon, si tu veux. T'étais furieuse. En tout cas, je ne sais pas ce qu'il lui a pris, elle a sorti tout son argent et l'a déchiré et l'a jeté en l'air. (*Elle se rassoit.*) Et moi, comme une connasse, je dois recoller les morceaux maintenant, et après aller à la banque pour les échanger. C'est bien le genre de Heidi, ça.

HEIDI : Après, je nous fais un bon plat (*elle se lève et va à la cuisine. Irène la suit en continuant son histoire*). Dis donc, il faut encore faire la vaisselle. Raconte un peu. Qu'est-ce que fait « Türmi » ?

IRÈNE (*imite Mme Turm*) : Il est interdit... Rien que quand j'entends sa voix. (*Dans la cuisine, Heidi se prépare à laver la vaisselle, fait couler l'eau, empile les assiettes.*) Ils m'ont dit que j'aurais du travail à l'extérieur, si je me tenais bien et ne foutais pas le camp — comme Gisela, elle travaille chez Karstadt maintenant. Là, après deux mois, je suis allée la voir, et elle m'a dit (*imitant Mme Turm*) : « Et ouiiii, ceci et cela, on n'est pas encore prêt, de la patience, on verra, tout est si difficile ! » J'ai répondu : « Si vous ne tenez pas votre parole, moi non plus, je ne tiens pas la mienne ! » Et je suis partie.

HEIDI : C'est juste. Moi, j'aurais fait pareil. Mme Heger est encore là ? Tiens voilà, un torchon.

IRÈNE : Non, elle est partie, elle s'est mariée ou quelque chose comme ça. Mme Mangold aussi est partie. La plupart sont nouvelles. Maintenant, nous on a Mme Lack.

Heidi lave la vaisselle, Irène essuie. Irène regarde le cochon d'Inde.

IRÈNE : C'est quoi, ça ?

HEIDI : Oh, elle est mignonne, celle-là. Elle a de très jolies mains. Un cochon d'Inde. Un cadeau de Jynette.

IRÈNE : La Lack est bien.

JYNETTE (*crie de l'autre pièce*) : Elle a des opinions chouettes, aussi sur les foyers et tout ça.

HEIDI : Et avec qui tu vas maintenant ?

IRÈNE : Ben, c'est ce que je dis, avec Gisela Berger. Eki sort à nouveau avec un mec, et fait le tapin. Elle habite à l'Impérial avec Gabriele Kaufmann. 1 000 francs la chambre.

HEIDI : Quoi ? T'es dingue ? 1 000 francs ?

IRÈNE : Qu'est-ce que tu veux ! Elle peut rien faire sans papiers.

Jynette vient dans la cuisine, se tient dans l'entrebâillement de la porte.

HEIDI (*à Jynette*) : T'as entendu ? 1 000 francs une chambre à l'Impérial.

JYNETTE : C'est sa fiancée ?

IRÈNE : T'es con, c'est simplement pour habiter.

Le panier à salade

dehors/le jour

Le chauffeur, l'accompagnateur, Monika, l'assistante sociale. L'assistante sociale est assise sur le premier banc, Monika se trouve derrière. La voiture va au Eichenhof, traverse plusieurs rues de banlieue avec des jardins devant — on voit où se trouve le Eichenhof : très loin en dehors de la ville, au bout du monde. Des jardins, des rues sans issue, de la forêt.

MONIKA (*off. au mitard*) : J'étais tellement bête. Je croyais qu'on allait au tribunal. Mon assistante sociale m'avait simplement dit de venir. Quand elle était venue me chercher au couvent, elle m'avait tout de suite dit que je retournerais en foyer, que ça ne marcherait pas à la maison. Mais je me suis pas rendue compte du tout.

La cour

dehors/le jour

L'assistante sociale devant la voiture avec Monika.

L'ASSISTANTE SOCIALE : Monika, on est arrivé. C'est le Eichenhof. Tu vas y rester maintenant pour un bout de temps. J'espère que tu t'y plairas.

Ensuite vient une éducatrice, qui tend la main à Monika et la précède vers l'entrée principale.

MONIKA (off) : C'est seulement à ce moment-là, que j'ai compris que j'étais enfermée à nouveau. Et moi qui pensais qu'on allait simplement au tribunal ! Comment est-ce qu'on peut être aussi con ?

Monika se retourne encore une fois vers la voiture. Les autres sont justes en train de remonter. Elle s'arrête. L'éducatrice continue à marcher devant.

Mettre le son en direct.

Monika se retourne, fait un pas normalement, tout d'un coup, elle se met à courir en hurlant derrière le panier à salade, qui démarre.

MONIKA : Non ! Non ! Mais vous êtes complètement fous ? Emmenez-moi ! Attendez ! Emmenez-moi !

Le panier à salade est dehors, s'en va. Le gardien referme le portail. Monika, lentement, s'arrête.

LE GARDIEN : Il est parti le panier à salade, ma fille. J'avais encore jamais vu ça, quelqu'un qui court après le panier à salade. D'habitude, vous avez plutôt envie de foutre le camp, quand il arrive.

Entre-temps, l'éducatrice est revenue vers Monika, qui est avec le gardien. Monika suit l'éducatrice à nouveau.

Le mitard

dedans/le jour

MONIKA : En tout cas, à cause de toutes ces salades, moi je me suis retrouvée au trou. C'était la première fois. Ce qu'on peut être con tout de même de s'imaginer qu'on va changer les choses. A la Ollenhauer, le mitard, c'est fait pour donner à réfléchir. Je trouve ça bien, qu'on réfléchisse. C'est ce que j'ai fait, j'ai fait tout ce qu'on me disait de faire. J'étais provisoirement en éducation surveillée et je pensais que si je me tenais bien, j'allais sortir vite. Alors, ils m'ont dit que je devais faire mes preuves. Et puis ils ont découvert l'histoire avec Christine, et j'ai été au tribunal.

En même temps que le récit de Monika, commence le sit-in du groupe d'Iv devant la porte du mitard. Les bruits couvrent le récit de Monika, mais ne l'étouffent pas. En s'asseyant, une fille se cogne le dos contre la porte — boum... rires dehors. On entend :

« Pousse-toi un peu. Ne t'étales pas comme ça. Toi, avec ton gros... pst ! Silence ! »

MME LACK : Attends une minute, je vais voir ce qui se passe dehors.

Mme Lack se lève et ouvre la porte. Des hurlements dehors.

MONIKA : Et puis, j'ai été mise définitivement en...

Mme Lack se retrouve face à face avec le groupe d'Iv. Karin et Gitta se sont levées. Iv est restée assise.

MME LACK : Qu'est-ce qui se passe ici ? (Pour toute réponse,

sourire des filles.) Le travail a déjà recommencé. Allez, debout, à la machine à repasser. Qu'est-ce que vous avez à traîner par ici, Iv ?

Iv (*reste assise ostensiblement*) : On fait grève.

MME LACK (*étonnée*) : Vous faites quoi ?

Iv : On fait grève. On reste là, jusqu'à ce que Monika sorte.

MME LACK : Qu'est-ce que c'est encore, cette idée ?

Iv (*se lève*) : Une bonne idée, vous avez quelque chose à redire ?

MME LACK : Enfin, écoutez ! Ne faites pas de bêtises. De toute façon, au pire Monika sort pour le goûter. Avec, ces histoires, vous allez lui faire plus de tort qu'autre chose, au lieu de l'aider.

Iv : C'est ce qu'on va voir !

GITTA : On y a pensé à ce que vous dites, et justement, on n'est pas du même avis.

KARIN : Vous disiez vous-même qu'on devrait trouver des trucs nouveaux.

MME LACK : Mais pas des choses pareilles. Oh la, la la, les enfants. Et, après c'est moi qui doit arrondir les angles. Hein ?

Iv : Laissez tomber. Faites ce qui vous semble juste, et nous pareil, on fera ce qu'on a à faire. Ne vous mêlez pas toujours de tout.

MME LACK : Comme vous voulez. Mais ne comptez pas sur moi pour arranger les choses plus tard.

Iv : Qui a parlé de ça ?

MME LACK : Eh bien, débrouillez-vous. Mais sans moi.

MONIKA : Mais allez-vous-en !

MME LACK (*se tourne vers l'intérieur, vers Monika*) : Raconte-moi vite la fin. Je dois encore parler avec Mme Turm, et puis je dois partir.

MONIKA : Ça, c'est Iv. Elle déconne souvent.

MME LACK : Et surtout, ça va faire un esclandre. Je veux dire, si tu passes la nuit ici.

MONIKA : Iv est une crâneuse.

MME LACK : Continue ton histoire. On verra bien, comment ça va finir tout ça. En tous les cas, on ne s'ennuie pas ici. Vraiment, vous ne pouvez pas vous plaindre.

MONIKA : Non. Eh ben, à cause des chapeaux.

Le tribunal

dedans/le jour

Le juge descend de la tribune d'une manière condescendante. C'est la pause avant l'audience de Monika. L'assistante sociale juridique croque une pomme. L'huissier croque une pomme. La greffière croque une pomme.

LE JUGE (*à l'assistante sociale*) : Que fait-on de Monika Gerolds ?

L'ASSISTANTE SOCIALE (*mâchant sa pomme*) : Moi je dirais sans hésiter, éducation surveillée définitive. L'histoire des chapeaux n'est pas tellement importante. Mais la grand-mère est dépassée tout simplement; on a vraiment tout essayé maintenant.

LE JUGE : Monika Gerolds !

Le juge fait un signe de tête à l'huissier qui repose sa pomme entamée dans une boîte en aluminium, la range dans son cartable, se lève, va à la porte.

Salle des douches

dedans/le jour

Elles sont assises devant le mitard.

Iv (*chante en s'accompagnant à la guitare, la chanson du Eichenhof*) :

Il est tard,
le Eichenhof s'endort,

On a éteint les lumières.
Türmi comme toujours
fait son petit tour.
Vous appelez ça nettoyer ?
(refrain)

A Ollenhauer on te mettra
en la prison
tu t'feras ton éducation,
à coup de masturbation.
Dans le dortoir Döge
c'est le grand bordel.
Les ressorts craquent en mesure,
ça monte et ça descend,
c'est de plus en plus marrant.
Brusquement, révélation,
Turm fait son apparition
la colère la prend au ventre
elle sait même plus quoi dire.
(refrain)
A Ollenhauer on te mettra...

Par la suite, la chanson accompagne le procès. On en chante une partie, pour que le spectateur se rende compte qu'il s'agit d'une chanson cochonne. Mais elle est trop cochonne pour être chantée en entier.

Le tribunal

dedans/le jour

Iv (off) :

Sans pantalon,
les seins à l'air
Sassi descend du lit.
Dans la chambre à côté,
une fille se fait sauter.

Rires et hurlements des filles.
Monika devant le juge.

LE JUGE (*gros plan*) : Et pourquoi as-tu fait ça ?
MONIKA (*gros plan*) : Je sais pas.

Le reste du procès est filmé par-derrière, Monika a le dos tourné à la caméra, gros plan sur le juge; face au désarroi de Monika, sa condescendance est cynique.

LE JUGE : Tu as quand même dû...

MONIKA : Christine a dit qu'on allait chercher des chapeaux.

LE JUGE : Mais toi tu avais besoin d'un chapeau

MONIKA : Non.

LE JUGE : Tu as simplement obéi à Christine alors. Si quelqu'un te disait de sauter à l'eau, tu le ferais ?

MONIKA : Non.

LE JUGE : Comment appelle-t-on ça, prendre les choses qui ne vous appartiennent pas ?

MONIKA (*hésitant, d'une toute petite voix*) : Du vol !

LE JUGE : Et c'est autorisé ?

MONIKA : —

LE JUGE : C'est puni. Tu le sais ?

MONIKA : Oui.

LE JUGE : Et tu sais qu'on peut aller en prison pour ça ?

MONIKA : —

La musique plus nette :

« A Ollenhauer, on te mettra
en maison de correction. »

LE JUGE : Tu veux aller en prison ?

La musique très forte : « Tous mes petits canards ».
Une guitare, des voix.

MONIKA : Non.

Ce « Tous mes petits canards » se fait entendre pendant qu'on voit encore le juge, qui attend de Monika une réponse à sa question. « Tous mes petits canards », gros plan du visage du juge.

LE JUGE : Mais alors, pourquoi fais-tu des choses pareilles ?

IV : « Tous mes petits canards... »

La salle des douches

dedans/le jour

IV (toujours à la guitare, chantant à tue-tête devant le mitard) :

nagent dans le lac,
nagent dans le lac (*moins fort*)
La tête dans l'eau,
les pattes en l'air (*La voix s'éteint.*)

MME TURM (*elle était déjà sur l'écran, et tout à coup, elle explose*) : Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce que ça veut dire ? IV, Karin, Gitta — mais c'est inouï. Mme Schröder vous cherche partout. Où est Mme Lack ?

IV : A l'intérieur.

Mme Turm frappe à la porte du mitard. Elle appuie sur la poignée de la porte. Les filles se sont levées.

MME TURM : Mais la porte est ouverte, Madame Lack, qu'est-ce qui se passe ici ? Je voudrais vous parler immédiatement. (*Se tournant vers les filles dehors :*) Allez, allez. Vous, je m'en charge spécialement. Vous refusez de travailler ? Vous rattraperez les heures, sans être payées. C'est incroyable, à la fin !

IV : On voulait vous proposer de laisser sortir Monika maintenant. On trouve que ça fait assez longtemps, qu'elle est au trou.

MME TURM : Vous avez de bien singulières méthodes. On n'a jamais vu ça. Poussez-vous ! Pas de télévision ce soir, pour vous, pas de télévision ce soir pour personne.

Mme Lack sort du mitard. Mme Turm referme la porte derrière elle. Les filles s'en vont.

MME TURM (*à Mme Lack*) : Vous descendrez me voir immédiatement, s'il vous plaît. Et vous, reprenez votre travail. Allez, allez, vite, vite. Mais c'est incroyable.

La blanchisserie

dedans/le jour

Babsi et Mme Schröder repassent des mouchoirs.

BABSI (*tenant un mouchoir en l'air*) : Qu'est-ce que c'est froissé Madame Schröder. Je vous jure, je peux pas faire mieux. C'est pas de ma faute.

MME SCHRÖDER : Rends-le moi. Je vais le remouiller. Mais où elles sont donc, les autres ? (*Elle va au robinet, mouille le mouchoir.*)

BABSI : Comme ça, j'aurai au moins des mouchoirs bien repassés.

MME SCHRÖDER : Ben oui, mais on ne peut pas faire marcher la machine pendant tout ce temps uniquement pour tes quelques mouchoirs.

BABSI : Mais il s'agit sûrement de quelque chose de très important.

Iv, Gitta et Karin entrent, se mettent à leur place à la machine et attendent les instructions de Mme Schröder.

MME SCHRÖDER : Vous voilà enfin ! Je croyais que vous ne viendriez plus aujourd'hui. On n'arrivera jamais à bout de tous ces draps. Allez, il faut se dépêcher un peu maintenant.

BABSI : Et mes mouchoirs ?

MME SCHRÖDER : On les finira tout à l'heure.

BABSI : C'est toujours pareil, toujours tout à l'heure. Je voudrais qu'une fois on fasse quelque chose quand on a envie de le faire sans le remettre à plus tard, une fois.

MME SCHRÖDER : Prenez d'abord les draps. C'est pas comme ça dans la vie.

Les filles commencent à travailler.

IV (*tout bas*) : « Tous mes petits canards... »

Les autres filles sourient.

Le bureau de Mme Turm

dedans/le jour

Mme Turm se tient debout, derrière son bureau, Mme Lack à la porte.

MME LACK : Je ne suis pas d'accord pour renvoyer Monika Gerolds à Marienfelde.

MME TURM : Elle sera mise à Conradshöhe.

MME LACK : Ce n'est pas de ça que je parle. Je pense que, de toute façon, Monika ne se sentira pas à l'aise au couvent.

MME TURM : Ce n'est peut-être pas ça le plus important.

Pendant la conversation toutes les deux s'assoient.

MME LACK : En fin de compte, elle y a déjà été deux ou trois fois, et à chaque fois ça n'a pas marché.

MME TURM : C'était de la faute de Monika. Il faut absolument qu'elle apprenne à s'adapter. Sinon, il ne reste que l'Ouest.

MME LACK : Je pense qu'on devrait la garder ici, pour le moment.

MME TURM : On peut lui laisser le choix : le couvent ou l'Ouest, si on arrive à obtenir une place à Himmelsthür suffisamment vite.

MME LACK : Vous parlez d'un choix ! Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles Irène est partie aussi, parce qu'elle avait peur qu'on l'envoie dans l'Ouest.

MME TURM : Mon dieu, tout ce qu'elles se racontent comme histoires les unes aux autres. Ça n'a bientôt plus de sens de leur parler franchement.

MME LACK : Cette histoire de couvent, on ne pourrait pas revenir dessus ?

MME TURM : C'est le Service Régional de la Jeunesse qui détient la décision.

MME LACK : Et vous ne pourriez pas leur téléphoner encore une fois ? J'ai parlé longuement avec Monika, aujourd'hui. Je ne pense pas qu'au couvent on s'occupera d'elle mieux qu'ici.

MME TURM : Mais on a déjà retenu une place pour Monika.

MME LACK : Pour le moment, le lit d'Irène est libre. Tentez le coup. Si ça marche, tant mieux sinon tant pis.

MME TURM (*prend le téléphone et compose un numéro*) : Je ne pense pas qu'on arrivera à joindre Mme Rangel encore à cette heure. Turm, Eichenhof. C'est à propos de Monika Gerolds. Finalement, on vous déconseille de la transférer à Conradshöhe. Elle a déjà été au couvent, sans résultat.

MME LACK : Déjà deux fois.

MME TURM : Oui, Mme Lack me l'apprend à l'instant, déjà deux fois. Alors, passez-moi M. Maschner. (*Mme Turm attend*

la communication, l'écouteur à la main; à Mme Lack) : Mme Rangel me dit que la voiture est déjà partie. Je n'étais même pas au courant. On aurait dû me prévenir. En tout cas, dans ces conditions, il faut laisser sortir Monika tout de suite...

Monsieur Mascher, c'est à propos de Monika Gerolds.

Un bureau du Service Régional de la Jeunesse
dedans/le jour

M. MASCHNER (*au téléphone*) : Eh bien, écoutez. Vous-même avez préconisé cette mesure. Maintenant les dossiers sont partis, on ne peut pas faire ce qu'on veut, nous non plus. En plus, les parents l'ont demandé. Ils sont catholiques. Et ce n'est pas de ma faute si on ne vous avertit pas à temps. Je vous ai conseillé moi-même de faire plus de réunions. (*Sur un ton de reproches* :) Quand, Quand ?

Le bureau de Mme Turm

MME TURM (*au téléphone*) : Monsieur Maschner, sur quinze collaborateurs six sont malades en ce moment, et un autre est parti en vacances. On fait ce qu'on peut pour faire fonctionner l'établissement.

Service Régional de la Jeunesse *dedans/le jour*

M. MASCHNER (*au téléphone*) : Et nous aussi, on fait ce qu'on peut. Il y a des limites à tout. Passez-moi Madame Lack. Ici Maschner, Madame Lack.

Le bureau de Mme Turm *dedans/le jour*

MME LACK (*au téléphone se tait, et ne fait d'abord qu'écouter, puis* :) Mais je m'en moque. Et qui prend la défense des filles, si nous ne le faisons pas ? Mais laissez donc les parents tranquilles. Personne ne s'est jamais occupé d'eux, et tout d'un coup, quand ça nous arrange, on s'en soucie.

Un bureau du Service Régional de la Jeunesse
dedans/le jour

M. MASCHNER : On ne peut pas accepter de telles hésitations. Je suis déjà content que Conradshöhe mette cette place à notre disposition. Redites ça aussi à Mme Turm. De quoi est-ce que j'ai l'air moi, de quémander une place pour la refuser ensuite. On fait ça comme ça, maintenant. Un point, c'est tout.

Le bureau de Mme Turm *dedans/le jour*

MME LACK (*raccroche, retourne au bureau*) : On ne peut rien faire. Comment supporter ce travail, si ces messieurs dans les bureaux n'ont rien de mieux à faire que de détruire ce qu'on essaie de construire. Qu'est-ce que Maschner connaît de Monika, à part son dossier ?

MME TURM : Non, non, il la connaît personnellement.

MME LACK : C'est pire. Mais il la voit à travers le dossier. Gardons-la ici ! On n'a qu'à renvoyer la voiture de service, Madame Turm.

MME TURM : C'est impossible. Je voudrais bien le faire pour Monika, mais je dois exécuter les ordres du Service de la Jeunesse.

MME LACK : Et qu'est-ce qui peut arriver ?

MME TURM : Quelle question !

MME LACK : On ne licencie pas si vite une directrice de foyer. Il faut que je parte, mon mari m'attend.

Mme Turm reste seule, ennuyée.

Le logement de Heidi - Jynette

dedans/le jour

Les trois filles jouent à la belote. Irène porte un plastique transparent sur la tête, elle a les cheveux mouillés; ils sont coupés court et teints. Elle a l'air plutôt bizarre.

Irène joue, puis Heidi, Jynette. Heidi remporte un pli. Elle est contente. Heidi joue à nouveau. Irène et Jynette n'ont plus de cartes, elles se mettent à rire comme des folles. Jynette se tord de rire. Heidi commence à comprendre qu'elle a oublié de couper, elle jette ses dernières cartes.

JYNETTE : Je l'attendais, ce moment-là !

HEIDI : Pourquoi t'as rien dit ? C'était pour vous, tout de suite au premier pli, non ?

JYNETTE : Mais c'est tellement drôle, si à la fin quelqu'un a encore ses deux cartes et veut continuer à jouer, et que les autres ont terminé.

HEIDI : Je trouve ça con. T'aurais pu le dire tout de suite. Et moi, qui étais contente, parce que, pour une fois, j'avais un bon jeu. (*A Irène :*) Toi au moins, t'aurais pu dire quelque chose.

IRÈNE : Oh, et puis, malheureuse au jeu, heureuse en amour.

HEIDI (*retrouvant sa bonne humeur*) : Ça, c'est vrai.

JYNETTE : Ben oui, absolument. Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? On fait encore une partie ?

HEIDI : Non, il faut d'abord que je termine les cheveux de la cavale.

IRÈNE (*se lève*) : En plus, je dois me barrer pour aller chercher Gisela.

HEIDI : Mais il faut pas t'étonner si t'es pas déjà blonde, le rouge part seulement au bout de deux ou trois fois.

JYNETTE : De toute façon, c'est mieux.

HEIDI : Ça fait plus âgé.

IRÈNE : C'est ce que je voulais.

HEIDI : Pour ça aussi, je l'ai fait à Jynette; maintenant, personne ne pense plus qu'elle a pas encore vingt et un ans. Le brun, ça lui allait bien aussi.

IRÈNE : Dis donc, ça brûle vachement. Magne-toi un peu. Il faut que je me barre. Gisela doit rentrer à l'heure au Eichenhof. Elle sort le 18. Autrement, sa liberté provisoire est encore foutue.

La blanchisserie

Iv, Gitta, Karin et Babsi repassent.

MONIKA (*debout, à côté d'elles, rouspète et chiale*) : C'est vous qui m'avez foutue dans cette merde. Espèces de connasses, de lèche-culs. Maintenant, je dois retourner au couvent. A cause de vous. Pourquoi vous avez fait ça. (*Les filles ont arrêté de travailler, évidemment.*) Vous êtes méchantes. Je vous casserai la gueule à toutes. C'est de votre faute. Je dois retourner au couvent. Je veux pas retourner au couvent.

Iv (*très froide*) : T'es complètement dingue.

MONIKA (*en chialant, agressive*) : Je suis pas dingue du tout. C'est Mme Turm elle-même qui me l'a dit. Elle voulait pas que je change. C'est à cause de vous, elle a dit. Parce que vous avez traîné devant le trou. Ça vous apprendra, j'espère. C'est de votre faute.

BABSI : Raconte pas de conneries. C'est le S.J. qui décide si tu retournes au couvent ou non, c'est pas nous. Arrête de chialer.

GITTA : Soulève les jupes de la bonne sœur, et elles te foutront dehors illico.

Iv : Fous-lui une baffé.

GITTA : Crache-lui à la figure. Elles prennent pas les dures; elles en veulent pas.

Iv : J'ai une bonne idée. T'as qu'à te faire passer pour lesbienne.

Le visage de Monika s'éclaire.

BABSI : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Maintenant, c'est toi qui déconnes.

MONIKA : Non, Iv ne déconne pas du tout.

Iv : Tu lui tombes dans les bras à la bonne sœur, et tu lui roules un patin; elle te renvoie sans demander ses restes.

GITTA : Après ça elle va croire que Monika est contente, au contraire.

Iv : Penses-tu, pas si Monika le fait bien.

MME TURM (*apparaît dans la porte*) : Monika, tu viens, s'il te plaît.

MONIKA (*à Iv*) : Je le fais ?

Iv : Ouais, fais quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose.

Monika sort avec Mme Turm.

Iv (*aux autres*) : Oh la, la, y a tellement de trucs à faire. Ecrire des lettres, que les bonnes sœurs trouveront cochonnes — c'est la chose la plus facile du monde. Dès qu'on parle d'amour, elles pensent à des cochonneries. T'as même pas besoin d'utiliser des gros mots.

GITTA : Si on peut faire tout ça au couvent, alors pourquoi on peut rien faire ici ?

Iv : Comment ça ! On a bien sorti Monika du trou.

BABSI : Elle serait sortie de toute façon.

Iv : Ils l'auraient oubliée. Ils se seraient rappelé simplement en voyant le panier à salade. En fait, on pourrait faire quelque chose, nous aussi. Mais qui, ici, en a envie. Y a pas de solidarité.

La cour

- dehors/le jour

MONIKA (*assise dans un arbre*) : Je vais pas au couvent.

MME TURM (*en bas, à côté d'elle, le chauffeur de la voiture de service*) : Monika, tu descends immédiatement, immédiatement.

MONIKA : Je vais pas au couvent.

MME TURM (*au chauffeur*) : Dans ce cas, il faut aller la chercher. Il y a une échelle.

LE CHAUFFEUR : Désolé, mais moi, je me salis pas les mains, pas avant que la loi passe.

MME TURM : Quelle loi ?

LE CHAUFFEUR : Ben, que nous aussi, on a le droit de mettre la main à la pâte des fois, sans avoir tout de suite des histoires avec la justice. Laissez-la là-haut, la gosse. En tout cas, moi, je vais pas la chercher.

MME TURM : Monika, descends immédiatement !

MONIKA : Je retourne pas au couvent.

Le groupe d'Iv passe. S'arrête, regarde le spectacle.

MME TURM : Allez-vous-en. Vous n'avez rien à faire ici. Allez-vous-en !

Iv (*en partant, crie à Monika*) : C'est pas mal pour un début. Continue comme ça.

MME TURM : Si tu ne descends pas immédiatement, Monika, j'interviendrai personnellement, pour que tu sois transférée dans l'Ouest. Personnellement.

Monika regarde toujours en bas, avec le même air buté, mais elle se remue maintenant, elle s'apprête à descendre, et répète sa phrase plus pour elle-même que pour les gens en bas. Elle paraît toute petite et sans défense.

MONIKA : Je veux pas retourner au couvent.

LE CHAUFFEUR (*sur un ton qui paraît tranchant, de toute façon quelle que soit son intention*) : Et pourquoi, pourquoi t'irais pas ?

Une table d'emballage chez Karstadt dedans/le jour

Le grand magasin est vide. Les employés font leur caisse, rangent. Les femmes s'en vont l'une après l'autre. Plus ou moins sans dire au revoir. Gisela est sur le point de partir. Elle parle encore avec le chef de rayon. Elle veut partir. Elle n'écoute qu'à moitié.

LE CHEF DE RAYON : On s'est compris ?

GISELA : Oui.

LE CHEF DE RAYON : Bien sûr, ce n'est pas de votre faute, si vos camarades viennent vous voir ici. Il ne faut pas que vous le preniez mal. Mais justement à midi, quand il y a foule, c'est pas possible de faire deux choses à la fois...

GISELA : Oui.

Le chef de service apparaît. On comprend que c'est le chef de service à la soudaine servilité du chef de rayon.

LE CHEF DE RAYON : Vous voulez de l'avancement, n'est-ce pas ?

GISELA : Oui.

LE CHEF DE RAYON : Allez, sans rancune, Mademoiselle Berger, à demain et bon retour.

LE CHEF DE SERVICE : Monsieur Hartmann, vous prendrez soin, s'il vous plaît, que les filles du rayon des articles de sport, de façon générale, ça marche plutôt bien maintenant...

Rue du Schloss

dehors/le jour

Il pleut. Irène passe au ras des vitrines pour ne pas être trop mouillée. Elle marche d'un pas décidé, ni trop vite, ni trop lentement. Tout d'un coup surgit devant elle un monsieur avec un parapluie, qui longe les vitrines d'aussi près qu'elle, pas tout à fait aussi vite. Elle veut le doubler, quand soudain il accélère le pas. Hormis qu'il porte un chapeau, il n'a pas de signes particuliers — en tout cas pas de dos — simplement un âge, cinquante-six ans. Maintenant, Irène et le monsieur avec le chapeau et le parapluie marchent l'un derrière l'autre. Irène s'adapte à son pas. Il ralentit, elle ralentit; il s'arrête, elle s'arrête. Quand elle veut le doubler, il se remet à marcher, alors, de nouveau, elle le suit. Elle en a assez et accélère pour le doubler, il accélère aussi. Finalement, Irène s'arrête sous l'avancée d'un toit au carrefour de Karstadt et se contente de le suivre des yeux.

Il traverse le carrefour et se dirige vers d'autres vitrines; on a l'impression qu'il va s'arrêter, mais il continue. Irène commence à observer la circulation.

Elle est là, avec sa nouvelle coiffure — des cheveux courts, clairs. Elle a l'air fatigué, on le constate à son air somnolent. Elle garde les yeux fixés sur la sortie de Karstadt, d'où les employés sortent comme des employés peuvent sortir d'un grand magasin. Les rideaux sont baissés. Sur les vitrines, une affiche exposition du matériel de la police avec l'année de cette exposition.

Le feu passe au vert, la file des voitures veut démarrer, mais elle est bloquée. En plein milieu de la route se trouve un enfant, il pleurniche, ne veut pas avancer, la mère essaie de le persuader, mais elle ne le bouscule pas. La mère s'agenouille devant l'enfant, lui essuie les larmes, lui donne un morceau de chocolat. L'enfant n'avance toujours pas. Les automobilistes regardent par les vitres et font des grimaces avec la bouche et les mains, pour essayer de faire rire l'enfant.

L'agent de police se met devant les automobilistes pour leur signaler d'attendre que l'enfant soit parti. L'enfant caresse la mère, la console. La mère le prend tendrement dans ses bras et traverse la rue. Le feu est maintenant à nouveau au rouge. Toutes les voitures démarrent. L'agent de police regarde. Il donne son képi à l'enfant, qui continue son chemin, sa main toujours dans la main de sa mère, le képi de l'agent sur la tête. Irène suit des yeux l'enfant avec le képi sur la tête. Elle traverse et se retrouve devant une voiture qui freine brutalement.

IRÈNE (*sourit au conducteur*) : Excusez-moi, s'il vous plaît.

LE CONDUCTEUR (*baisse sa vitre, en colère*) : Tu peux pas faire attention, espèce d'idiote.

Irène s'arrête de l'autre côté et regarde à nouveau en direction de Karstadt. Maintenant Gisela sort. Elle regarde autour d'elle. Un jeune homme vient vers Gisela. Ils se disent bonjour, Gisela jette encore plusieurs coups d'œil autour d'elle, puis elle s'en va avec le jeune homme. Irène les suit des yeux, déçue. Puis, elle s'en va aussi.

La salle de séjour

dedans/le jour

Les filles dansent sur un air de la radio, seules ou à deux, gracieuses ou maladroitement. Les visages sont détendus. L'atmosphère ressemble un peu à celle qu'il y avait devant Karstadt. Tout d'un coup, une des filles qui a regardé par la fenêtre ouverte appelle les autres.

BABSI : Venez voir. Elles sont en train de s'attaquer au mur.

La cour

dehors/le jour

Dehors, des filles ont mis une table à côté du mur, sur la table une chaise, sur la chaise une fille. La fille enlève les pierres du mur et les jette de l'autre côté. Deux filles tiennent la table. Une autre tient la chaise.

Les filles en haut à la fenêtre.

PREMIÈRE FILLE : Chouette !

DEUXIÈME FILLE : Génial !

TROISIÈME FILLE : Super !

Les filles dehors ont déjà fait une brèche dans le mur. La fille sur la chaise peut se pencher de l'autre côté. Mais elle continue à arracher les pierres du mur, qui apparemment n'est plus très solide; ce qu'elle fait est réaliste, tout simplement : les pierres ne tiennent plus suffisamment pour qu'on fasse autrement que de les enlever.

Les filles en haut.

UNE FILLE : De toute ma vie, j'ai jamais vu quelque chose d'aussi beau.

Mme Turm apparaît au coin.

UNE AUTRE FILLE : Moi non plus !

UNE FILLE : Madame Turm !

La salle de séjour

dedans/le jour

A la dernière réplique de la scène précédente, les filles se

détournement du spectacle. On ne voit donc plus la suite des événements. Une fille monte la radio. Elles se remettent à danser.

Gisela entre, regarde, s'assoit.

Iv (va la voir) : T'as vu Irène ?

GISELA : Non. Elle voulait venir me chercher. Mais elle n'était pas là. Mon frère était là, mais pas Irène.

Iv : C'est bien Irène, ça. On peut pas compter sur elle.

Une salle d'accueil

dedans/le jour

Une table rectangulaire, couverte d'une nappe au crochet. Derrière la table, un canapé, une chaise aux deux bouts de la table, deux en face du canapé. Un porte-manteau vide. Un vase, accroché au mur. Une image du cœur du Christ (on voit Jésus, la poitrine ouverte, à l'intérieur son cœur, entouré d'une auréole, qu'il montre du doigt), la photo d'une cathédrale gothique (Strasbourg, ou Cologne, ou Fribourg), une gravure de Mérian, une petite table avec des revues, une reproduction des « Pèlerins d'Emmaus » (Rembrandt). Des rideaux, un lustre à trois branches. Monika est assise sur une chaise devant la table; à côté d'elle, sa valise. Elle regarde fixement devant elle.

Une sœur passe la tête par la porte.

PREMIÈRE RELIGIEUSE : Ah, bon !

La porte se referme. Une autre religieuse vient voir.

DEUXIÈME RELIGIEUSE : Je cherche sœur Bernardine, est-ce que tu l'as vue ?

MONIKA : Non.

La religieuse entre.

DEUXIÈME RELIGIEUSE : Mais tu n'es pas Monika Gerolds ?

MONIKA : Si.

DEUXIÈME RELIGIEUSE : On se connaît alors, de Marienfelde.

MONIKA : Et alors ?

DEUXIÈME RELIGIEUSE : Est-ce que la mère supérieure est déjà passée ?

MONIKA : Je sais pas. Une des bonnes sœurs a dit qu'elle revenait tout de suite.

DEUXIÈME RELIGIEUSE : Ce n'est pas la peine de prendre ce ton insolent pour répondre. On te dressera, nous. Tu vas voir un peu. Je vais prévenir la mère supérieure. (*Elle sort dans le bruissement de ses jupes. On l'entend appeler :*) Sœur Ambrosine, de la visite.

SŒUR AMBROSINE : Je suis au courant.

Monika regarde autour d'elle, l'air paumé, elle reste bêtement assise sur sa chaise.

SŒUR AMBROSINE (*entre*) : Bonjour, Veronika.

MONIKA : 'jour.

SŒUR AMBROSINE (*tend la main à Monika; Monika ne se lève pas*) : Ecoute, enfin, tu pourrais te lever.

MONIKA (*se lève*) : Oui.

SŒUR AMBROSINE : Rassieds-toi. (*Monika se rassoit. Tout en parlant de façon ininterrompue, la religieuse s'assoit sur le bord d'une chaise en face de Monika.*) Je suis la mère supérieure. Tu te sentiras à l'aise chez nous. J'ai déjà le dossier, la valise, tout est là ? Allons-y alors. D'abord, tu auras une chambre pour toi toute seule, pour apprendre à te connaître et pour mieux savoir avec qui on te mettra après. On t'a certainement déjà dit qu'on ne fume pas ici, n'est-ce pas, Veronika ? Et on n'aime pas tellement non plus les amitiés intimes entre deux filles. Vous ne pouvez pas avoir une bonne influence l'une sur l'autre. Bon, ça suffit pour le moment; tu as d'autres ques-

tions ? Non, allons-y alors, prends ta valise. Viens ! (*Elle se lève.*)

MONIKA (*ne bouge pas*) : Je m'appelle Monika. Et je veux pas rester au couvent.

SŒUR AMBROSINE (*irritée*) : Quoi ?

La religieuse se rassoit.

MONIKA : Je veux pas rester au couvent.

SŒUR AMBROSINE : Oh, la la. Qu'est-ce que c'est encore que ces histoires. Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi, qu'est-ce qui se passe ?

MONIKA : Je veux pas venir au couvent. Et puis d'abord, vous puez de la bouche.

LA RELIGIEUSE (*se lève en sursaut, sort à reculons*) : Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? D'où est-ce que je pue ?

MONIKA : De la bouche.

LA RELIGIEUSE : C'est trop fort !

A « c'est trop fort », elle est sortie.

Le logement de Heidi et Jynette

dedans/le jour

Heidi, Irène et Jynette sont assises à la table. Elles ne font rien.

IRÈNE : Et comment ça marche alors ?

JYNETTE : Faut tenter le coup. On te paie un pot. Et puis, le garçon te montre la bonne femme, et, si elle te plaît, il t'arrange ça.

IRÈNE : Et qu'est-ce qu'on gagne ?

JYNETTE : Ben, comme à la rue Kant, je pense; sauf que là c'est avec des femmes.

IRÈNE : C'est vraiment la fin de tout, ça.

JYNETTE : T'as besoin d'argent et t'as pas de papiers.

HEIDI : T'es pas obligée. C'est simplement une proposition.

IRÈNE : Ben oui — une proposition. J'en ai marre. Vraiment, que Gisela sorte avec un mec, j'aurais jamais pensé ça d'elle.

JYNETTE : C'est toujours pareil avec les filles des foyers. Dedans elles sont comme ça, et dehors elles sont différentes, non je m'emmêle; dedans elles sont différentes, et dehors elles sont...

IRÈNE : Je crois que je vais y retourner.

HEIDI : Peut-être qu'elle t'a pas reconnue à cause de tes cheveux.

IRÈNE : Faut voir ce que ça donne avec ces bonnes femmes amerloques. Mais tout ça me donne toujours pas de papiers. Je crois que je vais y retourner.

HEIDI : T'es en colère ?

IRÈNE : Non, déçue !

La salle de séjour

dedans/le jour

La télévision marche. « Simon Templar ». Les filles dans la pénombre sont assises devant la télévision. La première rangée est à peine à un mètre de la télé, et, devant, il y a encore des filles assises encore plus près. Elles se collent littéralement à l'écran. Pas un bruit. Le feuilleton occupe tout l'écran.

MME TURM (*elle entre; après un petit instant, changement d'image*) : Je croyais avoir dit qu'il n'y aurait pas de télévision ce soir ? (*pas très fort*). Allez, allez, allez !

(A cette occasion, il faudrait établir un contraste très net entre le feuilleton et ce film. Dans le feuilleton : une manière artificielle de parler, des mouvements maniérés, des visages sophistiqués. Et il faudra bien admettre qu'on obtient le résultat inverse, c'est-à-dire que les gens préfèrent « Simon Templar » au film.)

Le dortoir

dedans/la nuit

Les portes sont ouvertes. Il règne une atmosphère d'après dîner. Dans la salle de séjour, de la pop musique qu'on entend dans tout le bâtiment. Des filles se baladent en chemise de nuit, des bigoudis dans les cheveux. Une fille se nettoie les ongles. Une fille a mis sa chemise de nuit sur son pantalon et danse. Gisela se déshabille. Quelques filles sont assises sur deux lits, placés en diagonale; parmi elles Iv, Gitta, Babsi, Karin. Monika est le centre du groupe. Au moment où la camera prend cette image, Monika se lève et sort à reculons du groupe, qui éclate de rire à la dernière phrase de Monika; quelques-unes se lèvent, hurlant et se tordant de rire. Elles ont toutes des cigarettes à la main.

MONIKA : Elle arrivait pas à s'en remettre, elle est partie à reculons. « Moi ? Moi ? Je pue. De quoi je pue ? De la bouche ? » Je l'ai vraiment achevée.

Sur le sol, des mégots.

Les filles se sont levées en riant, elles font des pas de danse sur la musique. Gisela dépose ses affaires soigneusement sur une chaise.

Mme Turm apparaît sur le pas de la porte. Iv, qui la voit la première, cache aussitôt la cigarette derrière son dos en criant « Türmi ».

Iv : Türmi !

Gisela se met le dos au mur. Son visage est sombre, craintif. D'un même mouvement, et toutes en même temps, les filles cachent leur cigarette derrière leur dos.

MME TURM (dans l'ouverture de la porte) : Il est interdit de fumer dans les dortoirs. Montrez-moi vos mains. (D'un même

geste, et toutes ensemble, les filles laissent tomber leur cigarettes et montrent leurs mains vides.) Ramassez les cigarettes ! Allez, allez, ramassez-les. Vous ne voulez pas ? Vous aurez toutes 10 francs de moins sur vos salaires, pour avoir fumé dans les dortoirs. Et pas de télévision. Et un nettoyage à fond encore ce soir. Vous allez me faire le plaisir de savonner les portes et de laver les carreaux et de cirer le plancher. Au travail ! Et ramassez les cigarettes immédiatement. Sinon, je supprime les sorties pour tout le groupe. Allez, au travail immédiatement !

La fille qui se nettoyait les ongles lève la tête.

LA FILLE : J'ai pas fumé. C'étaient les autres.

Les cigarettes sont ramassées.

GISELA (crie) : J'ai rien à voir avec ça, moi !

MME TURM : Prenez-vous en aux autres. Karin, Barbara, allez chercher l'aspirateur. J'attends ici, personne ne sort. Quand vous aurez bien nettoyé le plancher, on vérifiera s'il n'a pas été abîmé. Evidemment, ce sera à vous de payer les dégâts.

Karin et Barbara sortent.

UNE FILLE : Moi, j'étais simplement venue chercher mon peigne. J'ai rien à voir dans tout ça.

GISELA : J'ai travaillé toute la journée.

MME TURM : Eh bien, prenez-vous en à vos camarades. Vous n'avez qu'à leur apprendre à respecter les ordres. Tout le monde est en faute. Celles qui l'ont fait comme les autres.

GISELA : Merde.

Iv : Allez-y doucement, Madame Turm.

MME TURM (*va vers la porte, pour jeter un œil dans le couloir*) : Iv.

Iv (*lui répond dans son dos*) : Türmi !

Le logement de Heidi et de Jynette dedans/le soir

Heidi est assise, Jynette est debout, Irène est assise.

LA PROPRIÉTAIRE (*sur le pas de la porte*) : Cette demoiselle, elle dort ici ?

JYNETTE : Non, elle est juste venue nous rendre visite.

LA PROPRIÉTAIRE : Ah bon, c'est mieux comme ça. Pas question de recevoir des visites la nuit. Une fête de temps en temps, s'il n'y a pas trop de bruit, je dis rien, même si ça se termine tard. Chez vous, d'ailleurs, ça se termine toujours tard. Enfin, ça me regarde pas avec quoi vous gagnez le loyer. Vous payez toujours à temps et tout d'une fois. La plupart des gens veulent bien être logés, mais ils veulent pas payer. (*Elle dévisage Jynette de haut en bas.*) Bon, ça va, de toute façon, vous pouvez faire ce que vous voulez chez moi, absolument. Seulement pour ce qui est de passer la nuit, ça c'est autre chose. D'ailleurs, c'est marqué dans le bail tout ça, c'est comme ça, c'est normal, c'est régulier. Bonne soirée encore. Et merci beaucoup. Je rapporte le sel demain.

Les filles prennent congé de la propriétaire en murmurant un bonsoir poli, servile.

IRÈNE : Combien vous payez de loyer ?

La propriétaire sort.

HEIDI : 380 francs sans chauffage.

Le dortoir

dedans/le soir

Les filles sont occupées à laver les carreaux, à savonner les portes, à cirer le plancher.

MONIKA (*qui lave les carreaux*) : Je me demande comment dans le noir je pourrais voir s'ils sont propres ou non. Si demain les carreaux sont complètement dégueulasses, je sens que ça sera ma fête.

GITTA (*assise sur le balai comme sur un cheval de bois*) : J'ai envie de faire pipi.

Gisela cire le plancher, renfrognée, butée.

Iv (*debout sur le rebord, elle lave l'autre fenêtre*) : Jeux de mots-laits pour les gens-bêtes... Quelle différence y a-t-il entre une nichée de pinsons et une pincée de nichons ?

GITTA (*toujours sur son balai*) : Un homme est assis sur la lunette des chiottes et fume une Peter Stuyvesant, et ce qui tombe de son derrière a l'odeur des grands espaces.

Iv (*commence à chanter : les autres entonnent avec elle*) :

« Dans une petite fabrique de fausse-monnaie,
nous étions deux à travailler
le cuivre et le plomb,
en petits ronds,
tu n'disais mot
pas un seul mot
mais j'ai pigé
c'tait les poulets. »

Quelqu'un a encore une clope ?

KARIN : Moi, mais j'ai pas de feu.

Karin va à son lit, sort des cigarettes de sous son matelas, les offre. Elles se retrouvent toutes bêtes avec leurs cigarettes, personne

n'a d'allumettes. Elles cherchent dans les poches de leurs tabliers, dans l'armoire, sous le lit. Karin ramasse les cigarettes.

Iv (*continue à chanter, les autres l'accompagnent*) :

« claquent les portes d'la prison
quinze après,
on en sortait.
Dans une petite fabrique de fausse monnaie
nous étions deux à travailler
mais c'tait pour trois la monnaie ! »

Rue Kant

dehors/la nuit

Un taxi s'arrête au coin de la rue Schlüter. Heidi descend. Irène et Jynette sont assises à l'intérieur, Irène derrière, Jynette devant, à côté du chauffeur. Le taxi s'en va. Juchée sur ses talons aiguilles, Heidi rejoint sa place, à l'entrée d'un magasin. Rosi se trouve déjà là. Heidi se met à côté d'elle.

ROSI : Pas mal de monde aujourd'hui.

Tout en parlant, les filles surveillent la rue, la circulation, elles essaient de repérer des clients.

HEIDI : Bon, allez, on va bosser un peu. J'ai pas fait grand-chose aujourd'hui, je suis fatiguée.

ROSI : La semaine dernière, trois nanas qui s'étaient fait la malle, ont disparu.

HEIDI : Mais elles font pas gaffe non plus. Une fois sorties du foyer, elles vont avec tout le monde. Hier, y en a un qui voulait m'emmener chez lui. Je n'accepte que pour les bons clients. Les filles du foyer, elles, pensent qu'au fric, elles feraient mieux de penser un peu à elles.

Une VW arrive. Heidi s'en va.

LE CLIENT DANS LA VOITURE : 40 balles et chez moi.

HEIDI : Non, sur le parking de Neckermann.

De la place de Rosi, on voit Heidi se retourner. Elle crie à Rosi :

HEIDI : S'il y a quelque chose de spécial, Jynette est au « Hardy ».

Heidi monte dans la voiture qui démarre, Rosi reste dans la rue Kant.

Le « Hardy »

dedans/la nuit

Le « Hardy » est une boîte de nuit rue Uhland, au coin de la rue de Paris. Pour des gens qui voudraient découvrir la vie nocturne de Berlin, le « Hardy » est plutôt décevant. Un jukebox, un éclairage tamisé, la pénombre, un bar dans la pièce principale, des tables et des sièges bas le long des murs, dans la salle du fond un deuxième bar — c'est tout.

Le « Hardy » est ouvert toute la nuit. On y rencontre surtout des jeunes. Et c'est seulement en regardant de plus près qu'on s'aperçoit que c'est une boîte d'homosexuels. Les hommes du premier bar sont plutôt des durs.

L'univers de Morchen est le bar de la pièce du fond. C'est un barman pédé, qui a une clientèle fidèle. Il connaît la plupart des gens qui traînent au bar. Sa façon de parler est intime, sympathique, il aime bien raconter des potins.

MORCHEN (*tient une poignée de pailles comme un bouquet de fleurs*) : J'ai combien de pailles dans la main ?

Morchen regarde autour de lui. A ce moment, Irène et Jynette arrivent au bar.

MORCHEN : J'ai combien de pailles dans ma main ? (à Irène)
T'as une drôle de tête, toi. Vous jouez ? Je recommence : combien j'en ai ?

IRÈNE : On fait partie du clan des blondes.

JYNETTE : Tous les pédés sont blonds.

PREMIER CLIENT : 27.

DEUXIÈME CLIENT : 35.

JYNETTE : 36.

IRÈNE : 50.

MORCHEN : Moi je dis 34. Si c'est moi qui gagne, je me paie un pot. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10...

JYNETTE : Vise un peu qui est en train de se radiner.

MORCHEN (lève la tête) : Je débloque ou quoi. C'est pas vrai. D'où tu sors, toi ?

ELVIRA (elle est entrée dans la boîte, elle se dirige vers le bar à travers l'allée principale; elle a un sourire triomphant) : De l'Ouest, si tu veux savoir.

MORCHEN : Eh bien, c'est ce que je pensais. C'est ce que t'avais dit la dernière fois que t'étais venue ici. (A Jynette et Irène :) Elle avait dit si je reviens pas, c'est qu'ils m'auront embarquée pour l'Ouest. Que je finisse de compter mes pailles. Ça, c'est vraiment incroyable. 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35. Trente-cinq !

Tous les regards se tournent, admiratifs, vers le client qui avait dit 35.

DEUXIÈME CLIENT : Je suis du métier.

Jynette et Irène se lèvent.

MORCHEN (à Elvira) : Alors, vas-y, raconte-nous. (A Jynette et Irène :) Pourquoi vous partez déjà ? Vous avez des trucs à faire ?

JYNETTE : Le tapin.

MORCHEN : Quoi ?

JYNETTE : Le tapin. Salut.

MORCHEN (à Elvira) : Vas-y, raconte !

ELVIRA : Alors, attends, on est parti en bus, le gardien était sympa, il a offert des clopes et tout.

Le dortoir

dedans/le soir

Babsi, en chemise de nuit, est debout devant la porte et frappe. Les autres sont assises dans leur lit et écoutent.

Iv : Faut recommencer. Elle a le sommeil dur.

Babsi recommence. Attend. Tape plus fort.

GISELA (sursaute) : Eh, vous avez pas fini de faire ce boucan.

Iv : Allez-y, faites pareil.

Babsi recommence et cette fois tambourine à la porte.

GISELA : C'est vraiment dégueulasse. Vous pourriez pas me laisser dormir. J'ai travaillé toute la journée, moi.

Iv : Et nous alors, on n'a rien fait ?

On entend taper contre le mur.

GISELA : Mais vous savez pas ce que c'est, vous, quand tu sortiras, tu verras comment c'est dehors.

On ouvre la porte de l'extérieur. Les filles se remettent au lit et font semblant de dormir.

BABSİ : J'ai envie de faire pipi.
LA VOIX DE MME BONNIE : Vas-y.

Une rue à Zehlendorf

dehors/la nuit

Jynette et Irène marchent le long du trottoir. Elles marchent l'une derrière l'autre. Le trottoir est fait de grandes dalles carrées. Elles font comme les enfants, elles marchent sur les traits entre les dalles, en évitant soigneusement de marcher aux endroits où les traits se rencontrent. Jynette est devant, Irène derrière. (Elles peuvent aussi marcher en équilibre sur le bord du trottoir.)

IRÈNE : Et si c'était le jour de repos aujourd'hui ?
JYNETTE : Pas le vendredi, vendredi c'est le jour de la paye.
IRÈNE : Chez les Amerloques aussi ?
JYNETTE : J'sais pas.

IRÈNE : 100 balles, ça suffit. Avec ça, je peux déjà me payer des papiers.

Les deux filles sur un trait entre deux dalles.

Le dortoir

dedans/la nuit

La scène qui a eu lieu tout à l'heure avec Babsi se répète maintenant avec Monika. Monika tambourine à la porte. Karin allume une cigarette.

IV : T'es devenue dingue, toi ?

KARIN : Qui ?

IV : Toi.

KARIN : Pourquoi, parce que je fume ?

IV : Il est interdit de fumer.

KARIN : Qui a dit ça ?

IV : Mme Turm.

KARIN : Depuis quand tu écoutes Mme Turm ?

BABSİ : Alors ça, moi aussi, j'aimerais bien te l'entendre dire.

IV : Il est interdit de fumer.

BABSİ : Mais pourquoi, au juste ?

IV : Ecoute, on veut aller aux waters. Ça c'est pas interdit. On les emmerde justement parce qu'on a le droit d'aller aux waters.

Pendant ce temps, on rouvre la porte de l'extérieur. Monika sort. L'éducatrice jette un coup d'œil à l'intérieur. Toutes les filles sont sous les couvertures. La lumière est allumée.

KARIN : Fumer aussi, c'est un droit.

BABSİ : Mais c'est mauvais pour la santé.

IV : Et merde à la fin. Moi non plus, je sais pas tout.

MME BONNIE : Vous venez de fumer, là ?

Personne ne lui répond. Mais il y a de la fumée qui sort de dessous la couverture du lit de Karin. L'éducatrice la voit. Elle a allumé la lumière. Monika revient. Elle retourne dans son lit. Personne ne bouge dans la pièce. Il y a simplement la fumée qui sort du lit de Karin. Mme Bonnie éteint la lumière et referme la porte de l'extérieur.

MME BONNIE : Bonne nuit. Ecoutez, les enfants, il est tard. Vous arrêtez maintenant. J'ai envie de dormir un peu. Demain matin, c'est moi qui suis de service. Mme Seegeberg est malade. Bonne nuit.

La porte se ferme. Il fait noir. Les filles sous les couvertures éclatent de rire.

KARIN : Tu vois, elle n'a rien remarqué.

Morchen est au bar. Il regarde en direction de la porte.

MORCHEN : Les voilà déjà de retour. Eh ben. Une heure moins cinq.

Irène et Jynette viennent au bar. Elles grimpent sur les tabourets. Elles ne parlent pas, elles se marrent.

IRÈNE : Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai mal aux guiboles !

JYNETTE : J'ai senti tous les cailloux.

Les autres clients du bar veulent aussi savoir comment ça s'est passé.

MORCHEN : Vous revenez vachement tôt. Racontez un peu comment c'était.

A la question de Morchen, Irène et Jynette éclatent de rire.

JYNETTE (*se tordant de rire*) : Je peux plus marcher. Je fais pas un pas de plus.

Irène offre une cigarette à Jynette.

IRÈNE (*sérieuse*) : Tiens, j'en ai d'autres.

Toutes les deux éclatent de rire à nouveau, comme souvent ça arrive sans raison.

MORCHEN : Je comprends rien à ce qui se passe. Vous voulez pas raconter ?

JYNETTE (*elle arrive à peine à parler, tellement elle rit*) : Si, si. (*Elle rit.*)

IRÈNE : Si ça continue, je vais crever de rire.

JYNETTE : C'était le bide, le bide total.

Le récit qui va suivre sera sans cesse interrompu par des éclats de rire; petit à petit le rire gagne tous les clients; tout le monde est pris d'un fou rire irrésistible.

Il faudrait faire en sorte que le fou rire gagne aussi les spectateurs.

IRÈNE : On a marché pendant des heures et des heures.

JYNETTE : Depuis la station de métro « La case de l'oncle Tom », tu te rends compte ?

IRÈNE : Tout le long de la rue, Jynette disait : c'est la publicité jaune là-bas.

JYNETTE : Et puis c'était un magasin Edeka. Alors, on a rebroussé chemin, et on a fait le tour du pâté de maisons; qu'est-ce qu'on voit ? Une publicité mauve cette fois.

IRÈNE : C'était un coiffeur.

JYNETTE : Après ça, on s'est lancées dans le bois.

IRÈNE : Eh bien, s'il n'y avait pas eu la barrière, on se serait carrément foutu à l'eau.

JYNETTE (*sérieuse*) : Et puis, on a vu une lumière. (*Elle éclate à nouveau de rire.*) La cavale disait : « C'est là, c'est là. » C'était le reflet d'une lumière dans l'eau.

IRÈNE (*s'écrite joyeusement*) : Un jukebox !

JYNETTE : Alors, nous voilà reparties vite fait; manque de pot, c'était une boom dans une des villas.

IRÈNE : Et puis, v'là qu'on entend de la pop.

JYNETTE (*en rigolant*) : Une radio portative !

IRÈNE : C'était toujours moi, qui devais demander. Elle, elle m'envoyait. Y a une bonne femme, là, qui traversait la place

à côté du S-bahn *. Moi je lui dis : « Excusez-moi, madame. Il n'y a pas d'autres boîtes de nuit dans le coin ? »

JYNETTE : Alors, l'autre qui répond : « Oui, là-bas, en face, y a le grill. On y mange bien et pour pas cher. »

IRÈNE : Si elle avait su ce qu'on cherchait...

JYNETTE : Il y avait une voiture de sport rouge, elle nous a doublé trois fois. Après, elle s'est arrêtée. Et le mec dans la bagnole, il avait son idée derrière la tête, lui, c'était visible.

IRÈNE : On a descendu toute l'allée Clay, et puis on a retraversé le bois.

JYNETTE : Le bon air de la forêt !

IRÈNE : Qu'est-ce que j'ai mal aux guiboles ! T'imagines, si on avait compté là-dessus ? On avait même pas de quoi prendre le S-bahn, on y serait encore, là-bas, on aurait jamais pu arriver jusqu'au « Hardy ».

JYNETTE : Ben, écoute, ça doit être là-bas quand même. Elle me l'a dit, et elle connaît, elle y a déjà été. Et puis, tout ce vert !

IRÈNE : La forêt de Vienne.

Tout le monde continue à rire.

MORCHEN : Tiens, voilà Heidi.

Heidi arrive au « Hardy », elle vient au bar de Morchen.

JYNETTE : Heidi ? Eh ben, elle croit peut-être que je vois pas qu'elle a fini vachement tôt ? Même pas une heure et demie.

Tout le monde dit bonsoir à Heidi... Son arrivée dégrise l'atmosphère. Heidi est distante, sérieuse, tendue. Elle n'arrive pas à rigoler avec les autres, elle écoute à peine l'histoire.

* Le « S-bahn » est le métro qui traverse les deux parties de Berlin et qui dépend de Berlin-Est.

HEIDI : Vous êtes déjà là ?

Jynette et Irène se remettent à rire.

JYNETTE : On a pas trouvé.

Heidi prend un air indifférent, ennuyé par les rires.

HEIDI : Et pourquoi ?

JYNETTE (*sérieuse, d'un ton neutre*) : Ben, il paraît que c'est près de la station « La case de l'oncle Tom ». On s'est baladé partout, on a pas trouvé. Tu fais la gueule ?

HEIDI : Non. (*A Morchen* :) Donne-moi un kirsch.

Heidi s'assoit dans le coin, à côté de Jynette. Elle allume une cigarette. Elle casse l'ambiance. Elle est tendue. Elle ne regarde pas. Elle sourit dans le vide. Elle souffle comme après un effort.

JYNETTE : Qu'est-ce qui t'arrive ?

HEIDI : Rien. Je suis juste fatiguée. J'ai travaillé, moi, c'est tout.

Un gros plan de Heidi. Personne n'a plus envie de rire; les spectateurs non plus. Le comportement de Heidi est sans équivoque.

Le dortoir

dedans/la nuit

L'éducatrice qui fait la nuit se tient sur le pas de la porte, en chemise de nuit et en robe de chambre. La lumière est allumée. Iv est debout. Cette fois-ci, c'est elle qui a frappé à la porte. Mme Bonnie est visiblement désespérée.

MME BONNIE : Je n'ai pas choisi de faire la garde la nuit moi.

Iv : Vous avez qu'à laisser la porte ouverte.

MME BONNIE : Je suis épuisée. Et demain matin, je suis encore de service. Si je peux même dormir quelques heures, je ne tiendrai pas le coup.

Iv : On le fait pas exprès. Je vous dis de laisser la porte ouverte.

MME BONNIE : Je ne sais pas où tu veux en venir avec tes impertinences.

Iv : A ce que la porte reste ouverte.

MME BONNIE : C'est la dernière fois que je me lève. Et vos histoires de lait caillé, je n'y crois pas.

Iv : Le lait caillé accélère la digestion.

MME BONNIE : J'ai l'impression que vous le faites exprès.

Iv : Pour que la porte reste ouverte.

MME BONNIE : Bon Dieu, Iv, vous avez du culot. Alors, vous avez fait ça uniquement pour m'embêter.

Iv : Non, pas pour vous embêter, mais pour que la porte reste ouverte.

MME BONNIE : Quel culot, vraiment ! Je suis fatiguée. Adressez-vous à Mme Turm. Des demandes pareilles, on les rédige par écrit. Vous n'êtes pas analphabètes après tout, non ? C'est terminé maintenant, terminé !

Elle éteint la lumière et referme la porte derrière elle à clef.

Iv (*dans le noir*) : Ça marche. Demain, on continue. Qui est de garde demain ?

GITTA : Mme Lack.

BABSI : Avec elle, on fait pas ça. Tu vois bien que ça les crève.

Iv : On le fera justement avec Mme Lack. Elle n'a qu'à annoncer la couleur. Les bons grains pour le gosier, les mauvais au panier.

Le logement de Heidi, Jynette

dedans/la nuit

Les trois filles sont couchées. Heidi et Jynette dans leur lit double, Irène sur le canapé. HENDI dort déjà. Jynette se redresse et tire la ficelle d'une boîte à musique qui se met à jouer :

Bon soir, bonne nuit, *
dans ton petit berceau
garni de cuivre et de roses
dors bien au chaud
sous ta petite couverture.

Après avoir tiré la ficelle, elle éteint la lumière. Il fait tout à fait noir maintenant, il n'y a que la boîte à musique qui joue. Elle continue à jouer, mais elle ralentit de plus en plus. Dehors, depuis la cour, un peu de lumière pénètre dans la chambre.

IRÈNE : Il fait déjà jour ?

JYNETTE : Non, c'est la lune. T'es somnambule ?

IRÈNE : Non, et toi ?

JYNETTE : Non. Peut-être qu'il y a un homme dehors avec une lampe de poche.

La boîte à musique continue à jouer. Jynette tire la ficelle encore une fois. Pause.

IRÈNE : Tu penses à quelque chose ?

JYNETTE : Non, et toi ?

IRÈNE : Oui.

JYNETTE : A quoi ?

IRÈNE : Je m'imagine des choses, je vais te raconter. Dehors

* « Guten Abend, gute Nacht », est une berceuse allemande très connue.

dans la cour, il y a une petite cabane, une petite cabane en bois avec un cœur sur la porte...

Une cour intérieure

dehors/la nuit

On voit les façades des maisons, une lumière s'éteint, une autre s'allume. On voit la cour, pas forcément les poubelles, mais l'arbre et d'autres détails.

JYNETTE (*off*) : Des chiottes.

Un homme sort d'une porte, il a enfilé un manteau et il est en pantoufles. Il va à la cabane, veut ouvrir la porte, mais la porte est fermée.

D'autres gens sortent des immeubles, mêmes gestes. Ils font la queue devant la cabane.

IRÈNE (*off*) : Et il n'y a que cette cabane pour tout le monde qui habite ici. Une seule cabane pour tout le monde. C'est ça que j'imagine.

Ils attendent patiemment; il y a de plus en plus de monde, la cour se remplit.

Le couloir devant le dortoir

dedans/la nuit

Le couloir est vide. On entend cogner contre une porte avec les poings. Une fille hurle.

LA FILLE (*off*) : Laissez-moi sortir ! Je veux faire pipi, je veux faire pipi. Laissez-moi sortir !

On cogne contre plusieurs portes en même temps. Des tambourinements, des hurlements assourdissants.

Une cour intérieure

dehors/la nuit

La cour est pleine. Plusieurs centaines de personnes, en tout cas énormément. En robe de chambre, ou en chemise de nuit. On entend une boîte à musique. Tous veulent aller aux cabinets. Quelqu'un sort de la cabane en bois. Quelqu'un d'autre y entre. Les autres attendent patiemment. Sans désordre, sans excitation.

Derrière la cabane, on voit écrit un poème en grosses lettres bien lisibles. Les gens se regroupent autour du poème, le lisent en même temps que les spectateurs. Ils sourient en lisant le poème :

Restrictions
Vivre sans liberté, misère,
La nature même
est interdite.
Ventres disciplinés
attendront bien la porte fermée
Le besoin peut te presser,
la porte reste fermée.
Ho Chi Minh

Un vieil homme (avance et lit le poème) :

Restrictions
Vivre sans liberté, misère,
La nature même
est interdite.

Le couloir devant le dortoir

dedans/la nuit

Le vieil homme (sa voix) :

Ventres disciplinés
attendront bien la porte fermée.
Le besoin peut te presser
la porte reste fermée.

Tambourinements contre les portes, d'une façon rythmée maintenant : un, deux — un, deux, trois (Ho-Ho-Ho Chi Minh). Des tambourinements rythmés, assourdissants.

Le dortoir *dedans/la nuit*

Gisela se retourne dans son lit. Des bruits lointains.

Une table d'emballage chez Karstadt *dedans/la nuit*

Gisela, debout derrière la table, emballe des tasses. Les tasses sont posées à côté d'elle, empilées deux par deux. Répétition de la scène qu'on connaît déjà quand Irène était venue voir Gisela à midi. Une marionnette de policier sur des roues passe devant Gisela. La marionnette vacille et tombe sur la table d'emballage dans les tasses juste devant Gisela. On voit la gueule stupide de la marionnette dans les débris des tasses.

Le dortoir *dedans/la nuit*

Les filles dans la chambre — pas celle d'Iv — sont en train de tout casser. Elles barricadent la porte à l'aide d'une armoire. Une fille prend des tasses — les mêmes qu'on vient de vendre chez Karstadt — sur une étagère, et les lance par terre l'une après l'autre. Une fille tient un pied de chaise à la main et tape sur une table. Des hurlements, des you-you.

Karstadt *dedans/la nuit*

On emporte la marionnette qui vacille sur ses roues. Gisela ramasse les débris.

Le dortoir *dedans/la nuit*

Gisela s'agite dans son lit. Se réveille. Un policier est debout, à côté de son lit.

PREMIER POLICIER : Levez-vous !

GISELA : Qu'est-ce qui se passe ?

PREMIER POLICIER : T'as qu'à regarder à côté, pour savoir ce qui se passe. Et tu n'as rien entendu, rien du tout. Viens voir un peu le massacre. Et après, c'est l'Etat qui paie, bien sûr.

GISELA : Qu'est-ce que vous me voulez ?

PREMIER POLICIER : Allez, debout !

GISELA : Mais je dois travailler demain matin. J'ai besoin de dormir.

Pendant le dialogue avec le policier, celui-ci reste debout dans la chambre.

PREMIER POLICIER : Moi aussi, et je peux pas dormir, à cause de tes camarades.

Dans le couloir, Iv est emmenée par deux policiers.

Un autre dortoir *dedans/la nuit*

Dans la pièce à côté, se trouve Mme Bonnie, complètement

crevée, le visage enlaidi par la fatigue et l'épuisement. Deux autres policiers remettent l'armoire à sa place. Des filles rangent.

MME BONNIE : Je n'y peux rien, moi. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tout ce boucan ! Et je suis de service demain matin. C'est horrible, tout ça. Allez, dépêchez-vous.

Entre-temps, une fille a saisi la chaise cassée — elle prend de l'élan et la jette de toutes ses forces dans les carreaux, qui sont fendus simplement.

LE DEUXIÈME POLICIER : Verre de sécurité.

Le logement de Heidi - Jynette *dedans/la nuit*

Irène s'habille dans le noir.

JYNETTE : Qu'est-ce qui se passe ?

IRÈNE : Rien.

JYNETTE : Tu veux partir ?

IRÈNE : Et alors ?

JYNETTE : En plein milieu de la nuit ?

IRÈNE : Il est tôt, c'est tout.

JYNETTE : Mais qu'est-ce qui te prend subitement ? Tu peux rester chez nous.

IRÈNE : J'ai changé d'avis.

JYNETTE : Je pige pas.

IRÈNE : Il y a beaucoup de choses que tu piges pas.

JYNETTE : Il faut jamais retenir ceux qui ont envie de voyager.

IRÈNE (*s'en va*) : T'as raison. Salut, et merci beaucoup. Dis bonjour à Heidi. Ciao !

Une cour intérieure

dehors/l'aube

Au lever du jour, Irène traverse la cour. La cour est vide comme toujours.

Un commissariat de police

dedans/l'aube

Irène connaît le chemin. Elle se dirige droit vers le fonctionnaire de service.

IRÈNE : Vous pouvez téléphoner au S.J. pour qu'ils viennent me chercher ici. Je me suis barrée du Eichenhof, il faut m'y ramener. Mon nom est Irène Karstens, il devrait y avoir un avis de recherche. Des papiers, j'en ai pas, je me suis barrée, j'ai déjà dit. Je peux m'asseoir là ?

LE TROISIÈME POLICIER : Oui, bien sûr.

Irène va s'asseoir sur un banc, le policier va téléphoner.

IRÈNE : Merci (*elle répète son nom*) : Irène Karstens.

La chambre d'isolement

dedans/le jour

Une chambre à coucher normale, plutôt minable. Les lits ne sont pas faits; sur les murs, des graffiti, des vers.

Iv est étendue sur un lit. Elle fume. Elle se lève, va à la porte, appuie sur la poignée. La porte est fermée. Elle retourne à son lit, s'étend à nouveau, regarde fixement le plafond, fume.

Le portail

dehors/le jour

LE GARDIEN (*ouvre le portail pour Gisela*) : T'as l'air fatiguée.

GISELA : Oui, salut !

LE GARDIEN : Salut.

Le panier à salade, avec Irène à l'intérieur, tourne au coin. Gisela s'arrête.

Gisela et Irène se voient.

Irène fait des signes, que Gisela ne comprend pas. Gisela fait des signes qu'Irène ne comprend pas.

Gisela s'en va.

Le panier à salade entre.

La chambre d'isolement

dedans/le jour

Iv est couchée sur le dos et regarde le plafond. Elle siffle la chanson du Eichenhof, qu'elle avait chantée pendant le sit-in devant la taule. On ouvre la porte de l'extérieur. Irène entre. On referme la porte de l'extérieur.

IV : Tiens, te revoilà.

IRÈNE : Et toi, te revoilà. Qu'est-ce qui s'est passé ?

IV : On a tout cassé. Enfin, pas nous. Mais le résultat est le même.

Le réfectoire

dedans/le jour

Les filles qui étaient assises à la même table hier à midi se sont à nouveau mises ensemble. Mme Lack est assise au bout, comme hier à midi.

BABSI : Passe-moi la gamelle !

MONIKA : Vous allez voir Iv dans la taule tout à l'heure ?

MME LACK : On verra. Ça n'a pas dû être drôle cette nuit.

BABSI : Et on remet ça ce soir.

MME LACK : C'est moi qui suis de garde cette nuit. Eh bien, je n'aurai même pas besoin d'ouvrir, maintenant que je suis au courant.

MONIKA : Laissez la porte ouverte alors.

MME LACK : C'est interdit.

MONIKA : Et pourquoi c'est interdit ?

La chambre d'isolement

dedans/le jour

Irène, Iv assises sur leurs lits.

IRÈNE : Mais pourquoi vous avez pas averti les autres ?

IV : C'était trop tard. On y a pensé trop tard.

IRÈNE : Vous auriez pu attendre aujourd'hui !

IV : Mais on a eu envie de faire ça.

IRÈNE : Envie ! Des trucs comme ça, il faut en discuter avant.

IV : C'est plus vite dit que fait.

IRÈNE : Jynette m'a raconté une histoire comme ça. Une fois, tout le monde voulait se tailler de la Ollenhauer. Ça a été découvert avant. Les filles ne savaient pas bien ce qu'elles voulaient.

IV : C'est ça, le problème.

Mme Lack entre. Les deux filles n'y font pas attention.

IRÈNE : Il faut discuter plus. Quand on ne sait pas ce qu'on veut, on peut rien faire.

MME LACK (*en appuyant*) : Bonjour !

IV ET IRÈNE (*marmonnent*) : 'jour !

MME LACK : Tu es déjà revenue, Irène ?

IRÈNE : Comme vous voyez.

MME LACK : Mais qu'est-ce qui s'est passé cette nuit, au fait ?

IV : Ne vous mêlez pas de tout.

IRÈNE : Il faudrait que vous vous décidiez une fois pour toutes. Ou vous êtes avec eux, ou vous êtes avec nous.

IV : Quand c'est important, vous vous écrasez.

IRÈNE (*elle s'est levée et se tourne vers Mme Lack, agressive*) : Quand c'est important, on doit fermer notre gueule, vous n'y pouvez rien non plus, c'est la faute des autres. Quand c'est important, Mme Lack est éducatrice — comme les autres. Quand il y a rien, Mme Lack est chouette. (*ironique*) Dans la taule, Mme Lack est super-sympa. Mais, quand il le faudrait, Mme Lack ne peut rien faire. Elle doit fermer la porte à clef, elle doit transférer en Allemagne de l'Ouest, elle doit éteindre la télé, fermer la lumière; elle s'écrase devant Mme Turm, elle fait de la lèche à Mme Turm.

MME LACK : Irène !

IRÈNE : Non, c'est moi qui parle ! moi !

MME LACK : Laissez-moi...

IRÈNE : Moi.

MME LACK : Et à ton avis qu'est-ce que je dois faire ?

IRÈNE : D'abord c'est pas à vous à poser des questions. C'est nous qui sommes dans la merde, pas vous. C'est nous qui nous faisons baiser dans l'histoire. Si une fois, on pouvait vous faire ce que vous nous faites ! Echanger rien qu'une fois les rôles, vous enfermer à clé au mitard. Oh, et puis, ça n'a pas de sens, tout ça.

Mme Lack est achevée. Les larmes lui montent aux yeux. Elle n'en peut plus. Elle s'en va. Elle referme la porte à clef de l'extérieur.

Irène se jette sur le lit et se cache le visage.

IV : Avec Mme Lack, tu te trompes d'adresse.

IRÈNE : Mais c'est la seule qui écoute de temps en temps.

Qu'est-ce que tu veux, on peut dire tout ça seulement à quelqu'un qui vous écoute, un peu.

IV : Et du coup, c'est pas la bonne adresse.

IRÈNE : C'est pas de ma faute.

IV : Mais ça sert à rien non plus.

IRÈNE : Si nous on savait ce qu'on veut, Mme Lack pourrait prendre notre parti peut-être.

IV : Oui, oui ! T'as qu'à voir. On fait une action et qu'est-ce qui se passe ? On casse tout, on pète tout. Les flics interviennent et crac plus rien.

IRÈNE : Ben, on recommencera.

IV (*méprisante*) : Bof ! avec les bonnes femmes, on n'arrive jamais à rien faire bouger.

IRÈNE : Eh bien, il faut discuter beaucoup plus, expliquer pourquoi on fait ça, dire ce qu'on veut, parler ! Et l'écrire sur les murs de la taule, au lieu d'écrire « Tout est de la merde », ou « Peter, I love you ! ». Non ! « Les foyers sont des prisons ! » « On veut avoir des vrais salaires ! » « A bas le Service de la Jeunesse ! » Des trucs comme ça.

IV : Alors, tu sortiras jamais. Ça, je peux te le garantir.

IRÈNE : C'est de la foutaise, ce que tu dis ! C'est justement les plus dures qu'ils foutent à la porte. Celles qui se tiennent bien, on les oublie, elles pourrissent ici. Celles qui se soumettent, on les achève. Tu comprends, Iv ? Si t'es sage, ils sont contents, parce qu'ils t'ont bousillée. Et alors, ils sont sympas avec toi évidemment puisqu'ils t'ont démolie. Non et non !

IV (*après une pause*) : Qui est de garde cette nuit ?

*Lettre d'une détenue du couloir de la mort **

* ULRIKE HEINHOFF *

1972-1973

Sentir ta tête exploser (sentir ta boîte crânienne sur le point d'éclater en morceaux)

sentir ta moelle épinière te remonter au cerveau à force d'être comprimée

sentir ton cerveau comme un fruit sec

se sentir sans cesse et inconsciemment et comme électriquement téléguidée

sentir qu'on te vole tes associations d'idées

sentir ton âme pisser de ton corps, comme si tu n'arrivais plus à fixer l'eau

sentir la cellule bouger. Tu te réveilles, tu ouvres les yeux : la cellule bouge. L'après-midi quand il y a du soleil, ça s'arrête tout d'un coup. Mais elle bouge toujours, tu n'arrives pas à te dépêtrer de cette sensation

Impossible de savoir si tu trembles de froid ou de fièvre
impossible de t'expliquer pourquoi tu trembles, pourquoi tu gèles.
Pour parler de façon simplement audible, il te faut faire effort, il faut presque hurler, comme pour parler très fort

Te sentir devenir muette

Impossible de te rappeler le sens des mots, sinon très vaguement
Les sifflantes — s, ss, tz, sch —, supplice intolérable

* Lettre d'Ulrike. Extrait de « Der Kampf gegen die Vernichtungshaft », édité par le Comité contre la torture des prisonniers politiques en Allemagne fédérale, cité dans le livre de Peter Brückner (voir note p. 5).

Les gardiens, les visites, la cour — réalité de celluloid

Maux de tête

Flashes

Ne plus maîtriser la construction des phrases, la grammaire, la syntaxe.

Si tu écris — au bout de deux lignes, impossible de te rappeler le début de la première

Sentir que tu te consumes au dedans

sentir que si tu étais libérée, dire ce qu'il en est, ce serait exactement comme jeter de l'eau bouillante à la gueule des autres et les ébouillanter, les défigurer à vie

Une agressivité folle, sans exutoire. C'est le pire. Etre persuadée que tu n'as pas la moindre chance de t'en tirer : et impossible de faire entendre ça.

Des visites, il ne te reste rien. Une demi-heure après, impossible de te rappeler, sauf de façon mécanique, si ça a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière

Le bain de la semaine, c'est la chance de se laisser aller, de reprendre des forces pour un bref instant — pour quelques heures

Sentir le temps et l'espace irrémédiablement imbriqués l'un dans l'autre et te sentir vaciller, piégée dans un labyrinthe de glaces déformantes

Et après : la terrible euphorie d'entendre quelque chose — qui différencie le jour de la nuit acoustique

Sentir que maintenant le temps repart, le cerveau se dilate, la moelle épinière se remet en place pour des semaines

Et te sentir comme dépiautée

Bourdonnements d'oreilles, et au réveil te sentir comme rouée de coups

Et bouger au ralenti

Te sentir comme enfermée dans une cuve plombée, et sous vide
Et après : choc, comme si une plaque de fer te tombait sur la tête

Comparaisons, concepts qui te viennent à l'esprit :

Aux prises avec un fauve psychique. Tambourinage impitoyable, comme dans une fusée en pleine accélération, où les types sont écrasés sous la vitesse

La colonie pénitentiaire de Kafka — le type sur une planche à clous — et le grand huit sans arrêt.

Quant à la radio : ça permet un minimum de détente, comme un coup de freins, on chute de 240 à 190

teile zu der erklärung der gefangenen
aus der raf vom januar 76

wir halten nicht viel von proklamation und ganz sicher wäre sie gegenüber der scheinöffentlichkeit dieses verfahrens sinnlos —

der verzerrten, korrumpierten und total manipulierten öffentlichkeit, die (wie wunder sagt) hier beobachten lässt.

das problem ist und auch das ist bestandteil dieser erbärmlichen veranstaltung, deswegen läuft sie in diesem bau und deswegen läuft sie in stammheim und nicht in einer stadt, in der die legale linke öffentlichkeit herstellen kann — dass hier im grunde niemand ist,

der auf das, war wir sagen, anders hört als mit der banalen sensation, dem ohr des spitzels oder des markts. inhalte kann dieser markt nicht aufnehmen + wo es um unsere politische vernichtung geht, nicht einmal tatsachen. hätte die bürgerliche öffentlichkeit, die hier erlaubt ist oder beobachten lässt, noch eine kontrollfunktion, wäre der prozess unmöglich.

sein projekt im gerede der politiker, im militärischen charakter der prozessdramaturgie und in diesem korrumpierten wurm davorn — sein projekt imperialer selbstdarstellung, das jedes detail dieser jämmerlichen veranstaltung bestimmt, ist demagogisch

und es ist entwickelt aus der hetze von fünf jahren psychologischer kriegsführung.

wir kämpfen auf einem tatsächlich total durchorganisierten terrain und ich will das jetzt nicht nochmal aufzählen.

jeder weiss inzwischen, dass hier alle ungesetzlichen mittel versucht und angewendet wurden und werden, um uns verteidigungsunfähig zu machen, weil das nach dem verständnis der militarisierten justiz identisch ist — unfähig zur politischen artikulation in dieser

fragments de la déclaration des prisonniers de la r.a.f.

janvier 1976 *

nous n'avons aucune illusion sur la portée d'une déclaration — qui n'aurait d'ailleurs guère de sens, ici,

devant un public artificiel — constitué d'observateurs (comme dit wunder*) **autorisés** — dénaturé, corrompu, entièrement manipulé.

le problème — qui contribue largement à faire de ce procès une mascarade sordide — c'est le choix de stammheim et non d'une ville où la gauche officielle aurait pu susciter une opinion favorable —

le vrai problème donc c'est que dans cette salle il n'y a personne pour entendre ce que nous disons sinon d'une oreille distraite, ennemie; public vendu aux intérêts politiques et commerciaux du capital — qui ne peut donc admettre nos analyses ni même les simples faits, puisqu'il s'agit de notre extermination politique.

si les observateurs admis ici avaient une fonction de contrôle, ce procès serait impossible.

démagogie que le discours des politiciens, mise en scène militaire de ce procès, et ce serpent corrompu qui est là devant nous, démagogie, cette auto-représentation impériale qui détermine chaque détail de cette triste mascarade,

* les textes qui suivent, jusqu'à *l'histoire de la R.F.A., intervention de la défense au procès de stammheim*, sont tirés de la brochure *letzte texte von Ulrike* éditée par le comité international pour la défense des prisonniers politiques en europe de l'ouest (juin 1976), également édité par François Maspero (cahiers libres 337) : *textes des prisonniers de la « fraction armée rouge » et dernières lettres d'ulrike meinhof*, Paris, novembre 1977.

* représentant de l'accusation.

auseinandersetzung, die der staat fürchten muss, denn sie dreht die ganze sache.

wie sie den revolutionären charakter der auseinandersetzung vermittelt, definiert sie den staatlichen bewältigungsversuch, diese ganze enorme anstrengung der reaktionären mobilisierung, die sich hier ihren ausdruck bis in die architektur gesucht hat — als konterrevolutionär, als klassen *krieg*.

deswegen sind wir hier. wir führen diesen prozess oder wir haben es versucht, um in der jämmerlichen massnahme, die er ist, in der tatsache, dass der staat hier gezwungen ist, mit allen mitteln — schmidt hat es oft genug gesagt, — vier gefangenen legitimität abzurufen — also in der demonstration seiner stärke seine schwäche zu zeigen und zu interpretieren.

das argument einer wissenschaftlichen begründung unserer politik (zu der wir glaube ich auch jetzt in der lage sind) ist hier allerdings eine absurdität — unser interesse kann nur sein ein konzept — erfahrung und analyse zu entwickeln — deren legale veröffentlichung die bundesanwaltschaft, wenn sie hier gesprochen ist, nicht verhindern kann.

wir haben uns *gegen* eine komplexe darstellung, den fundierten begriff revolutionärer strategie *jetzt*, zu diesem zeitpunkt, aus drei gründen entschieden :

u. :

prinzing würde uns jedenfalls unterbrechen, weil es zu lange dauert und weil er seinen job hier als staatsschutzrichter so versteht, politische inhalte in diesem verfahren zu blockieren —

zweitens — der text wird analysiert — das ist die erfahrung und wir sind nicht sicher, ob wir mit der rekonstruktion strategischer bestimmungen, nicht dem staatsschutz waffen liefern ohne sie gleichzeitig der organisation revolutionärer politik zur verfügung zu stellen —

schliesslich — und auch das ist wichtig — sprechen wir nur für die gefangenen aus ihrer diskussion und für uns. wir sprechen nicht für die gruppen, die illegal kämpfen.

fruit de cinq années de diffamation et de guerre psychologique.

nous nous battons sur le terrain de l'adversaire. tout est organisé dans les moindres détails, et inutile ici, je pense, de les dénombrer.

tous les moyens illégaux sont mis en œuvre pour nous empêcher de nous défendre — ce n'est un secret pour personne ici. dans ce conflit, la justice militarisée veut nous interdire la moindre articulation politique qui risquerait — l'état le redoute — de retourner la question.

en même temps se révèle la guerre de classe : le caractère révolutionnaire de l'affrontement et la réaction de l'état pour l'écraser — tout cet énorme effort de mobilisation contre-révolutionnaire qui trouve son expression jusque dans l'architecture de cette salle.

c'est pour cela que nous sommes ici. nous menons ce procès, ou, plus exactement, nous avons essayé de le mener pour démontrer la faiblesse réelle de cet état (à l'image de ce lamentable procès), jusque dans le déploiement de sa force, obligé qu'il est d'arracher par tous les moyens (et schmidt le répète assez) sa légitimité à quatre prisonniers.

dans cette situation, prendre pour argument la justification scientifique de notre politique (ce que nous sommes en mesure de donner) serait une absurdité. par contre, nous avons tout intérêt à développer ici nos conceptions, à partir de notre expérience et de l'analyse que nous en avons faite. légalement, l'accusation fédérale ne pourra pas en empêcher la publication.

nous avons décidé **de ne pas** nous lancer **aujourd'hui** dans l'exposé complexe de notre conception d'une stratégie révolutionnaire. et cela pour trois raisons :

ulrike : d'abord prinzing * nous interrompait parce que cet

* président de la cour de stuttgart-stammheim, responsable des conditions de détention des membres de la fraction armée rouge (a refusé de faire transférer en hôpital holger meins agonisant dans sa cellule).

und dazu ist zu sagen :

die kontinuierlichkeit der stadtguerilla, die kontinuierlichkeit ihres revolutionären angriffs vermittelt sich in ihrer aktion, kaum in der proklamation ihrer gefangenen.

eine komplexe entwicklung des *zusammenhangs* — schon dieser anspruch wäre falsch, weil diese veranstaltung für den prozess der entwicklung der stadtguerilla bedeutungslos ist.

wir denken auch, dass der versuch einer wissenschaftlichen begründung einen minimalen konsens voraussetzt — den der argumentation. wo er so offen und brutal nicht besteht + und sei es nur in den schäbigen massnahmen prinzings, um diesen text zu verhindern — ist sie ein widerspruch in sich. mal abgesehen davon, dass dieses gericht in monaten bewiesen hat, dass es inhaltlicher argumentation nicht folgen kann und will.

der wissenschaftliche begriff unserer politik — ihre theoretische begründung nur auf dem niveau der analyse 1970 wäre diesem gericht gegenüber total sinnlos. sie wäre nur für die analytiker des staatsschutz — nach der evidenz, die fünf jahre stadtguerilla *bewiesen* haben — aufschlussreich.

erklärung bedeutet auch immer gegen die brutale machination hier etwas zu verteidigen — indem man sich auf *sie* einlässt — selbst als die darstellung einer konfession — ist sie eine interaktion, in der wir uns auf *dieses* gericht, diese veranstaltung einlassen müssten. das *ist* unmöglich — auch taktisch — und es ist noch unmöglicher geworden in diesen drei jahren. das verfahren betrifft uns inhaltlich *nicht*. was uns betrifft ist seine massnahme und die möglichkeit, sie zu erklären. dazu hat andreas ne menge gesagt und wir werden zu den beweisanträgen vermutlich noch wesentlich mehr sagen — mal sehn.

jetzt wird andreas oder werden wir *kurz* — oder relativ kurz nach den linien der diskussion — nachdem sich zeis konzepte und ein zumindest theoretisch wichtiges manuskript unmittelbar vor dem prozess untern nagel gerissen hat, ohne es wieder auszuspecken nur über zwei aspekte der sache sprechen :

exposé demande du temps et que sa fonction de juge de la sûreté de l'état lui commande de censurer dans ce procès tout contenu politique.

ensuite, nous le savons par expérience, notre exposé serait passé au peigne fin et nous ne sommes pas sûrs qu'à définir des notions stratégiques nous ne fournissions pas des armes plus à la sûreté de l'état qu'à l'organisation d'une politique révolutionnaire.

et surtout — et c'est important — nous parlons à partir de nos discussions avec d'autres détenus, en aucun cas nous ne représentons les groupes qui combattent dans l'illégalité.

ajoutons aussi :

que la permanence de la guérilla urbaine et de ses attaques révolutionnaires se réalise dans ses actions et non dans les déclarations de prisonniers.

et que vouloir faire ici un exposé d'ensemble détaillé serait une erreur en soi, car toute cette vulgaire mascarade n'a rien à voir avec le développement de la guérilla urbaine.

par ailleurs, la tentative d'une justification scientifique pré-suppose un consensus minimum — au niveau de l'argumentation. l'absence flagrante de ce consensus est délibérée. il n'est qu'à constater les moyens sordides mis en œuvre par prinzing pour empêcher la publication de ce texte. une justification en pareil cas serait une contradiction.

sans compter que depuis des mois ce tribunal est incapable de comprendre une argumentation politique et s'y refuse absolument.

l'exposé des fondements de notre politique, de leur justification théorique — sur les bases de l'analyse de 1970 — serait également absurde devant ce tribunal. seules les analyses de la sûreté de l'état y trouveraient leur compte — alors que cinq ans de guérilla urbaine ont déjà fait *leurs preuves*.

s'expliquer ici voudrait dire que nous aurions quelque chose à défendre contre toute cette machination répressive : la confes-

1. die *notwendigkeit* unserer politik aus einer historischen bestimmung und dem prozess des widerstands konkret, aus dem sich vor fünf jahren die raf entwickelt hat und daraus entwickelt,
2. die *möglichkeit* als das fragment des fragments der planung des revolutionären prozesses; das stadtguerilla als taktik antizipiert.

bei dem abstraktionsniveau, das der prozess inzwischen durch prinzings borniertes, wurmhafte und brachiales festhalten am normalen strafverfahren erreicht hat, haben wir eigentlich keine andere wahl als ihm unsere abstraktion entgegenzusetzen. man soll sich hier klarmachen, dass wir das nicht von anfang an vorhatten — es also nicht etwa unser plan war, dieses verfahren mit den inhalten revolutionärer politik zu konfrontieren — allein indem wir sie hier wie ein seminar vortragen. wir hatten ein oder mehrere kurze erklärungen im auge und die vorstellung, die inhalte in der beweisaufnahme zu konkretisieren —

so viel zu unserem verständnis der dramaturgie. inzwischen zeigt sich, dass wir das erstens wahrscheinlich nicht können, weils uns zu dreckig geht, was dem plan prinzings wahrscheinlich entspricht, der hier ja mit allen mitteln für unsere verteidigungsunfähigkeit gekämpft hat — kämpft und mit der — wie er das nennt — “abschliessenden” regelung der haftbedingungen, mit der unser zustand der nur partiellen verhandlungsunfähigkeit eingefroren werden soll und weiter verschlechtert, und

zweitens weil er es direkt verhindern würde, indem er auch anträge zur beweisaufnahme abschmieren wird — wie und das muss man dazu nochmal sehen, *jeden* antrag in diesen 6 monaten. was einfach bedeutet, die tatsache und der zusammenhang unserer politik lassen sich durch die beweisaufnahme nicht *darstellen*, nicht transportieren. wir werden also versuchen, sie zu erklären, indem wir tatsächlich das ritual einer prozesserklärung versuchen — die allerdings — obwohl bruchstückhaft — wenigstens an den linien unserer analyse. ziemlich viel von dem, was dazu wichtig wäre — hat die bundesanwaltschaft sich unmittelbar vor dem prozess verschafft.

sion est partie intégrante de la mascarade. nous ne participons pas au spectacle, c'est impensable — même tactiquement — surtout depuis ces trois dernières années. ce procès ne nous concerne pas. ce qui nous concerne, c'est ce qui va s'y décider et comment nous pouvons l'expliquer, andreas en a dit beaucoup à ce sujet et nous en dirons encore quand il va s'agir de notre défense — mais ça reste à voir.

aujourd'hui andreas ou un autre parlera aussi **brièvement** que possible de deux points à partir des grandes lignes de notre discussion — puisque juste avant le procès, zeis * nous a fauché tout ce que nous avions écrit, notamment un manuscrit important qu'il ne nous a évidemment pas rendu.

1. de la **nécessité** historique de notre politique et très concrètement du processus de résistance qui a donné naissance à la r.a.f. il y a cinq ans et qui continue.

2. de son **existence** comme élément du processus révolutionnaire en tant que guérilla urbaine qui tactiquement participe à ce processus.

vu le degré d'abstraction que le véreux prinzing impose à ce procès par son obstination inébranlable à maintenir une procédure normale, nous n'avons pas le choix : nous aussi nous sommes dans l'abstraction. mais il faut bien que ce soit clair : ce n'était pas notre intention, même si nous ne voulions pas exposer notre politique révolutionnaire. nous avons prévu quelques brèves déclarations et nous avons le projet de les expliciter au moment des témoignages.

voilà pour ce que nous pensons de cette mise en scène. il s'est avéré depuis que nous ne pouvions pas faire ce que nous avons décidé — premièrement parce que nous allons trop mal — et ça fait partie du plan de prinzing, qui utilise tous les moyens pour nous mettre dans l'incapacité de nous défendre et pour

* représentant de l'accusation.

a. :

die sache jetzt ist bestimmt von den absurden arbeitsbedingungen und sie ist tatsächlich darauf angewiesen, dass wir nicht unterbrochen werden, unterbricht uns prinzing öfter, werden wir sie abbrechen — weil wir nur teilweise ein manuskript haben und ausserdem nicht längere zeit über diese sache reden konnten und sie irgendwann klarer durchstrukturiert veröffentlichen lassen.

der ganze versuch, das hier über das protokoll verfügbar zu machen, ist, um das nochmal zu präzisieren bestimmt aus der internationalen diskussion der militanten, antirevisionistischen linken in europa und nicht nur in europa. wir werden zeigen, wie die einkreisung und vollständige integration der traditionellen klassenorganisationen des proletariats in die politik des kapitals in der bundesrepublik historisch bedingt ist und wir

versuchen zu zeigen, wie dieser prozess nur international aufgebroschen werden kann, durch die internationale politische rekonstruktion des proletariats; aus der kapitalentwicklung die strategie der klasse. guerilla in den metropolen ist der bewusste ausdruck, die interpretation, der bewusste subjektive versuch, diese rekonstruktion in und aus ihrer internationalen dimension zu vermitteln.

wir *müssen*, um das zu beschreiben, fassbar zu machen, auch auf ökonomische kategorien eingehen, sie lässt sich nur, egal wie bruchstückhaft und verkürzt aus dem begriff der objektiven tendenz entwickeln (tendenz nicht auf dem begrifflichen niveau von schmidt, sondern von marx — grundrisse).

sicher

das ist ungewöhnlich und ich habe auch noch nie davon gehört, dass sowas in einem politischen prozess versucht worden ist. es ist aber nicht nur eine reaktion auf den versuch, den platten demagogischen versuch, diesem prozess jeden politischen *inhalt* zu bestreiten — wie sartre gesagt hat — glaube ich — liegt das verbrechen darin, uns wie kriminelle behandeln zu wollen — obwohl wir das natürlich insofern richtig finden müssen, weil revolutionäre politik und nicht nur revolutionäre, sondern jeder versuch demokratischer,

obtenir ce qu'il appelle la réglementation « définitive » de nos conditions de détention, c'est-à-dire leur aggravation.

ensuite parce que prinzing l'aurait empêché directement en escamotant par exemple les requêtes lors de la production des preuves, comme il l'a déjà fait (depuis six mois, il les a toutes refusées).

ce qui signifie ni plus, ni moins que notre politique n'est pas recevable dans le cadre de l'audition des témoins. nous allons donc essayer de l'expliquer en passant effectivement par le rituel d'une déclaration au tribunal, partielle forcément, mais que nous essaierons rigoureuse. mais juste avant le procès, le procureur (l'accusateur fédéral) nous a raflé bon nombre de documents importants.

andréas : la déclaration que nous allons faire a souffert des conditions scandaleuses de travail dans lesquelles nous nous trouvons, et maintenant elle n'est possible qu'à condition de n'être pas systématiquement interrompue. si prinzing nous interrompt trop souvent, nous ne continuerons pas. nous n'avons pas la totalité du texte, nous n'avons pas eu le temps d'en discuter à fond. nous comptons bien le publier un jour quand nous l'aurons restructuré.

je voudrais préciser encore que nos positions, que nous nous efforçons de faire connaître par le biais de cette procédure, sont déterminées par le débat international ouvert par la gauche militante, anti-révisionniste, en europe et ailleurs.

nous voulons démontrer que l'encerclement des organisations traditionnelles du prolétariat par la politique capitaliste en allemagne fédérale et l'intégration totale de ces organisations à cette même politique sont déterminés historiquement.

et nous dirons que ce processus d'intégration ne peut être brisé que par la réorganisation politique et internationale du prolétariat.

sozialer opposition in diesem staat notwendig kriminalisiert werden muss und kriminalisiert wird und wir auch mit der form von widerstand, den die klassenjustiz gemeine kriminalität nennt, keine probleme haben.

es ist vielmehr ein *praktischer* versuch, die zensur und die illegalisierung unserer texte zu durchbrechen; was hier geredet wird kann wie es bis jetzt ist, *jedenfalls* veröffentlicht werden, obwohl buback auch da sicher ein brachialer schlich einfällt, versuchen wir es (und genau deshalb haben wir keine konzessionen an die, die hier zuhören zu machen.)

tatsache ist und ich habe das nochmal lapidar festzustellen — wir sind alle (und das meint die gefangenen) sicher, dass die entwicklung unsere analyse und praxis bestätigt, und wie sie sie in fünf jahren bestätigt hat.

wir haben fehler gemacht aber wir würden sagen, es waren objektiv notwendige fehler aus der schwäche proletarischer politik in der bundesrepublik.

und — sollte dieser texte das — jetzt allerdings in der umkehrung — nähren — es gibt in der raf keine trennung zwischen theoretikern und praktikern — also die sorte arbeitsteilung, ausbeutung und hierarchische struktur, die die psychologische kriegsführung auf uns projiziert. es gab vollkommene klarheit darüber und bei jedem, wie die belastungen und die probleme und die struktur einer gruppe, die aus der illegalität organisiert wird und kämpft, zu begreifen und zu bestimmen sind. an unserer einschätzung ihrer notwendigkeit hat sich nichts geändert. wir haben allerdings gelernt, dass illegalität auch das einzige befreite gebiet im klassenkrieg ist, in dem menschliche beziehungen möglich sind. wir haben ihre emanzipatorische, ihre befreiende dialektik auch subjektiv kennengelernt. über lernprozess, existentielle radikalität und kollektive struktur ist hier

au développement du capital, répond la stratégie de classe. la guérilla dans les métropoles est l'expression de la prise de conscience de la nécessité subjective et objective de cette réorganisation internationale.

pour décrire ce procès matérialiste, pour le rendre intelligible, nous sommes obligés de recourir à des catégories économiques. cette analyse, même partielle, ne peut être développée qu'à partir du concept de « tendance objective » (ce qui n'a rien à voir avec les concepts de schmidt — nous nous référons à marx et aux « fondements »...)

évidemment, c'est incongru. je n'ai encore jamais entendu parler de pareille démarche dans ce genre de procès politique. mais ce n'est pas par simple réaction à leur démagogie imbécile qui vise à nier tout contenu politique. sartre a dit, je crois, que le vrai crime c'est de nous traiter comme des criminels — quoique nous ne refusions pas quant à nous ce qualificatif dans la mesure où toute politique révolutionnaire, ou même toute tentative d'opposition démocratique, ne peut être que « criminelle » aux yeux de l'état, et que pour nous, ce que la justice de classe appelle la criminalité de droit commun est aussi une forme de résistance.

c'est plutôt une tentative pratique de lever la censure sur nos textes renvoyés à un hors la loi. ce que nous disons ici peut de toute façon être publié, encore que buback trouvera sûrement un moyen efficace et radical pour l'empêcher. nous tentons le coup. et nous n'avons pas de concession à faire à ceux qui nous écoutent.

le fait est — et je veux le redire nettement — que nous — nous, les prisonniers — sommes tous sûrs que l'évolution de la situation confirmera notre analyse et notre pratique, comme les cinq dernières années les ont confirmées.

nous avons fait des erreurs, mais disons qu'elles étaient inévi-

nichts zu sagen — oder wenig — denn inzwischen ist es auch so, dass die reaktion des imperialistischen staates der sozialdemokratie, des spd-imperialismus die counterpropaganda und die brutale repression des staatsschutz gegen uns auf ihren begriff — counter-insurgency — gebracht zu propaganda für uns geworden ist. sie vermittelt die dimension und die relevanz, die proletarische politik, die der angriff kleiner bewaffneter illegaler gruppen, die ihre strategie gegen das us-kapital und den imperialistischen staat aus dem internationalen zusammenhang der antiimperialistischen befreiungskämpfe bestimmen, in dieser phase der strategischen defensive des imperialismus hat...

u. :

über die führungsstruktur der gruppe ist hier deswegen was zu sagen, weil die personalisierungen der psychologischen kriegsführung als methode der spaltung des proletariats — sie personalisiert revolutionäre politik um zu verhindern, dass sie als die politik der klasse begriffen wird — zugleich das propagandistische terrain der physischen liquidation einzelner kämpfer ist.

die isolation sollte die gruppe zerbrechen und der plan der bundesanwaltschaft war, — mich — mit erst dem trakt, dann dem stereotaktischen eingriff zu kretinisieren, während andreas um dieselbe zeit, im sommer 73 an unserem hungerstreik durch wasserentzug ermordet werden sollte. wir haben das hier an den tatsachen gezeigt und daran ist nichts überinterpretiert — holger ist ermordert worden, weil er in der gruppe eine führungsfunktion hatte, das heisst er ein moment der orientierung in der gruppe war.

die guerilla ist eine kaderorganisation — das ziel ihres kollektiven lernprozesses ist die egalität der kämpfer, die kollektivierung jedes einzelnen, seine befähigung zu analyse, praxis, selbstständigkeit und der fähigkeit, selbst einen bewaffneten kern aufzubauen und den kollektiven lernprozess offenzuhalten. diesen prozess hat andreas in der raf initiiert und andreas war von anfang an in der raf das,

tables, compte tenu de la faiblesse de la politique prolétarienne en allemagne fédérale.

et, pour le cas où ce texte donnerait l'impression inverse, je tiens à réaffirmer que, pour la r.a.f., il n'y a pas de séparation entre théorie et pratique, ni de division du travail, ni de structure hiérarchique et répressive comme la guerre psychologique voudrait le faire croire. pour nous, il n'y a jamais eu de malentendus sur la manière de concevoir le travail, et la structure d'un groupe qui s'organise et lutte dans l'illégalité. notre estimation de cette nécessité n'a pas changé.

en revanche, nous avons appris que c'est dans l'illégalité que nous avons trouvé la seule région libérée dans la guerre de classe, où les rapports humains pouvaient être possibles. nous en avons vécu, chacun subjectivement, sa dialectique émancipatrice, libératrice. du processus d'apprentissage, de la radicalité existentielle et de la structure collective, il n'y a rien à dire ici — car, depuis, la réaction social-démocrate de l'état impérialiste, la propagande contre nous, la répression brutale des services secrets (qui se reconnaissent sous le terme « counter-insurgency » — c'est-à-dire la politique anti-insurrectionnelle) se sont retournées en propagande pour nous, dans l'actuelle phase défensive de la stratégie impérialiste, ce processus met en évidence la pertinence de la politique prolétarienne, et des attaques armées des petits groupes, en liaison avec l'ensemble des luttes internationales dans la stratégie de lutte contre le capital u.s. et l'état impérialiste.

ulrike : il faut dire ici un mot du type de direction du groupe, parce que la personnalisation utilisée dans la guerre psychologique comme manœuvre de division du prolétariat — personna-

* « counter-insurgency » : concept impérialiste américain, défini par le pentagone comme l'ensemble des « opérations militaires, paramilitaires, politiques, économiques, psychologiques et civiles exécutées par un gouvernement pour briser toute insurrection subversive ».

was jeder kämpfer werden will und werden muss: die politik und die strategie in der person jedes einzelnen.

der guerilla ist die gruppe.

ihren kollektiven prozess als der mechanik hierarchischer imperialistischer struktur unterworfen — und das objektive, die notwendigkeit der umwälzung als individuellen willen, als das besondere — ist es worüber wunder hier als "politische motivation" quatschen will.

(eine starke infamie — dass der vertreter einer behörde, die hier unmittelbar das interesse des us-kapitals und des us-militärs mit 125 militärbasen und 7 000 atomspengköpfen auf dem territorium der bundesrepublik verfight, sich einbildet, er könnte noch bewaffneten kampf gegen das us-kapital und den imperialistischen staat kapitalisieren).

führung in der guerilla ist die funktion, das verhältnis von subjektivität und notwendigkeit, wille und objektivität in die praxis der gruppe, ihre struktur und aktion zu vermitteln.

sie entsteht aus dem prozess der gruppe, dem komplexen zwang des kampfes aus der illegalität als vermittlung der kollektiven lern- und arbeitsprozesse, der initiative jedes einzelnen in den kollektiven prozess, als initiative aus der und für die praxis. als besondere funktion ermöglicht sie die kontinuierität des lernprozesses, der erfahrung, der interaktion, der handlungsfähigkeit der organisation gegen alle friktionen aus äusseren und inneren ursachen. führung und kollektivität sind in der guerilla kein widerspruch — sie beziehen ihre identität aus der bestimmung jedes einzelnen und so des kollektivs und so seiner führung über das ziel — freiheit, befreiung, und aus der erfahrung jedes einzelnen, dass leben und subjektivität nur im bewaffneten antiimperialistischen kampf möglich sind; bewaffneter kampf aus der illegalität die einzige möglichkeit im imperialismus zu praktisch-kritischer tätigkeit ist.

sie ist eine funktion, die nicht erst die gruppe konstituiert, sondern die im prozess ihrer konstituierung entsteht. sie geht aus ihrer

liser la politique révolutionnaire pour empêcher qu'elle soit comprise comme la politique d'une classe — prépare en même temps le terrain à la liquidation physique de certains combattants.

l'isolement était destiné à briser le groupe; en ce qui me concerne, le projet de l'accusation fédérale était de m'abrutir, d'abord en me mettant dans la section silencieuse, ensuite par l'intervention stéréo-taxique * à la même époque, pendant l'été 73, lors de notre grève de la faim, andréas devait être assassiné par la suppression de l'eau. holger a été assassiné, parce qu'il était un des « dirigeants » du groupe, c'est-à-dire qu'il déterminait avec d'autres l'orientation du groupe. tout cela a déjà été dit, preuves à l'appui. il ne s'agit aucunement d'interprétation abusive.

la guérilla est une organisation encadrée — le but du processus d'apprentissage collectif est l'égalité de tous, le passage à la collectivité véritable, le développement pour chacun de ses capacités à l'analyse, à la pratique, à l'indépendance pour construire à son tour un autre noyau armé et poursuivre l'apprentissage collectif. c'est andréas qui a lancé ce processus dans la r.a.f., et dès le début il a été ce qu'un combattant veut être : un militant qui articule politique et stratégie.

le guérillero est le groupe,

le processus collectif du groupe vu comme soumis aux mécanismes d'une structure hiérarchique impérialiste, et la nécessité objective du bouleversement des notions de volonté individuelle, **wunder n'y comprend rien**, reprend tout ça et ça donne ce qu'il appelle les « motivations politiques ».

c'est une vraie infamie : le représentant d'une administration qui défend les intérêts du capital u.s. et de l'armée u.s. sur le territoire d'Allemagne fédérale — avec 125 bases militaires, 7 000 bombes atomiques — s'imagine encore pouvoir capitaliser

* atteinte, après trépanation, d'une région profonde du cerveau, au moyen d'une électrode.

praxis und so ihrem kollektiven prozess hervor und sie bleibt an demjenigen hängen, dem sie aufgrund seiner antizipationskraft und entschlossenheit, den kollektiven prozess offen zu halten, zugeschoben wird, als last. und es ist — das ist die erfahrung — immer derjenige oder sind diejenigen, für die führung kein bedürfnis ist, das im imperialismus immer nur das bedürfnis nach herrschaft sein kann.

wenn man es kurz machen will, muss man sagen, führung in der guerilla ist initiative, interaktion und immer, in jedem moment, die durchsetzung des primats der praxis, der politik als proletarischer politik, das ist die aktion — gegen die tendenz zur reproduktion imperialistischer strukturen wie herrschaft, schematisierung, arbeitsteilige systematik, konkurrenz und die irrationalen reflexe aus vereinzlung und angst.

diese funktion hat in der raf andreas, weil er proletarische politik — und das ist die insurrektion — in der raf vermittelt als führung in der funktion, sie praktisch — durch kollektive praxis überflüssig zu machen — als den begriff des besonderen im allgemeinen, des möglichen im notwendigen, des subjektiven im objektiven, der theorie für die praxis.

deswegen hassen bundesanwaltschaft, dieses gericht, bundeskriminalamt und regierung andreas am meisten. für sie geht es darum, das neue, den neuen menschen, die neue gesellschaft, deren keimform die guerilla in ihrer identität von macht, subjektivität, lernprozess, praxis, ist, zu vernichten.

die psychologische kriegsführung muss personalisieren, weil sie, was die guerilla konstituiert — der kollektive kampf aus der illegalität gegen den staat — nicht angreifen kann, ohne die politik der guerilla, ihre freiheit, das ist ihre freiheit zu kämpfen — zu propagieren. sie muss personalisieren, um das zentrale moment ihrer freiheit, illegalität und das heisst handlungsfähigkeit, als unfreiheit darzustellen.

aber wenn herold sagt

“baaders und meinhofs” dann sagt dieser plural, dass, was durch

par-dessus le marché la lutte armée contre le capital u.s. et l'état impérialiste

dans la guérilla, la « direction » est la fonction qui transmet dans la pratique du groupe. sa structure et son action, le rapport entre subjectivité et nécessité, volonté et objectivité.

elle résulte de l'évolution du groupe, des contraintes complexes de la lutte dans l'illégalité elle permet le processus d'apprentissage du travail collectif, elle tient compte dans la pratique de l'initiative de chacun. elle assure la permanence du processus d'apprentissage, et de l'action de l'organisation malgré les frictions aussi bien internes qu'externes.

dans la guérilla, il n'y a pas de séparation entre la direction et le reste du groupe. l'identité politique se définit à partir du but commun : la libération, la liberté; et à partir de la certitude, que chacun a par expérience, que la vie, la subjectivité ne sont possibles que dans la lutte armée anti-impérialiste et que la lutte armée dans l'illégalité est, sous l'impérialisme, la seule possibilité d'activité pratique critique.

elle ne détermine pas l'existence du groupe, elle se crée au fur et à mesure de la constitution du groupe. elle résulte de sa pratique et revient à celui qui, par sa capacité d'analyse et de décision, maintient ouvert le processus collectif. l'expérience prouve que devient dirigeant celui pour qui diriger n'est pas un besoin, dans l'impérialisme ce besoin se définit comme un besoin de domination.

pour aller au plus pressé, je dirai que la direction dans la guérilla est avant tout initiative, analyse des contradictions, et primat de la pratique, du politique, en tant que politique prolétarienne; c'est ça l'action, contre les tendances à la reproduction des structures impérialistes de domination, schématisation, spécialisation et division du travail, concurrence, avec, et ça va avec, l'angoisse de la solitude.

cette fonction dans la r.a.f. est assurée par andréas parce qu'il transmet la politique prolétarienne — l'insurrection — et parce

die methode personalisierung vermittelt werden sollte — nämlich die aktion der guerilla als die sache einzelner erscheinen zu lassen, nicht vermittelt worden ist. herold kann natürlich nicht verstehen, was ein kollektiv ist. sein plural reflektiert, dass wir viele sind aus der objektiven notwendigkeit, zu kämpfen, die materiell ist. führung bedeutet auch die vermittlung der dialektik von möglichkeit und notwendigkeit, dass mit der notwendigkeit die möglichkeit zu kämpfen, das heisst, sich zu organisieren, angriffe durchzuführen und ihre wirkung steigt.

so hat führung subjektiv auch die funktion der ermutigung und ist ein moment der mobilisierung. ihre funktion schliesst ihre institutionalisierung aus, sie ist auf die kollektive interaktion der gruppe ebenso angewiesen, wie die gruppe auf sie —

sie schliesst alle toten und so tödlichen strukturen imperialistischer bürokratien aus, radikal —

aus der einfachen dialektik, dass wie die organisation des militärs der inbegriff imperialistischer struktur, und das heisst entfremdung, ist, ist in der guerilla als militärischer organisation proletarischer politik, die entfremdung notwendigerweise vollständig aufgehoben;

— sie ist aufgehoben durch die politik — oder wird es in einem andauernden prozess.

die politik der guerilla begründet ihre handlungsfähigkeit — sie ist ihre möglichkeit.

aber wir würden sagen, dass die counterpropaganda, die andreas zum inbegriff imperialistischer struktur personalisiert, inzwischen gekippt ist. was sie durch das ausmass der hetze vermittelt, ist die stärke der subjektivität, die stärke proletarischer politik — und wir wissen, dass der name längst für rebellion steht; dass die propaganda des staatsschutz gegen uns diesen namen zu dem beispiel für viele gemacht hat, das andreas für uns ist : beispiel für — wie mao sagt — *“die politik ist der kommandeur”* und meint : proletarische politik, die politik der besitzlosen.

que dans la pratique collective il rend cette fonction superflue en articulant le singulier au collectif, le possible au nécessaire, le subjectif à l'objectif, la théorie à la pratique.

c'est pour cela d'ailleurs que l'accusation fédérale, le tribunal, le bureau fédéral de la police criminelle, haïssent tout particulièrement andreas. pour eux, il va s'agir d'exterminer l'homme nouveau, la société nouvelle dont l'expérience de la guérilla est dans sa pratique l'embryon.

il faut donc que la guerre psychologique personnalise — elle ne peut pas faire autrement car la guérilla, la lutte collective dans l'illégalité contre l'état, lui échappe; et s'en prendre à la guérilla signifierait alors faire de la propagande pour la guérilla, pour sa liberté, sa liberté de lutter. il faut donc personnaliser pour faire passer l'essentiel de cette liberté — l'illégalité — comme absence de liberté.

mais quand herold * parle « des baader et des meinhof », ce pluriel parle tout seul. la personnalisation voulait faire passer la guérilla pour une affaire d'individus isolés, impossible. évidemment herold ne peut pas comprendre ce qu'est un collectif. mais ce que son pluriel exprime, malgré lui, c'est que nous sommes nombreux à lutter, nombreux à y être poussés par la nécessité matérielle. direction, ça veut dire aussi dialectiser le possible et le nécessaire : la nécessité de combattre augmente les possibilités de lutte, c'est-à-dire d'organisation d'offensives, de victoires.

la fonction de la direction, c'est aussi d'encourager, de mobiliser. elle exclut son institutionnalisation puisqu'elle dépend dialectiquement du groupe et vice versa.

elle exclut radicalement les structures mortes et meurtrières des bureaucraties impérialistes.

par une dialectique simple : l'organisation de l'armée est le pro-

* herold, président de l'office fédéral de la police criminelle (b.k.a.) depuis 1971, dirige toutes les opérations policières contre le « terrorisme ». a lancé à la télévision une opération de propagande diffamatoire contre les militants de la « r.a.f. ».

die rationalität der behauptung, die raf hätte politisch angefangen und hätte sich dann entpolitisiert, meint, dass der staatsschutz keine einbruchsstelle für sich in der raf gefunden hat, dass die raf von anfang an durch andreas einen revolutionären politikbegriff hatte — von dem die zweite feuerbachthese spricht:

„die frage, ob dem menschlichen denken gegenständliche wahrheit zukomme, ist keine frage der theorie, sondern eine praktische frage, in der praxis muss der mensch die wahrheit, das heisst die wirklichkeit und macht, die diesseitigkeit seines denkens beweisen, der streit über die wirklichkeit eines denkens, das sich von der praxis isoliert, ist eine rein scholastische frage.“

andreas wird als inbegriff dieser politik verfolgt, weil er die einheit von analyse, kollektivität und aktion verkörpert.

revolutionäre theorie ist kritische theorie. wo wir sie formuliert haben, um sie zu veröffentlichen, haben wir sie als *waffe* bestimmt und immer bezogen auf klar umrissene probleme der praxis des kampfes aus der illegalität. theorie, die keinen bezug zur praxis hat, also die uns nicht unsere lage erklärt und die möglichkeit zeigt, sie zu verändern, hat uns nie interessiert. also die sorte von **theorie**, die die psychologische kriegsführung meint, wenn sie mahler und mich (ulrike) zu theoretikern der raf hochstilisiert hat, also kolumnismus oder das entfremdete herumfabulieren mit dem marxschen begriffsapparat in der ihn zum dogma verfälschenden rezeption der ml — aus gründen der rechthaberei, wie mahler das in seiner schrift „der bewaffnete kampf in westeuropa“ gemacht hat. die theoretischen schriften der raf waren zeitungsen, denen es darum ging, einzelne davon zu überzeugen, dass und warum es richtig ist, die stadguerilla zu unterstützen, wir haben sie als waffen bestimmt, weil waffe alles ist, was dem bewaffneten kampf aus der illegalität nützt.

von andreas sprechen heisst von uns sprechen, denn wenn wir sagen, die funktion von führung ist, sie praktisch, durch kollektivität überflüssig zu machen, so meint das, dass die guerilla eine politisch-militärische organisation ist, sein muss, als illegale organisation und

totype de la structure impérialiste et de l'aliénation, la guérilla elle, en tant qu'organisation militaire de la politique prolétarienne, supprime nécessairement cette aliénation.

— elle est abolie par le travail politique, elle l'est progressivement dans un processus continu.

c'est dans la politique que la guérilla fonde sa capacité d'action. la politique est sa condition de possibilité.

la diffamation qui a personnalisé andréas selon le prototype de la structure impérialiste a échoué. tout ce qu'elle a réussi à faire par cette monstrueuse propagande c'est de faire apparaître la force de la subjectivité, la force de la politique prolétarienne, et nous savons depuis longtemps que son nom signifie désormais rébellion; la propagande de la sûreté de l'état a transformé ce nom en bannière; andréas incarne pour nous, et de manière exemplaire, ce que mao appelle « la politique au poste de commandement », la politique prolétarienne, la politique de ceux qui ne possèdent rien.

quand la sûreté de l'état affirme que la r.a.f., organisation politique au début, se serait ensuite dépolitisée, elle cache mal qu'en fait elle n'a pas pu trouver de faille dans la r.a.f. pour s'y infiltrer et que la r.a.f. avec andréas a toujours été révolutionnaire, sur la base de la deuxième thèse de feuerbach :

« la question de savoir si la vérité concrète appartient à la pensée humaine n'est pas une question de théorie, mais une question de pratique. dans la pratique, l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et le pouvoir, la matérialité de sa pensée, la controverse sur la réalité d'une pensée qui s'isole de la pratique est une question purement scolastique. »

andréas est poursuivi comme symbole de cette politique parce qu'il réunit analyse, collectivité et action.

la théorie révolutionnaire est théorie critique. et sa publication est une **arme**. la théorie est en rapport constant avec la pratique de lutte dans l'illégalité. la théorie qui n'a pas de rapport à la

das heisst, dass jeder führung wird, sich befähigen muss, führung zu sein —

wofür der umfassende begriff ist :
sich befähigt zu lernen —

erfahrung zu transzendieren, die eigenen, wie die der gruppe, wie die der befreiungsbewegungen der dritten welt und dass sich jeder befähigt erfahrungen zu *vermitteln*. auch lernen ist nur im kampf gegen den staat, gegen die methode hetze, lüge und dreck, gegen die struktur imperialistischer sozialisierung und indoktrination und *nur* kollektiv möglich und nur mit dem ziel zur bewaffneten aktion zu kommen.

kollektive führung in paranthese zu gramsci heisst, dass das projekt von jedem in der guerilla verstanden werden muss, damit jeder seine aufgabe bei der verwirklichung und ausführung als eine *funktion des ganzen* erkennt —

dass das projekt, eine handlung veranlassend, daran positive und negative konsequenzen voraussehen lässt, zustimmung und reaktion, und in sich schon die antworten enthält, also der organisation ein feld eröffnet. es ist das — ein verhältnis von theorie und praxis.

a.:

das konzept der personalisierung revolutionärer politik in der psychologischen kriegsführung zielt darauf — und ist so das propagandistische korrelat der folter durch isolation, um die kämpfer zu desozialisieren — die kämpfer zu entpersönlichen, die revolutionäre aktion, die immer, egal wie vermittelt, von den massen verstanden wird — vermittels der entpersönlichung der kämpfer als fremdkörper in der gesellschaft erscheinen zu lassen —

personalisierung zielt darauf, den revolutionären ausnahmestand als brutalen imperialistischen alltag erscheinen zu lassen, um den latenten hass der massen auf den staat, auf den staatlichen parasitismus, die parasitäre, nichts als surplus verfressende maschine der

pratique, qui ne peut donc nous expliquer notre situation et nous donner la possibilité de la transformer, n'a pour nous aucun intérêt. la guerre psychologique, d'ailleurs, ne parle que de cette théorie-là, vide de pratique, quand ils nous caricaturent mahler * et moi, en théoriciens de la r.a.f. c'est de l'ordre de l'affabulation journalistique, du délire; les groupes m.l. excellent dans le genre à faire passer l'appareil conceptuel marxiste pour du dogme; et mahler sait qui a pu écrire « la lutte armée en europe occidentale ». les textes théoriques de la r.a.f. étaient des journaux. nous voulions convaincre qu'il était juste de soutenir la guérilla urbaine en disant pourquoi. c'étaient pour nous des armes, parce que tout ce qui est utile à la lutte armée est une arme. parler d'andréas, c'est parler de nous, car quand nous disons que la fonction de la direction est justement de rendre cette fonction superflue par une pratique collective cela signifie que la guérilla est une organisation politico-militaire illégale, qu'elle se doit de l'être, comme chacun se doit d'assumer à tout moment la fonction de direction.

- ce qui peut se dire : devenir capable
- d'apprendre,
- de dépasser l'expérience — la sienne comme celle du groupe — et celle des mouvements de libération du tiers monde;
- de **transmettre** l'expérience.

apprendre aussi n'est possible que dans la lutte collective contre l'état et sa propagande diffamatoire, d'injures et de calomnies. contre la socialisation et l'endoctrinement impérialistes; et le but c'est la lutte armée.

* mahler : avocat de gauche à berlin. Il fonde en 69 un « collectif socialiste des avocats ». accusé d'avoir participé à plusieurs hold-up à main armée, il est condamné à quatorze ans de prison. en prison il se distancie de la fraction armée rouge, et devient membre du parti communiste (marxiste-léniniste).

repressiven und ideologischen staatsapparate aus bundesanwaltschaft, justiz, polizei usw. auf die guerilla umzulenken. sie zielt darauf, das volk in dem ausnahmestand, in dem es lebt, davon abzuschrecken, ihn in den *wirklichen* ausnahmestand, den ausnahmestand *für sich* zu verwandeln. aber eben weil die maschine nichts anderes kann, als projizieren, zu keiner anderen wahrnehmung als selbstbespiegelung und keiner anderen produktion als reproduktion fähig ist, fallen ihr die inhalte, fällt ihr der scheissdreck, den sie in der psychologischen kriegsführung aufgehoben hat, zwangsläufig auf die eigenen füsse.

hassenswert, das wird allmählich begriffen, sind die, die sich ihre inhalte ausdenken als ideologiesurrogat und legitimationsersatz.

kurz : führung — was sie zu sein hätte, ist der konkrete begriff der situation *und* ihre transzendierung :

die ziele und ihre vermittlung *in der struktur* der kämpfenden gruppe/organisation.

einfach : in der notwendigkeit (das ist die geschichte, die das konzept hervorbringt und damit die geschichte der gruppe und jedes einzelnen in ihrem begriff : revolutionärer kampf) — in der notwendigkeit des antagonismus, in den wir uns, unsere politik kämpfend stellen, also seine *gewalt* und ihren komplexen zwang für den einzelnen, ist freiheit, befreiung möglich.

u.:

in diesem zusammenhang — psychologische kriegsführung, gehört wunders dümmlicher einfall, andreas hätte nie in einer fabrik gearbeitet — weil er zeigt, wie in der psychologischen kriegsführung der verwissenschaftlichte antikommunismus — geschichte, vorurteil, vorhandene strukturen usurpiert, um sie einzufrieren. der satz ist falsch. andreas hat in der fabrik, auf der strasse, im gefängnis gelernt und begriffen — wie es zu den verzerrungen der tatsachen durch die psychologische kriegsführung gehört, die raf sei eine gruppe aus typen und tanten der oberen mittelklasse mit bürgerlicher

d'accord avec gramsci, on peut dire que la direction collective implique que chacun comprend le projet du groupe, que chacun remplit sa tâche comme un élément dans la réalisation de l'ensemble;

que chacun est capable de prévoir les conséquences positives ou négatives d'une action prévue, l'accord ou la réaction qu'elle va déclencher, les réponses qu'elle contient déjà en elle et qui ouvrent tout un champ d'action à l'organisation. C'est cela le rapport entre théorie et pratique.

andréas : la personnalisation de la politique révolutionnaire dans la guerre psychologique a pour but la dépersonnalisation des combattants. c'est dans le domaine de la propagande l'équivalent de la torture par l'isolement pour désocialiser les combattants.

cette dépersonnalisation permet de faire passer l'action révolutionnaire — toujours comprise par les masses, quelle que soit la manière dont elle est transmise — pour un corps étranger à la société. la personnalisation vise à amalgamer l'urgence révolutionnaire au plus brutal quotidien impérialiste; c'est un moyen pour détourner contre la guérilla la haine latente des masses envers l'état, le parasitisme d'état, la machine dévoreuse de plus-value, comme les appareils répressifs et idéologiques d'état : accusation fédérale, justice, police...

la dépersonnalisation a pour mission d'empêcher le peuple de transformer l'état d'exception qu'il subit en état d'exception d'urgence de ses intérêts.

mais comme la machine est incapable de faire autre chose que de projeter, qu'elle est incapable de saisir autre chose que son reflet, incapable de produire autre chose que sa reproduction, elle récolte la merde idéologique qu'elle a balancée dans la guerre psychologique.

les gens commencent à comprendre la haine pour l'idéologie imposée, succédané de légitimation.

bref : la direction, ce qu'elle devrait être, c'est la compréhén-

sozialisation. wenn schon soziologie, ist dazu mal zu sagen, dass die hälfte von uns aus proletarischen verhältnissen kommt — volksschule, lehre, fabrik, heim, gefängnis. die behauptung negiert und sicher *auch* aus ignoranz, dass mit der dritten reellen subsumtion anfang der 60iger jahre massenhaft proletarisierungs- und deklassierungsprozesse stattgefunden haben —

im prozess der vermassung und technokratisierung der universitäten, der konzentration der medien usw., die die innere ursache der mobilisierung an den universitäten ab 66 waren. ihre äussere ursache war der amerikanische krieg in vietnam, und sie versucht die tatsache wegzulügen, dass alle kämpfer in der raf in den basisprojekten der neuen linken seit osterm 68 gelernt und gearbeitet haben.

der kampf selbst proletarisiert die kämpfer. besitzlosigkeit und — das ist der begriff der koreanischen partei für das proletarische verhältnis zum kampf für den kommunismus: das dschutsche charakterisieren das proletariat als antagonist des imperialismus, das heisst als subjekt der befreiung. das ist sicher kein soziologischer proletariatsbegriff. der interessiert uns auch nicht. proletariat ist kein begriff aus der abstammungslehre der faschisten — er bezeichnet ein verhältnis. das verhältnis der guerilla zum volk — bezeichnet das *verhältnis* des proletariats zum imperialistischen staat, definiert als todfeindschaft, als antagonistisch, als klassenkrieg.

proletariat ist ein kampf-begriff.

sartre sagt:

“es ist wahr, dass das proletariat in sich den tod der bourgeoisie trägt; es ist wahr, dass das kapitalistische system von strukturellen widersprüchen zerrüttet wird; aber dieses impliziert nicht notwendigerweise die existenz eines klassenbewusstseins oder eines klassenkampfes damit es überhaupt bewusstsein und kampf gibt, muss sich jemand schlagen.”

aber woher stammt wunders satz? meint wunder “arbeit macht frei”? — also das konzentrationslager. oder meint er die protestantische werkmoral, also — zitier —

sion réelle d'une situation et de sa transformation : la transmission des buts de la guérilla au groupe / à l'organisation en lutte.

en clair, la libération, la liberté est possible. possible si nous acceptons comme nécessaire l'antagonisme où nous nous situons nous et notre politique; si nous en acceptons la violence et les contraintes qu'elle entraîne pour la combattre. nécessité historique de l'antagonisme et donc du groupe, de l'individu, de la lutte révolutionnaire.

ulrike : il faut aussi replacer dans le contexte de la guerre psychologique l'imbécillité de wunder soutenant qu'andréas n'a jamais travaillé en usine. l'anticommunisme prétend à la science pour réinterpréter l'histoire, utiliser les préjugés et les structures existantes, pour figer.

c'est faux. andréas a appris à l'usine, dans la rue, en prison. la guerre psychologique, c'est aussi la déformation des faits, par exemple, prétendre que la r.a.f. est un groupe de bourgeois. si on veut absolument faire de la sociologie, alors on précise que la moitié d'entre nous vient d'un milieu prolétarien : école communale, apprentissage, usine, foyer, prison.

c'est sans doute aussi par ignorance de l'accélération du processus de prolétarisation et de déclassement avec la troisième recession au début des années 60.

l'afflux massif d'étudiants, la technocratisation des universités, la concentration des médias sont les causes intérieures de la mobilisation étudiante à partir de 1966. la guerre américaine au vietnam en fut la cause extérieure. tous les combattants de la r.a.f. ont travaillé depuis pâques 1968 à la constitution d'une nouvelle gauche.

la lutte prolétarise le combattant, ne rien posséder — c'est le concept du parti coréen qui désigne le rapport prolétarien à la lutte pour le communisme : le dschoutche définit le prolétariat comme antagoniste de l'impérialisme, c'est-à-dire comme sujet de libération. rien à voir avec le concept sociologique de prolé-

“die arbeit als die quelle allen reichthums und aller kultur”, mit welcher einstellung aus dem gothaer programm die alte sozialdemokratie mit der grossen arbeitslosigkeit 1930 nichts anfangen konnte, als die politische macht, nachdem sie ihr längst entglitten war (weil sie sie nie dem reichswehrministerium entrissen hatte) schliesslich an die faschisten abzutreten. dazu — zum mystifizierten arbeitsbegriff des gothaer programms hat marx kurz und trocken gesagt:

“dass der mensch, der kein anderes eigentum besitzt als seine arbeitskraft, in allen gesellschafts — und kulturzuständen der sklave der anderen menschen sein muss, die sich zu eigentümern der gegenständlichen arbeitsbedingungen gemacht haben” —

woraus marx die ökonomische notwendigkeit und das politische recht der arbeiter abgeleitet hat, die fabrik zu verlassen, sich zu bewaffnen und den staat zu bekämpfen. und nur deswegen berufen wir uns auf marx, weil er die notwendigkeit der insurrektion, den klassenkampf als klassen *krieg* gegen das parasitäre netz der repressiven und ideologischen apparate, gegen den bürgerlichen staat, wissenschaftlich begründet hat. das gewäsch ist nur zynisch — bei über 4 prozent bzw. über eine million arbeitslose in der bundesrepublik und fast 5 millionen in westeuropa, worauf die sozialdemokratische antwort diesmal ihr eigenes faschismusprojekt “innere sicherheit”, die integration der repressiven staatsapparate in westeuropa unter dem kommando des informationsmonopols, das das bka hat und die integration der apparate der inneren und äusseren sicherheit im rahmen der nato, also unter dem kommando des pentagon ist (wir werden dazu noch reden — zur politischen funktion der sozialdemokratie für das us-kapital, ihr faschismusprojekt und die institutionelle strategie des neuen faschismus).

sowenig das *legale* land das wirkliche land ist, ist in der fabrik das wirkliche leben der arbeiter. die bundesanwaltschaft sympathisiert natürlich mit der versklavung des fabrikproletariats und wunder fetischisiert so auch ganz logisch die fabrikarbeit — als maske der

tariat qui ne nous intéresse pas.

« prolétariat » n'est pas un concept tiré de la doctrine génétique fasciste, il désigne un rapport. le rapport de la guérilla au peuple renvoie au rapport du prolétariat à l'état impérialiste. rapport défini comme lutte à mort, antagonisme, guerre de classes.

prolétariat est un concept de lutte.

sartre dit :

« il est vrai que le prolétariat porte en lui la mort de la bourgeoisie; il est vrai que le système capitaliste est secoué par des contradictions structurelles; mais ceci n'implique pas nécessairement l'existence d'une conscience de classe ou d'une lutte de classes. pour qu'il y ait conscience et lutte, il faut se battre. »

mais d'où sort l'affirmation de wunder? veut-il dire que le « travail libre » comme dans les camps de concentration? ou se réfère-t-il à l'éthique protestante du travail?

« Le travail est source de toute richesse et de toute culture ». c'est ainsi que s'exprime la vieille social-démocratie dans le programme de gotha. avec ça, confrontée à la grande crise de chômage des années 30, elle n'a rien trouvé de mieux que d'abandonner aux fascistes un pouvoir politique qu'elle avait perdu depuis longtemps (qu'elle n'avait jamais arraché au ministère de la guerre du reich); à propos du programme de gotha et de cette conception mystifiante du travail, marx dit sans embage :

« l'homme qui ne possède d'autre propriété que sa force de travail est obligé d'être, dans toutes les formes de société et de civilisation, l'esclave des autres hommes qui se sont rendus propriétaires des conditions de travail matérielles. »

à partir de quoi marx déduit la nécessité économique et le droit politique des travailleurs de quitter l'usine, de s'armer et de combattre l'état. et c'est pour cette raison que nous nous référons à marx : il a justifié scientifiquement la nécessité de l'insurrection, la lutte de classes comme *guerre* de classe contre le

parasitären staatsschutzmaschine — weil, wenn die arbeiter nicht mehr in die fabrik geben würden, also die fabrik, von der *hier* nur die rede sein kann — arbeit unter dem kommando des kapitals — hätte die riege von staatsschutzmasken uns gegenüber nichts mehr zu fressen. (und dass am ende unseres kampfes die befreiung von der arbeit durch die zerrüttung und schliesslich auflösung der repressiven und ideologischen staatsapparate steht — weiss wunder als alter sozialdemokrat — als alte sozialdemokratische ratte.) der stoffliche inhalt der beschimpfung ist so nur, andreas oder *wir* sollten die baw gefälligst ernähren. ein ordentlicher mensch ist im begriff der bundesanwaltschaft ein mensch, der die bundesanwaltschaft ernährt — das unterworfenen subjekt, der mensch, der für den staat da ist, auch nichts anderes vorhat, als für den staat da zu sein. es ist, wie andreas gesagt hat :

“der gefangene, der bubacks foto im schrank hat, ist das staatsbürgerideal der bundesanwaltschaft.”

réseau des appareils répressifs et idéologiques, parasites, contre l'état bourgeois.

les bla-bla gouvernementaux sont franchement cyniques. il existe plus de 4 %, c'est-à-dire plus d'un million de chômeurs en allemagne fédérale et presque cinq millions en europe occidentale. la réponse social-démocrate est son programme fasciste de sécurité intérieure; concrètement : l'intégration des appareils répressifs d'état d'europe de l'ouest au bureau criminel fédéral, qui monopolise toute l'information, ainsi que l'intégration des appareils de sécurité intérieure et extérieure à l'o.t.a.n., donc au pentagone (nous aurons l'occasion de reparler de la fonction politique de la social-démocratie pour le capital u.s., de son projet de fascisme et de la stratégie institutionnelle de ce nouveau fascisme).

le pays légal n'est pas le pays réel.

l'usine n'est pas la vie de l'ouvrier.

l'accusation fédérale ne cache pas qu'elle soutient l'asservissement du prolétariat dans les usines, et il est de bonne guerre que wunder se paye le luxe de fétichiser le travail en usine — pour masquer le parasitisme de la machine de sûreté de l'Etat — parce que si les travailleurs n'allaient plus à l'usine — les travailleurs soumis à la loi du capital — toute la clique des fantoches et des larbins de la sûreté de l'Etat n'aurait plus rien à bouffer.

et ce vieux social-démocrate de wunder, ce vieux ringard de la social-démocratie, sait bien qu'au terme de notre lutte la destruction des appareils idéologiques d'Etat libérera le travail.

wunder voulait dire tout simplement qu'andréas ou plutôt que nous devrions nourrir l'accusation fédérale. un homme bien, pour un procureur, est un homme qui nourrit l'accusation fédérale — le sujet soumis, l'homme qui vit pour l'état et n'a pas d'autre ambition que de vivre pour l'état. comme l'a dit andréas « le prisonnier qui a dans son placard une photo de buback représente aux yeux du procureur le citoyen idéal ».

brief von ulrike an hanna krabbe

was die politiker schwatzen, ist nicht das, was die leute denken, sondern was sie denken sollen —

und wenn sie "wir" sagen versuchen sie so zu schwatzen, dass die leute das, was sie denken und wie darin wiedererkennen und für artikuliert halten —

aber der staat brauchte die demoskopie nicht, auch nicht den verfassungsschutz, wenn die indoktrination durch psychologische kriegsführung so einfach wäre —

das legale land, ist nicht das wirkliche land, sagt gramsci oder eben einfach: die herrschende meinung ist nicht die meinung der beherrschten —

das ist scheisse, was du da redest. dein gedankengang ist imaginär. als wäre der feind die ideologie, die er ausspuckt, das gewäsch, die plattitüden, die dir da aus dem kasten in der wand mit dem tonfall des konsens der politiker entgegenkommen, als wären medien und die leute, die mit dem dreck angeplärrt werden eins —

nicht real, *materiell* die counterinsurgencymaschine aus bka, baw, verfassungsschutz, regierung, medien, geheimdiensten usw.

als wäre der feind nicht materiell, sondern ideell.

so fragst du dich nicht, was für ein zustand das wirklich ist, den brandt da "normal" nennt —

und kommst bei bubacks satz nicht drauf, dass *er* den charakter der auseinandersetzung: krieg und ihre dimension: international getickt hat und da als funktion des internationalen us-kapitals spricht, sondern auf "absurd" — und statt zu ner analyse kommst du auf ein *wort* — "cia", das metaphorisch die moralische verkommenheit von bubacks politik feststellt — was ja geschenkt ist; du denunzierst dich dabei, weil du praktisch bejammerst, dass krieg ist *nachdem* du dich

*lettre d'ulrike meinhof à hanna krabbe **

19 mars 1976

ce que dégoisent les politicards, c'est pas ce que les gens pensent, c'est ce qu'ils veulent leur faire penser — et quand les politicards disent « nous », c'est pour forcer la masse des gens à se sentir concernés, à se reconnaître dans les idées qu'ils leur imposent.

mais s'il lui suffisait d'endoctriner les gens pour gagner la guerre psychologique, l'état n'aurait pas besoin de sondages d'opinion ni de services de sécurité —

le pays légal n'est pas le pays réel, comme dit gramsci, ou, tout simplement, l'opinion dominante n'est pas l'opinion des dominés —

ce que tu racontes, c'est de la merde. tu ne penses pas, tu restes dans l'imaginaire; comme si l'ennemi n'était autre que l'idéologie qu'il dégueule, le verbiage et les platitudes que te ressasse le petit écran, véritable boîte à images, sur le même ton « unanime » que les politicards, comme si les médias et les gens sur qui sont déversées ces saloperies, c'était la même chose —

comme s'il n'y avait qu'un ennemi fictif et pas d'ennemi réel, comme si la machine anti-insurrectionnelle du bureau fédéral de la police criminelle, avec le parquet, le conseil de protection

* hanna krabbe a participé à des actions de la fraction armée rouge, dont l'occupation de l'ambassade allemande à stockholm en avril 1974, où elle a été arrêtée.

le « commando holger meus » avait pris onze fonctionnaires de l'ambassade en otage.

le chancelier fédéral schmidt refusa d'échanger vingt-six détenus de r.a.f. et du « mouvement du 2 juin » et donna son accord pour l'intervention d'une section spéciale antiguérilla.

in diesem krieg klar auf unsere seite gestellt hast und angefangen hast, zu kämpfen.

dein text wendet sich an die öffentlichkeit amerikanischer bürgerrechtsbewegungen —

wo man sich dann fragt: wenn das deine sache ist, warum bist du statt dort zu sein hier ?

du bist aber hier.

der internationalismus, in dem du gekämpft hast und im zusammenhang raf bist ist auch nicht der der internationalen, zwischenstaatlichen organisationen, wie uno und genf, es ist die internationale der gegen den imperialismus krieg führenden befreiungsbewegungen in der dritten welt und in den metropolen —

krieg — ist das ganze. da findest du keine orientierung drin, wenn du von gerüchten ausgehst, sondern *nur* durch das studium der tatsachen und ihren zusammenhang im klassenkampf.

wenn du in der isolation die anstrengung nicht bringst, andauernd und immer, die *realität* zu ticken, indem du sie auf den *begriff* bringst, ihren materialistischen im zusammenhang: kampf — klassenkampf begriffen als krieg — wirst du weiss, hebst ab, wirst krank, das heisst du bekommst ein krankes verhältnis zur wirklichkeit — das ist der verrat über die kapitulation vor der realität der folter, der anstrengung, die widerstand verlangt — sonst ist er nur ein wort.

es geht nicht — du kannst es dir in der isolation nicht leisten — zu allem auch noch dich selbst zu quälen. was nicht heisst, dass nicht — das hat andreas da unten gesagt — bestimmte erfahrungen erlitten werden müssten im prozess der befreiung von der entfremdung — aber es ist was anderes, ob man sich schindet, um die politik, die tatsachen und ihren zusammenhang und die gruppe zu verstehen um zu handeln oder ob man sich schindet, weil einem die isolation alle illusionen über sich selbst nimmt und das kann ziemlich bitter sein.

de la constitution, le gouvernement, les médias, les services secrets, etc., n'était pas réelle, **matérielle**.

dans ces conditions, tu ne te demandes pas quelle est réellement cette situation que brandt qualifie de normale.

et devant les déclarations de buback *, il ne te vient pas à l'idée que quand il déclare que l'affrontement, la guerre, prend des dimensions internationales, lui, parle en tant que représentant du capital u.s. international; tu te contentes de dire que c'est absurde, et au lieu d'analyser ça, tu t'accroches à un **mot** — « la c.i.a. », pour métaphoriser en quelque sorte la décrépitude morale de la politique de buback, et c'est parfaitement gratuit. mais par là tu te trahis, tu n'es pas logique avec toi-même, car pratiquement tu déplores que ce soit la guerre, **après** avoir pris ouvertement parti pour nous dans cette guerre, et après être entrée en lutte.

en fait ton texte s'adresse au public du mouvement pour les droits civiques aux états-unis.

alors, on se demande, pourquoi tu es ici, et pas là-bas, si c'est ça ta lutte ?

mais de fait, tu es ici.

l'internationalisme pour lequel tu as lutté avec la r.a.f., n'a rien à voir avec celui des organisations internationales (c'est-à-dire intergouvernementales) comme l'o.n.u. et la convention de genève, c'est l'internationale des mouvements de libération menant la guerre contre l'impérialisme dans le tiers-monde et les métropoles. *

la guerre il n'y a que ça. si tu te fies aux bruits qui courent, tu n'arriveras pas à t'y retrouver; tu ne peux rien comprendre, **si** tu ne pars pas de l'analyse des faits concrets, et de leur rapport avec la lutte des classes.

* buback : procureur général — exécuté à karlsruhe le 7 avril 1977 par un commando se réclamant de la r.a.f. et signant « commando ulrike meinhof ».

und wenn es so ist, dass unter deiner leistungsstruktur aufgrund deiner sozialisation ne angst und ne verzweiflung sitzt, dann kämpfste eben von der aus —

du musst vielleicht mal ticken — ich weiss es nicht — dass man mit worten nur was erreichen kann, wenn sie den begriff der wirklichen situation bringen, die, in der jeder im imperialismus ist; dass es sinnlos ist, mit worten agitieren zu wollen, da *nur* aufklärung agitiert, wahrheit —

dass in dem milieu, in dem wir kämpfen — postfaschistischer staat, konsumentenkultur, metropolenchauvinismus, massenmanipulation durch die medien, psychologische kriegsführung, sozialdemokratie —

dass gegen die repression, mit der wir es hier zu tun haben empörung keine waffe ist. sie ist stumpf und so hohl. wer wirklich empört, also betroffen *und* mobilisiert ist, schreit nicht, sondern überlegt sich, was man machen kann.

das ist spk — den kampf durch geschrei ersetzen. das ist nicht nur widerwärtig, das macht dich in der isolation kaputt, weil es der knallharten, materiellen repression nur ideologie entgegensetzt, anstatt der geistigen anstrengung, die eine physische ist.

die massen bewaffnen — das macht immer noch am ehesten das kapital: die bullen und das militär und die rechtsradikalen. also bevor du auf die westdeutschen massen abfährst oder überhaupt "die massen" denk nach, wie es wirklich hier ist — ho schrieb 1922 in der l'humanité.

"die masse ist grundsätzlich zur rebellion bereit, aber vollständig unwissend, sie will sich befreien, aber sie weiss nicht, wie sie das anfangen soll"

das ist nicht unsere situation.

worüber wir hier im moment am meisten nachdenken, ist, wie wir die zum teil grauenhaften erfahrungen, die wir in der isolation

si, en isolement, tu ne t'efforces sans cesse d'appréhender la **réalité** sous des **concepts**, et des concepts **matérialistes**, dans le contexte de la lutte, — la lutte de classes en tant que guerre de classes, alors là, tu prends un coup de vieux, tu décroches, t'es malade, ou plutôt tu as un rapport malade à la réalité. la trahison, elle est là, dans cette capitulation devant la réalité de la torture et l'effort qu'exige la résistance — autrement, ta résistance, ce n'est qu'un vain mot.

pas question — tu ne peux pas t'offrir ce luxe — de te ronger les sangs à tout bout de champ par-dessus le marché; ce qui ne veut pas dire — et andréas l'a bien dit aussi — que tu peux te dispenser des expériences douloureuses, incontournables dans une lutte de libération; s'éreinter à comprendre le politique, les faits réels et leurs rapports, comme à comprendre le fonctionnement du groupe et à agir, c'est une chose; mais se crever une fois que l'isolement t'a ôté toute illusion sur toi-même, c'en est une autre — et ça risque d'être dur.

et si, de par ton éducation et ton extraction sociale, tu te retrouves bloquée, angoissée, désespérée, eh bien pars de là pour lutter.

tu devrais bien finir par piger que, dans la lutte, les mots ne sont d'aucune utilité, s'ils ne rendent pas compte de la situation réelle, dans l'impérialisme où on est tous pris; faire de l'agitation purement verbale, ça n'a pas de sens, quand l'agitation ne peut sortir **que** de la vérité, de l'analyse théorique de la réalité.

ce contre quoi nous nous battons — c'est l'état que nous a légué le fascisme, la culture de consommation, le chauvinisme des métropoles, la manipulation des masses par les médias, la guerre psychologique, — et contre la répression à laquelle nous nous heurtons, l'indignation ne constitue pas une arme. ça ne va pas loin, ça ne mène nulle part, quelqu'un de vraiment indigné, de concerné, de mobilisé, ne va pas crier mais réfléchir à ce qu'il peut faire.

gemacht haben, für die die begriffe sind: verrat, kapitulation, selbstzerstörung, entpolitisierung so vermitteln können, dass ihr sie nicht nochmal machen müsst. also wenn es richtig ist, dass in der guerilla jeder von jedem lernen kann, muss es möglich sein, die erfahrungen zu vermitteln — bedingung dazu ist nur, kollektivität als prozess zu begreifen — dazu sind autoritätskisten, in denen personen institutionalisiert werden, ein antagonismus.

kollektivität als prozess heisst *zusammen* kämpfen — gegen den apparat, und eben real und nicht imaginär.

19.3.u

crier au lieu de lutter : c'est s.p.k. *, c'est écœurant, et qui plus est, en isolement, ça te bousille forcément, car c'est une opposition purement idéologique à la répression réelle, la répression de fer, loin d'engager ta pensée et ton corps dans la lutte.

armer les masses — c'est encore le capital qui le fait le mieux — avec les flics, l'armée, l'extrême-droite. Alors, avant de gueuler contre les masses de la r.f.a., ou d'ailleurs, réfléchis plutôt à ce qui se passe réellement ici — en 1922, ho chi minh écrivait dans *l'humanité* :

« *fondamentalement, les masses sont prêtes à se révolter, mais tout à fait inconsciemment; elles veulent se libérer, mais elles ne savent pas comment faire.* »

telle n'est pas notre situation.

en ce moment, ce qui nous préoccupe surtout ici, c'est comment faire savoir quelles expériences atroces nous avons vécues en isolement, à savoir la trahison, la capitulation, l'auto-destruction, la dépolitisation, pour vous les épargner. et s'il est juste que dans la guérilla chacun apprend des autres, il doit être possible de faire comprendre ce que sont ces expériences — une fois compris que l'expérience du groupe constitue un procès, ce qui n'a rien à voir avec l'institutionnalisation autoritaire des individus.

l'expérience du groupe comme procès, ça veut dire lutter *ensemble* — contre l'appareil d'état, et dans le réel, pas dans l'imaginaire.

* s.p.k. : « sozialistisches patienten kollektiv », collectif socialiste de patients, fondé en février 1970 par des malades de la clinique psychiatrique de heidelberg aujourd'hui décréte « association criminelle ».

brief von ulrike an hanna krabbe.

das ist scheisse : "psychiatrie" hof.

die linie in ossendorf ist wie überall vernichtung, daran wirken die psychiatern mit, wie die methoden, die der staatsschutz anwendet, psychiatrisch durchkonstruiert sind — psychiatrie, wie imperialistische wissenschaft überhaupt, ist mittel, nicht zweck.

psychiatisierung ist ne linie der psychologischen kriegsführung, um im zerstörten fighter die sinnlosigkeit revolutionärer politik zu behaupten, den kämpfern ihre glaubwürdigkeit nehmen und ne polizeitaktische — um durch zerstörung ner "zwangsweisen befreiung", wie buback das nennt, ihre militärische relevanz: rekrutierung — zu nehmen.

was bücker da macht, ist nicht psychiatrisierung — es ist terror. er will euch aufreiben. mit begriffen wie therapie, gehirnwäscheversuch liegst du da einfach schief, du schiebst da ne vermittlung dazwischen, wo der angriff frontal läuft.

die methode ossendorf ist — überhaupt die methode knast — nur in ossendorf durch die perfektion des bau und die vollzugskonzeption, die er abbildet und die bücker und lodt verkörpern eben aseptisch, total — dem gefangenen die luft so abdrehen, dass er schliesslich seine würde, seinen begriff von sich selbst, das gefühl, was terror ist, verliert. der begriff ist vernichtung, die psychiatrisierung ist dadrin nur ein moment und ein vehikel neben anderen, wenn du auf die wie das kaninchen auf die schlange starrst, kriegst du nicht mit, was sonst noch läuft.

"keine fenster" — sicher. aber da steckt doch auch noch die fassungslosigkeit über die isolation drin, den sadismus, mit dem sie ausgeklügelt ist, die perfektion ihrer durchführung, die totalität des vernichtungswillens der sicherungsgruppe, fassungslosigkeit über die schärfe des antagonismus, in den wir uns kämpfend gestellt haben

lettre d'ulrike meinhof à hanna krabbe

23 mars 1976

le quartier « psychiatrique » : c'est de la merde.

à ossendorf *, comme partout, leur stratégie vise à anéantir, avec la participation des psychiatres, avec des méthodes conçues par des psychiatres et prônées par le conseil de sécurité de l'état. comme toute science impérialiste, la psychiatrie est un moyen, non une fin. la psychiatrisation est un des fronts de la guerre psychologique : visant à persuader le combattant démoli de l'absurdité de la politique révolutionnaire, à lui ôter toute conviction. c'est aussi une technique policière — visant à le priver, par la destruction, « d'une libération forcée », comme dit buback — et leur intérêt militaire : le recrutement. bücker * n'exerce pas la psychiatrisation, il exerce la terreur. il veut te gommer jusqu'à effacement complet, avec tes notions de thérapie, de lavage de cerveau, tu es loin du compte : tu vas chercher un intermédiaire quand l'agression vient de front.

la méthode ossendorf, c'est la méthode classique, la taule classique, mais à ossendorf, raffinée, entre la perfection des bâtiments, l'application rigoureuse des peines représentée par bücker et lodt *. totale et aseptique. c'est couper l'air au prisonnier, lui faire perdre toute dignité, toute conscience de soi, tout sens de ce qu'est la terreur. le but étant d'anéantir, la psychiatrisation n'en constitue qu'une phase, qu'un moyen entre autres mais si tu te bloques là-dessus, si tu restes fascinée par ça comme un lapin devant un serpent, tu ne pigeras rien à ce qui va avec.

* ossendorf : prison de cologne.

bücker : directeur de la prison.

loldt : inspecteur de la sécurité à la prison.

und so darüber, dass der faschismus hier tatsächlich herrscht, das also tatsächlich nicht nur ne behauptung von uns ist, sondern der exakte begriff für den charakter der repression, die dich trifft, wenn du in diesem staat anfängst, revolutionäre politik zu machen.

sie können keinen psychiatrisieren, der es nicht zulässt/will. dein psychiatriegeschrei mystifiziert die isolation. sie wirkt — dagegen ist zu kämpfen und natürlich müsst ihr den krieg führen gegen die schikanen von bückner —

also verlangen: keine akustische, *nur* sichtkontrolle beim umschluss, entsprechend stammheim. aber hier war das natürlich auch ein kampf, bis der bulle, der mit *hört*, weg war und wir auf dem fussboden sitzen konnten usw. von selbst läuft *nur* repression. das ist doch klar.

du bist auch ne sau. du holst da die forderung konzentration und die linie kriegsgefangene aus'm nähkasten raus, als wäre das ne drohung — gegen müller. das ist quatsch. wir müssen auf konzentration aus sein und die anwendung der genfer konvention — was erwartest du denn von müller ?

wir bekämpfen sie und der kampf hört nie auf und sie werden uns die kampfbedingungen nie erleichtern. wenn du natürlich nur auf dem level bürgerlicher moral argumentierst, geht dir die munition bald aus, es ist schwachsinn. also pass auf dich auf — weil dir das keiner in der isolation abnehmen kann.

auch nicht berndt.

« pas de fenêtre » — bien sûr. mais il y a plus encore : on vise à te décontenancer, à te démoraliser, avec l'isolement, l'isolement sadiquement calculé, parfaitement appliqué, la volonté totale d'anéantir (manifeste chez l'équipe de sécurité). il y a de quoi rester décontenancée devant la violence de l'antagonisme que nous avons imaginé en luttant, et en se rendant compte que le fascisme règne effectivement ici. ce n'était donc pas des idées que nous nous faisons, c'était le plus juste concept capable de caractériser la répression qui te frappe si tu entres en lutte révolutionnaire dans cet état. finalement ils ne peuvent psychiatriser personne qui ne le veuille bien. tu pousses des hauts cris contre la psychiatrisation, tu ne dis rien de l'isolement — qui reste agissant — il faut lutter contre, et naturellement faire la guerre aux raffinements de bückner.

donc exiger : plus de contrôle acoustique, **seulement** une surveillance visuelle, comme à stammheim. ici aussi il nous a fallu lutter pour faire partir le flic qui nous espionnait, pour pouvoir nous asseoir par terre, etc.

faut dire que tu es une belle salope : tes mots de « concentration », ta ligne style « prisonnier de guerre », tu les sors de ta boîte à ouvrage. comme si ça risquait de faire peur à müller *. c'est débile. il faut en finir avec la concentration et exiger l'application de la convention de genève — qu'attends-tu donc de müller ?

nous les combattons, c'est une lutte sans fin, et ce n'est pas eux qui nous faciliteront les conditions de lutte. si tu te contentes d'argumenter au niveau de la morale bourgeoise, les munitions vont te tomber des mains, c'est débile. fais bien attention à toi, — parce qu'en isolement personne ne peut le faire à ta place. pas même berndt *.

* müller : président du tribunal lors du procès de l'affaire de stockholm (occupation de l'ambassade).

* berndt gøtete, membre du « commando holger meins », en prison.

brief von ulrike an die gefangenen in hamburg

wir finden ihn nun doch hauptsächlich unerträglich — den klassenstandpunkt, mit dem du dich da aufbläst.

es ist auch nicht ne frage der definition —

weil der *kampf* aus ihm rausgefixt ist, also die hauptsache.

es gibt ihn nicht. er ist ein podest, das mit dem, was *wir* wollen ziemlich wenig zu tun hat. was wir wollen ist die revolution. das heisst: es gibt das ziel — im verhältnis zu dem ziel gibt es keinen standpunkt, sondern *nur* bewegung, den kampf, das verhältnis zu *sein* — wie du sagst — heisst doch: kämpfen.

es gibt die klassenlage. proletariat, proletarisierung, deklassierung, erniedrigung, beleidigung, enteignung, unfreiheit, armut.

in der vollständigen durchdringung aller beziehungen im imperialismus durch den markt und im prozess der verstaatlichung der gesellschaft durch die repressiven und ideologischen staatsapparate gibt es aber keinen ort und keine zeit, wo du sagen könntest: von da geh ich aus. es gibt die illegalität und befreite gebiete und die illegalität als offensivposition für revolutionäre intervention findest du auch nicht vor, sie ist selbst ein moment des angriffs, d.h. ohne ihn nicht vorhanden.

der klassenstandpunkt ist die als vom standpunkt des weltproletariats ausgehend behauptete sowjetische aussenpolitik und das als sozialistisch behauptete akkumulationsmodell der su —

es ist der stand punkt — die apologie — des sozialismus in einem land und das heisst: eine ideologie der herrschaftssicherung einer diktatur, die sich genau nicht offensiv aus dem gegensatz zum imperialismus, sondern defensiv aus den zwängen der einkreisung bestimmt hat —

dernière lettre d'ulrike aux prisonniers de hambourg

13 avril 1976

nous commençons à trouver vraiment insupportable que tu te gonfles au nom d'une position de classe.

ce n'est pas une question de définition —

c'est que la **lutte**, donc le principal, en est éliminé.

ta position, ça n'existe pas. si tu restes sur ton perchoir, ça n'a pas grand-chose à voir avec ce que **nous**, nous voulons. ce que nous voulons, c'est la révolution, autrement dit, il y a un but, et par rapport à ce but, il n'y a pas de position, il n'y a que du mouvement, il n'y a que la lutte; le rapport à l'être, — comme tu dis — c'est : lutter.

il y a la situation de classe : prolétariat, prolétarisation, déclassement, avilissement, humiliation, expropriation, servitude, misère.

étant donné que dans l'imperialisme les rapports marchands pénètrent complètement tous les rapports, et étant donné l'étatisation continue de la société par les appareils d'état idéologiques et répressifs, il n'est pas de lieu ni de moment dont tu puisses dire : je pars de là. il y a l'illégalité, et il y a des zones libérées; mais, nulle part tu ne trouveras l'illégalité toute donnée comme position offensive permettant une intervention révolutionnaire, car l'illégalité constitue un moment de l'offensive, c'est-à-dire ne se trouve pas hors de l'offensive.

la position de classe typique, c'est la politique extérieure de l'union soviétique, supposée issue de la position du prolétariat mondial, c'est aussi le modèle d'accumulation, décrété socialiste, de l'union soviétique.

c'est la position — l'apologie — du socialisme dans un seul pays; autrement dit : une idéologie assurant la domination d'une

illégalité = zones libérées...

du kannst sagen, die sowjetische politik nach innen und aussen war historisch notwendig —

ihre verabsolutierung als klassenstandpunkt kannst du nicht übernehmen.

der klassenstandpunkt, also das interesse, das bedürfnis, die mission der klasse, für den kommunismus zu kämpfen, um leben zu können, ist in ihrer politik enthalten, ich würde sagen : in ihr aufgehoben. was aber ein widersinn ist. standpunkt und bewegung schliessen sich aus. er ist eine hilfs- und rechtfertigungskonstruktion — eine behauptung.

er behauptet die ableitung der politik der klasse aus der ökonomie — und das ist falsch. die politik der klasse ist resultat ihrer auseinandersetzung mit der politik des kapitals —; die politik des kapitals ist eine funktion seiner ökonomie, wo ich meine dass poulantzas das auch richtig fasst, wenn er sagt, die ökonomischen funktionen des staates sind teil seiner repressiven und ideologischen — klassenkampf.

die politik der klasse ist ihr kampf gegen die politik des kapitals, und nicht gegen die ökonomie, die sie direkt oder vermittels des staates proletarisiert.

der klassenstandpunkt des proletariats ist der krieg — das ist ne contradictio in adjecto, quatsch.

die su quatscht vom klassenstandpunkt, weil sie ihre staatspolitik unter klassenkampf subsumieren will —

ich würde sagen: das ist die kapitalisierung der sowjetischen aussenpolitik. was eben sagt: sie können verbündete sein im prozess der befreiung, aber nicht protagonist.

der protagonist hat keinen standpunkt — er hat ein ziel, aber der "klassenstandpunkt" ist schon immer ein knüppel — die behauptung und oktroyierung vermittels eines parteiapparats eines begriffs von realität, der mit der erfahrenen und erfahrbaren wirklichkeit nicht

dictature, ne se déterminant pas dans son opposition à l'impérialisme de manière offensive, mais de manière défensive, contrainte et forcée par l'encerclement.

tu peux dire que la politique intérieure et extérieure soviétique aura été historiquement nécessaire — tu ne peux pas soutenir son absolutisation comme position de classe.

la position de classe — à savoir l'intérêt, le besoin, la mission d'une classe, de lutter pour le communisme afin de vivre — est partie intégrante de sa politique — je dirais même : s'y résout — ce qui est un non-sens. position et mouvement s'excluent. c'est une dérobade, un subterfuge pour se justifier, une affirmation gratuite.

c'est supposer que la politique de classe dérive de l'économie — et c'est faux. la politique de classe résulte d'une divergence par rapport à la politique du capital; la politique du capital est fonction de son économie. et je pense que poulantzas le comprend fort bien, quand il dit que les fonctions économiques de l'état sont partie intégrante de ses fonctions répressives et idéologiques — c'est la lutte des classes.

la politique de classe, c'est de lutter contre la politique du capital et non contre l'économie qui prolétarise directement ou à travers l'état. la position de classe du prolétariat, c'est la guerre — il y a là contradiction *in adjecto*, pure connerie.

l'union soviétique parle beaucoup de position de classe, parce qu'elle veut faire passer sa politique d'état pour une lutte de classes.

je dirais : il y a là capitalisation de la politique extérieure soviétique. ce qui signifie qu'ils peuvent être alliés dans le procès de libération, mais nullement protagonistes.

le protagoniste n'a pas de position — il a un but, quant à la « position de classe », c'est toujours du matraquage — c'est penser et dispenser par l'intermédiaire d'un appareil de parti un concept de réalité ne correspondant pas à l'expérience de la

übereinstimmt — er behauptet nämlich eine kampfposition ohne klassenkampf —

wie du sagst: "von der aus" erst noch gehandelt werden soll, nicht schon gehandelt wird —

69 waren es die ml. ksv und ao-gruppen, die mit dem "klassenstandpunkt" die politische bewegung an den universitäten entpolitisiert haben, indem sie eine politik als richtig behauptet haben, der kein student mehr emotional folgen konnte —

es war ne liquidatorenposition gegen die antiimperialistische protestbewegung

und ich denke, das ist der horror an dem begriff und seinem inhalt, dass er die emotionale identifizierung proletarischer politik als möglichkeit ausschaltet —

er ist ein katechismus.

wir gehen eben *nicht* von einem, egal welchem klassenstandpunkt aus, sondern von klassen *kampf* als dem prinzip aller geschichte und vom klassen *krieg*, als der realität, in der sich proletarische politik realisiert und — wie rausgekriegt haben: *nur* im und durch den krieg —

der standpunkt der klasse kann nur die *bewegung* der klasse im klassenkrieg sein, das bewaffnet kämpfende weltproletariat, *real* seine avantgarden, die befreiungsbewegungen —

oder wie jackson sagt: "connections, connections connections" — also bewegung, interaktion, kommunikation, koordination, zusammen kämpfen — strategie

das ist in dem begriff "klassenstandpunkt" alles paralyisiert — und so gehst du ja auch damit um: du versuchst ihn, ing. einzureden — das — müsstest du aber eigentlich schon lange wissen, dass es kaum was widerwärtigeres gibt, als vollgequatscht zu werden —

oder so: klassenstandpunkt ist n hurra-standpunkt

sicher — er hat auch was heroisches. nur, sind wir nicht drauf, sondern auf *wirkung* aus

réalité —, en fait ça signifie soutenir une position de classe sans lutte de classes.

comme tu dis: ce n'est pas à partir d'elle qu'on agit déjà, c'est « à partir d'elle » qu'il faut agir.

en 69, ce sont les groupes « ml », « ksv », « ao » * qui ont, avec leur « position de classe », dépolitisé le mouvement politique dans les universités, en prônant comme juste une politique à laquelle aucun étudiant ne pouvait plus adhérer subjectivement.

c'était une position parfaitement liquidatrice du mouvement de protestation anti-impérialiste.

et je pense que c'est là toute l'horreur du concept et de son contenu, à savoir qu'il exclut toute possibilité d'adhésion affective à la politique prolétarienne —

c'est un catéchisme.

nous ne partons pas d'une quelconque position de classe, mais de la **lutte** des classes comme principe de toute histoire, et de la **guerre** de classes, comme réalité dans laquelle se réalise la politique prolétarienne, et — comme nous l'avons appris — **seulement** dans et par la guerre la position de classe ne peut être que le **mouvement** de la classe dans la guerre des classes, ce qui arme le prolétariat mondial en lutte, en **réalité** ses avant-gardes, les mouvements de libération.

ou, comme dit jackson: « connections, connections, connections » — donc mouvement, **interaction**, communication, coordination, lutte collective —, **stratégie**.

tout ça est paralysé dans le concept de « position de classe » — et c'est ainsi que tu l'utilises: tu cherches à en convaincre ing. —, et ça — tu devrais le savoir depuis longtemps — il n'y a rien de plus odieux que de se faire bourrer le crâne.

ou alors — la position de classe est une position triomphaliste

* groupes marxistes léninistes maoïstes.

aber genug. kommt mir so vor, als wenn ich m lahmen gaul zurede,
was nicht der sinn der sache ist. der ist, dich von deinem denkma-
sockel da runterzuholen —

also steig mal ab. du bramarbarsierst.

13.4. ulrike

c'est sûr — ça a quelque chose d'héroïque, aussi, mais nous
n'en sommes pas là, mais à l'efficacité.

enfin ça suffit. c'est comme si je parlais à un mur. ce n'est pas
ce que je cherche, mais à te faire descendre de ton perchoir.

alors descends, au lieu de fanfaronner.

fragment über struktur

was habermas da entwickelt hat eine voraussetzung, von der wir sagen, sie ist *die* form der proletarisierung der klasse in den metropolen : die vereinzelung durch die totalität der entfremdung in der vollständig vergesellschafteten produktion.

die vereinzelung ist *die* bedingung für manipulation.

freiheit gegen diesen apparat ist nur in seiner vollständigen negation, d. h. im angriff gegen den apparat möglich im kämpfenden kollektiv, das die guerilla wird, werden muss, wenn sie strategie werden will, also siegen.

kollektivität ist ein moment in der struktur der guerilla und — subjektivität als bedingung in jedem einzelnen als sein entscheidung, zu kämpfen vorausgesetzt — ihr wichtigstes. das kollektiv ist die gruppe, die als gruppe denkt, fühlt und handelt.

führung in der guerilla ist derjenige oder sind die, die den kollektiven prozess der gruppe offen halten und organisieren im prozess ihrer praxis: antiimperialistischer kampf, aus ihrer selbstbestimmung und dem entscheidung jedes einzelnen, moment der intervention zu sein, so aus dem begriff jedes einzelnen, dass er das, was er will, nur kollektiv kann und es meint die gruppe, in der alles was sie ist: militär, politik, strategie, keimform der neuen gesellschaft in ihrem prozess als gruppe dem antiimperialistischen kampf verpflichtet praktisch, *real* aufgehoben ist.

die *linie*, d.h. aus der strategie die logik und rationalität der einzelnen taktischen schritte: aktionen — wird von allen erarbeitet — sie entsteht im diskussionsprozess aus erfahrung und wissen von allen und wird so kollektiv festgelegt und ist dann verbindlich.

fragment sur la structure du groupe

selon nous, il y a des prémisses implicites aux analyses développées par habermas * : à savoir, la spécificité de la prolétarisation dans les métropoles, — l'isolement résultant d'une aliénation globale dans une production totalement étatisée.

l'isolement est la condition de la manipulation

face à cet appareil, il n'y a de liberté possible que dans le refus radical, dans une offensive de lutte collective contre cet appareil, — c'est-à-dire pour élaborer une stratégie véritable et vaincre — dans la guérilla.

dans la structuration de la guérilla, l'action doit être collective : c'est de première importance, — à partir bien entendu du facteur subjectif : la décision d'entrer en lutte de chacun. le collectif, c'est le groupe qui pense, se ressent et agit en tant que groupe.

dans la guérilla, diriger revient à celui ou ceux garantissant la continuité de ce procès collectif à l'intérieur du groupe et l'organisant en pratique : dans la lutte anti-impérialiste; le procès étant basé sur l'autodétermination du groupe et la décision prise par chacun d'être un élément de l'intervention. ce qui signifie que, pour chacun, tout ce qu'il veut ne peut se réaliser que collectivement. et d'autre part cela implique que pour le groupe, et le militaire, et le politique, et le stratégique, et jusqu'au noyau de la nouvelle société, tout se résout par une pratique *réelle* dans son procès de groupe, engagé dans la lutte anti-impérialiste.

à partir de la stratégie, la *ligne* est décidée par tous; la ligne, c'est-à-dire la logique et la rationalité des différentes avancées

* philosophe de l' « école de francfort »; professeur de sociologie pendant le mouvement étudiant, 1967-1971.

anders: die linie wird aus dem prozess der praxis und der analyse ihrer bedingungen, erfahrung und antizipation entwickelt — was als einheitlicher prozess möglich ist, weil über das ziel und den willen, es zu erreichen einigkeit besteht.

der prozess der koordination der praxis der gruppen läuft dann, wenn die linie erarbeitet und begriffen ist militärisch als befehl — ihre durchführung verlangt absolute disziplin bei gleichzeitig absoluter selbstständigkeit, d.h. autonomer orientierung und entscheidungskraft in jeder situation unter veränderten bedingungen.

was die guerilla in jedem moment eint ist der wille jedes einzelnen, den kampf zu führen —

so ist führung eine *funktion*, die sie für ihren prozess braucht. sie ist nicht zu usurpieren. sie ist das absolute gegenteil von dem, was die psychologische kriegsführung über die führung der raf : andreas behauptet, wenn andreas so wäre, wie ihn die bundesanwaltschaft darstellt, gäbe es keine raf, gäbe es nicht den prozess der politik dieser fünf jahre, gäbe es — einfach gesagt: uns nicht, er ist führung in der raf, weil er von anfang an das war, was die guerilla am meisten braucht: wille, bewusstsein des ziels, entschlossenheit, kollektivität—

wenn wir sagen: die linie wird aus dem prozess der praxis und der analyse ihrer bedingungen, erfahrung und antizipation entwickelt dann ist führung derjenige der den weitesten blick, die grösste sensibilität und die meiste kraft zur koordination des kollektiven prozess

hat, dessen ziel die selbstständigkeit und autonomie jedes einzelnen — militärisch: der einzelkämpfer —

ist —

dieser prozess ist nicht autoritär organisierbar, zu ihm ist keine bande fähig und ihre führung in gestalt eines bandenchefs ausgeschlossen —

das ziel der hetze der bundesanwaltschaft gegen andreas ist klar : sie bereitet damit die demobilisierung der öffentlichen meinung gegen seine ermordung vor — sie stellt die ganze sache so dar, als müsste man nur diesen einen typ: andreas ausknipsen und das

tactiques — des actions; elle sort des discussions sur les expériences et le savoir de tous, elle est donc fixée collectivement et de ce fait devient impérative.

autrement dit : la ligne est développée et à partir de la pratique et à partir de l'analyse des conditions la rendant possible : l'expérience et l'analyse à long terme. ce qui permet d'articuler dialectiquement ce procès, c'est l'accord sur le but et la volonté de l'atteindre.

une fois la ligne élaborée et assimilée, le procès de coordination de la pratique des groupes se concrétise sous forme de mots d'ordre stratégiques.

leur exécution demande une discipline absolue comme une autonomie absolue, c'est-à-dire une orientation et des décisions autonomes en cas de situation imprévue.

la force de la guérilla, l'union du groupe dépendent de la volonté de lutter de chacun.

il est donc nécessaire que le groupe soit dirigé, et cette **fonction**, qui ne peut être usurpée, n'a rien à voir avec les allégations des dirigeants de la guerre psychologique, selon qui andréas serait le « dirigeant » de la r.a.f. si andréas se comportait vraiment comme le prétend l'accusation, la r.a.f. ne serait rien, le procès politique de ces cinq dernières années ne serait rien non plus; bref, nous ne serions rien. s'il est à la tête de la r.a.f., c'est parce que, depuis le début, il avait ce qui est le plus nécessaire à la guérilla : la volonté, la claire conscience du but, l'esprit de décision, la solidarité.

une fois admis que la ligne s'élabore à partir de la pratique et à partir de l'analyse des conditions rendant possible cette pratique : l'expérience et l'analyse à long terme, c'est à qui a les vues les plus larges, la plus forte sensibilité, et le plus de forces qu'il revient de diriger pour coordonner le procès collectif, dont le but est l'autonomie de chacun, ou, en termes stratégiques, de chaque combattant.

ce procès ne peut pas s'organiser de façon autoritaire, une

problem das die stadtguerilla für diesen staat ist — maihofer sagt, sie sei das einzige problem, das dieser staat nicht im griff hat — wäre gelöst —

wir bezweifeln das. wir haben im prozess dieser fünf jahre von andreas gelernt — weil er das ist, was wir das beispiel nennen — nämlich einer, von dem man lernen kann — kämpfen, nochmal kämpfen und wieder kämpfen

weil an dem, was er macht und so wir machen, nichts irrational, nichts erzwungen, nichts

gequältes ist —

einer der gründe, weshalb die baw andreas am meisten hasst, ist, dass er tatsächlich mit allen waffen kämpft — dass wir durch ihn gelernt haben, dass es keine waffe der bourgeoisie gibt, die sich nicht umdrehen und gegen sie wenden liesse : das taktische prinzip, das auf dem begriff des prozesses gründet, in dem das kapital seinen revolutionären widerspruch entwickelt. und so ist andreas der guerilla, von dem che sagt, dass er die gruppe ist

er ist derjenige von uns, der schon lange und schon immer die funktion der besitzlosigkeit an sich gebracht hat — die funktion des guerilla, der die gruppe antizipiert und so ihren prozess führen kann, weil er begriffen hat, dass er sie braucht und aus der tatsache der vollständigen enteignung, der metropolenform der proletarisierung: der vereinzlung die metropolenform der guerilla entwickelt hat, die stärke der subjektivität, des willens als motor im prozess des aufbaus einer guerillaorganisation in der bundesrepublik —

wo nochmal daran zu erinnern ist, dass am anfang aller revolutionären initiativen, die einem objektiven naturwüchsigen prozess — wir denken da an die massenstreikbewegung in russland 1905, an die oktoberrevolution,

richtung, dauer, kohärenz, strategie, kontinuierität und so *politische* kraft vermittelt haben, dass das durch den entschluss und die willenskraft einzelner lief —

« bande » n'en serait pas capable, et sa direction par un « chef de bande » serait inconcevable.

quant au but de la campagne diffamatoire, orchestrée par l'accusation contre andréas, il est clair : c'est de préparer la démobilisation de l'opinion publique devant son assassinat. l'accusation a voulu faire croire qu'il suffit de descendre ce type, andréas, pour résoudre le problème que pose à cet état la guérilla, seul problème qu'il n'arrive pas à contrôler à en croire maihofer *.

nous en doutons. au cours de ces cinq dernières années, nous avons beaucoup appris avec andréas — car il représente pour nous ce qu'on appelle un exemple, c'est-à-dire quelqu'un de qui on peut apprendre à lutter, à lutter encore et toujours, car rien de ce qu'il fait et donc de ce que nous faisons n'est irrationnel, ni forcé; ni torturé.

si l'accusation hait tant andréas, c'est surtout parce qu'il lutte vraiment avec toutes les armes; avec lui, nous avons appris que toutes les armes de la bourgeoisie peuvent se retourner et s'utiliser contre elle, c'est à partir de ce principe tactique que le capital développe sa contradiction révolutionnaire. et, ainsi, andréas est bien le guérillero dont le che disait qu'il « est » le groupe.

il est celui d'entre nous à s'être depuis longtemps et depuis toujours libéré de toute propriété, et il réalise la fonction fondamentale du guérillero, à savoir penser le groupe et ainsi pouvoir guider son procès. car il a compris que c'est nécessaire au groupe, et il développe le modèle de la guérilla urbaine à partir de la réalité concrète de l'expropriation totale et de l'isolement, forme que prend la prolétarisation dans les métropoles.

il possède la force subjective, la force de volonté, qui sont des forces motrices dans l'organisation de la guérilla en r.f.a.

il faut rappeler une fois de plus qu'au début de toutes les initiatives révolutionnaires — nous pensons à la grève générale de

* maihofer, actuel ministre de l'intérieur (libéral).

für gramsci ist wille die conditio sine qua non : der starke wille als motor des revolutionären prozess, in dem subjektivität praktisch wird.

1906 en russie, à la révolution d'octobre — s'inscrivant dans un procès objectif, la direction, la durée, la cohérence, la stratégie, la continuité et donc la force **politique** tiennent à la décision et à la volonté de quelques-uns.

pour gramsci, la volonté constitue la condition *sine qua non* : c'est la forte volonté qui est la force motrice du procès révolutionnaire, dans lequel la subjectivité se fait pratique.

« konzept » andréas/ulrike pour un autre procès *

fin avril 1976

la situation de l'Allemagne fédérale est la suivante : grâce à l'énorme potentiel économique de l'impérialisme ouest-allemand, soumis à la tutelle du capital américain — qui contrôle **toutes** les industries stratégiques en Allemagne fédérale : l'électronique, la chimie, le pétrole, l'automobile, la construction mécanique — c'est le parti social-démocrate qui organise en Europe de l'Ouest

le processus contre-révolutionnaire

dont le modèle de développement, proposé par la social-démocratie, est le moteur à deux niveaux : au niveau des crédits, dépendant directement des conditions politiques, préparant les investissements de capitaux et imposant par chantage économique la militarisation de la politique — comme le dit Brandt dans une lettre à Olaf Palme

« la stabilité revient à prévoir la catastrophe afin de l'éviter »

ceci revient à dire qu'aux États soumis à elle dans la chaîne impérialiste, l'Allemagne fédérale impose son modèle de fascisme : par le jeu des institutions, par sa politique anti-insurrectionnelle, par l'organisation de l'État sur le modèle de la démocratie parlementaire, et l'exclusion systématique des partis communistes, de telle sorte que le clan au pouvoir soit toujours et exclusivement celui du capital u.s.

en Europe de l'Ouest, l'ennemi principal c'est les États-Unis et l'Allemagne fédérale de la social-démocratie. car elle seule, de par son histoire et son influence dans l'internationale socialiste

* pour la défense des inculpés dans l'affaire de l'ambassade de Stockholm.

et ses contacts avec les syndicats, dispose de moyens suffisants pour imposer en Europe un nouveau fascisme : des syndicats et des partis étatisés, encore en contact avec la base.

c'est ainsi que **toute** attaque contre la présence ici du capital américain **s'affronte** immédiatement à l'État impérialiste ou directement à l'armée américaine — ce dont il a été débattu en 1972 —; dans tous les cas, les attaques contre les installations américaines en Allemagne fédérale obligent le gouvernement à montrer ce qu'il est vraiment — une branche du capital u.s. — et dévoilent le statut réel de l'Allemagne fédérale dans le système mondial américain — un territoire militairement occupé par les États-Unis —.

c'est aussi une ligne de mobilisation.

mais l'essentiel, c'est que la social-démocratie, **ainsi** démasquée par les attaques de petits groupes armés, se retrouve dans l'impossibilité d'organiser l'Europe de l'Ouest en un bloc militaire au service de la stratégie du capital u.s.

parce que

le fascisme, **ainsi mis à jour** mobilisera **nécessairement** contre l'Allemagne tout ce qui subsiste encore à l'étranger de ressentiment politique, tout ce qui survit de tradition anti-fasciste et dans tous les groupes, depuis l'extrême-gauche jusqu'aux sociaux-démocrates et aux gouvernements nationalistes, tout ce qui existe de ressentiment contre le militarisme et l'impérialisme allemand, contre sa volonté d'hégémonie. avec justement comme mot d'ordre : l'ennemi principal c'est les États-Unis. la première ligne de démarcation, le premier **front** de lutte, c'est le conflit nord/sud, avec la lutte de libération des peuples du tiers-monde, ou, autrement dit, la lutte armée du prolétariat mondial contre les u.s.a.

la deuxième ligne de démarcation est déterminée par les répercussions dialectiques, sur les métropoles, des guerres de libération menées à la périphérie du système. il s'agit là aussi, sur le

plan idéologique, politique, militaire, mais aussi **économique** (point que nous ne développerons pas ici), de créer un **front** de lutte, un certain combat politico-militaire

processus qui fait que la guérilla dans les métropoles participe des luttes de libération du tiers-monde, c'est-à-dire constitue l'avant-garde du prolétariat mondial.

voilà — brièvement — quelle stratégie nous envisageons à partir de notre expérience et de ce que nous avons appris ici.

cette stratégie contraint l'état à réagir avec force aux attaques de petits groupes révolutionnaires et du même coup le contraint à constituer, à développer lui-même le deuxième front, à amorcer lui-même le processus de polarisation, en poursuivant tous les gens de gauche. dans ce processus, la guérilla peut être — et nous dirons sera — l'affaire de chacun et de tous ceux qui prennent politiquement (et non individuellement, comme la plupart des spontex) conscience de leurs problèmes.

il faudrait ajouter quelques remarques sur la structure de l'organisation, l'organisation de la guérilla urbaine luttant sur ce front, mais on laissera ça de côté ici.

en fait, il faudrait analyser les visées militaires des états-unis, quand ils s'appuient sur la social-démocratie : intégration des appareils chargés de la sécurité intérieure et extérieure, transformation de l'appareil d'état et des appareils idéologiques d'état (écoles, médias et services publics) en un réseau tentaculaire de renseignements pour la sûreté de l'état, avec obligation pour tous les fonctionnaires et employés des services publics de transmettre toute information au service spécial de la protection de la constitution (c'est le texte de loi protégeant la constitution en basse saxe); **un seul** journal en a fait l'analyse jusqu'à présent, la *frankfurter rundschau*).

voilà donc, au niveau des institutions, la stratégie de ce nouveau fascisme, qui transforme la justice politique en instrument du système anti-insurrectionnel et met en pièce la machine du conseil de sécurité de l'état : le bureau fédéral de la police cri-

minelle (b.k.a.) et sa section « anti-terroriste » de bonn, la police des frontières (b.g.s.), les brigades mobiles d'intervention (m.e.k.); parallèlement on renforce la police dans les casernes et on unifie les polices des länder * sous la direction du bureau fédéral de la police criminelle et on applique dans la guerre psychologique de nouvelles techniques de répression élaborées par informatique.

ce projet vise à créer dans chaque état comme entre les différents états de l'europe de l'ouest — donc horizontalement et verticalement — un appareil de renseignements généraux qui s'infiltré dans les sociétés et intègre les états sans avoir lui-même sa propre expression politique, ce qui veut dire en clair, hors de tout contrôle public et sous commandement du **pentagone**; machine militaire et appareil de propagande dans la mesure où dans la guerre psychologique, ça constitue un appareil de manipulation totale.

ce système d'obtention et d'utilisation des renseignements dans la guerre psychologique est un système clos, dans lequel il est possible d'effectuer à grande échelle manipulation, surveillance, quadrillage (et donc de nouvelles formes de manipulation). les faits sont là pour le prouver.

ce que la gauche officielle ne veut pas savoir, c'est qu'elle est complètement fichée par l'ordinateur du bureau criminel fédéral, — avec tous ses membres, tous ses amis, tous ses sympathisants, dans la mesure où des carnets d'adresse ont été saisis pendant l'opération « voyage d'hiver » * et à l'aide de toutes les autres informations, systématiquement récoltées depuis 66/67.

* régions fédérées.

* novembre 74. razzia gouvernementale contre les « sympathisants » de la r.f.a. lors de l'intervention surprise du 24 novembre furent arrêtés des écrivains, éditeurs, avocats, journalistes...

brigitte heinrich, professeur de sociologie à l'université de francfort, arrêtée le 26 novembre, reste onze mois en prison. deux jours après son incarcération, elle commence son *journal* (« *knasttagebuch* » sozial. jahrbuch. éd. wagenbach).

si le bureau criminel fédéral peut arrêter 394 collectionneurs d'armes en une seule action bien coordonnée, il peut bien évidemment expédier toute la gauche officielle dans les stades en une seule action.

la guérilla urbaine est une tactique qui dévoile la stratégie en anticipant sur elle. son but est la reconstruction internationale de la politique prolétarienne — avec pour conséquence la réaction dans le contexte international.

au niveau de l'élaboration d'une stratégie révolutionnaire, cela signifie : comprendre que le gouvernement de chaque état est un appareil de répression intérieure et qu'au niveau international, il se détermine en faveur du capital américain multinational.

le système des états nationaux soumis à l'impérialisme américain constitue une ligne de fronts dans la guerre que l'appareil répressif du capital u.s. mène sur deux secteurs : sur les points de cristallisation de la ligne de démarcation pauvres/riches, dans l'opposition nord/sud, et sur la deuxième ligne de démarcation à l'intérieur des métropoles, ici pour prévenir une contre-offensive massive du prolétariat.

et il est important de constater, d'une part, que l'état réagit à partir des contraintes que lui impose le mouvement du capital — le fondement matériel de tout le système —; il est donc fonction du capital et, d'autre part, que le capital n'est plus capable de développer une perspective productive à partir de ses propres bases

ou, pour employer un terme de l'économie bourgeoise : il n'est plus capable d'innover, s'il ne cesse pas d'être le terrain des interventions de l'état.

pour quelqu'un comme schmidt, il est évident que l'état du système impérialiste reste un colosse aux pieds d'argile tant que les problèmes économiques de la crise, de l'inflation, du chômage, bref les problèmes du marché mondial, n'ont pas été résolus.

l'élément nouveau, nouveau aussi pour cette sorte de fascisme, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'assurer la domination et

de consolider le pouvoir du capital et des marchés : l'enjeu est bien plus la création d'un système d'états capable de subsister indépendamment de sa base et en dehors des contraintes de mouvement du capital.

ici l'état est sujet de la politique, il n'est plus gouverné par diverses fractions concurrentes du capital, mais il devient l'expression directe du capital, du **seul et unique** capital, car sous l'hégémonie du capital américain aucune autonomie politique ou économique des capitaux n'est possible en dehors du capital u.s.

il s'agit pour nous de démontrer quel est le rapport dialectique entre l'internationalisation du mouvement du capital et la transformation des états nationaux, organisés en un nouveau système fasciste international, le système des états créés par l'impérialisme américain; et de démontrer ainsi que la fonction de l'état national a été pervertie à partir du moment où l'impérialisme s'est trouvé dans une position stratégique défensive depuis sa défaite au viet-nam.

pour nous il s'agit surtout de montrer ici qu'à partir de la répression internationale organisée par la réaction la stratégie révolutionnaire **doit** être internationale — quand on dit que l'analyse politico-économique de la situation coïncide aujourd'hui avec les concepts de l'analyse de marx

cela veut dire concrètement

que la stratégie du manifeste communiste

« prolétaires de tous les pays, unissez-vous »

a retrouvé son ferment organisateur dans la guérilla qui anticipe sur la reconstruction internationale de la politique prolétarienne. la forme d'organisation de l'internationalisme prolétarien dans les métropoles du capital, ce sera la guérilla urbaine.

l'histoire de l'Allemagne fédérale et de la gauche traditionnelle

intervention au procès de stammheim (production des preuves — extraits)

4 mai 1976

le système impérialiste mondial s'est développé sous l'hégémonie du capital américain. la politique extérieure des états-unis en est la manifestation politico-militaire et l'armée américaine, l'instrument principal.

en 1945, les états-unis ont créé trois états pour servir de bases opérationnelles à leur politique extérieure : l'Allemagne fédérale, la Corée du sud et le viet-nam du sud.

pour l'impérialisme américain, ces états ont servi, et cela dès le début, de bases opérationnelles à deux titres :

pour l'armée américaine, dans la stratégie de l'encerclement et de la « prise à revers » * finale de l'union soviétique ou, plus justement, de l'armée rouge.

pour le capital u.s., pour soumettre aux intérêts du capital u.s., là-bas, les régions de l'Asie du sud-est et de l'est, ici, les régions de l'Europe de l'ouest.

l'histoire de la République fédérale nous intéresse pour deux raisons : d'abord pour l'histoire de la gauche traditionnelle, de la vieille gauche qui en 1966, au moment de l'entrée des sociaux-démocrates dans la grande coalition de Bonn, s'est fait récupérer en tant qu'opposition et donc s'est trouvée paralysée.

et puis pour le rôle de la r.f.a. dans le système mondial du capital américain, point essentiel pour nous qui définissons la politique révolutionnaire par l'internationalisme prolétarien. d'Adenauer à Schmidt, la ligne est la même : anti-communisme,

* « roll-back ».

subordination de l'Europe de l'ouest à la politique extérieure américaine sur le plan politique, économique et militaire.

autrement dit, l'orientation de la politique du gouvernement ouest-allemand d'Adenauer à Schmidt est fonction de la politique intérieure mondiale des états-unis, c'est-à-dire : du rôle de police mondiale qu'exercent les états-unis depuis 1945.

c'est une banalité de dire que la politique intérieure et extérieure de la Corée du sud et du sud-viet-nam étaient directement dirigées par la c.i.a., étant donné la faiblesse économique de la bourgeoisie compradore dans les états néo-colonisés.

un état qui a le potentiel économique de l'Allemagne fédérale et qui, depuis trente ans déjà, ne dispose pas de son propre pouvoir politique, rend particulièrement difficile une orientation politique radicale et, comme notre expérience nous l'a montré, la lutte anti-impérialiste ne peut être, dans ces conditions, qu'une lutte armée.

nous ne connaissons pas d'autres pays où la gauche refuse aussi obstinément de prendre connaissance de sa propre histoire, de l'histoire de ses défaites. ce qui ne veut pas dire que les luttes qu'elle a menées n'étaient pas importantes et ne valaient pas la peine d'être étudiées. ce sont les italiens — et nous avons déjà eu recours à eux — qui ont produit les analyses les plus pertinentes de la politique social-démocrate, de sa fonction **en faveur** du capitalisme en Allemagne; c'est de France que viennent les analyses réellement valables du fascisme allemand, de la politique économique du troisième Reich comme politique du capitalisme monopoliste d'état allemand.

et pour ce qui est de la grande mobilisation anti-impérialiste qui a agité les métropoles en 1966-1967, il faut bien admettre que la gauche officielle a spéculé là-dessus et l'a monnayée, en souvenirs euphoriques directement consommables. mais elle n'a jamais fait l'effort de comprendre ce qui s'est passé réellement, d'où le mouvement étudiant prenait sa force explosive, la pertinence politique du facteur subjectif.

il ne pouvait sans doute en être autrement; en tout cas, les expériences des révolutions anti-colonialistes, celle du peuple algérien par exemple, — telle que fanon l'a fait connaître à la gauche révolutionnaire dans le débat international — peuvent être utilisées en Allemagne fédérale, du fait de son statut spécifique de colonie dans le système des états sous dépendance américaine.

il faudrait que, replacée dans le contexte de l'internationalisme prolétarien, l'histoire du peuple, celle du peuple allemand et donc notre histoire — dont nous avons honte — cesse d'être une histoire dont presque tous les communistes ont honte depuis 1933. car l'histoire des allemands, celle du capital monopoliste, de la social-démocratie, des syndicats — c'est de n'avoir pas été capable d'empêcher deux guerres mondiales impérialistes et douze ans de fascisme, c'est de n'avoir pas su le combattre efficacement. telle est l'histoire du mouvement ouvrier allemand. réalité incontournable quand on veut donner une identité historique à la guérilla.

l'histoire de la gauche traditionnelle en Allemagne fédérale, c'est de s'être laissée transformer en instrument, vider de tout contenu de lutte par le parti communiste, simple appendice de la république démocratique allemande et de s'être laissé corrompre par la social-démocratie avec ses grandes « figures », plus exactement ses fantoches : heinemann et brandt*.

en fait, la gauche traditionnelle a fini par comprendre qui était brandt en 1958, quand il passait dans toutes les grandes entreprises berlinoises avec son masque de maire de berlin, directement manipulé par la c.i.a. comme tous les maires de berlin. tout en menant une violente campagne anti-communiste, il s'était mis à la tête du combat qui se déroulait à ce moment-là dans les entreprises contre le projet de bonn d'équiper l'armée

* heinemann : ex-président de la république fédérale. brandt : président du s.p.d.

fédérale en bombes atomiques, dans l'unique but d'usurper, d'étouffer la lutte, et de lui imposer un caractère anti-communiste.

depuis le début, le projet politique poursuivi par les états-unis en tant que force d'occupation dominante dans les trois zones d'occupation occidentales — globalement réactif et défensif, offensif et prospectif dans son expression régionale, en accord avec le gouvernement allemand — n'avait aucune légitimité : la restauration du capital monopoliste, la reconstitution du pouvoir économique et politique des vieilles élites, dans le but de perpétuer la dictature de la bourgeoisie désormais sous l'égide du capital américain, la remilitarisation et l'intégration des trois zones ouest dans le système politico-militaire de l'impérialisme américain, l'anti-communisme comme idéologie dominante, c'était le prix à payer pour sauvegarder l'unité nationale en tant qu'état, l'unité nationale n'étant rien d'autre que pur opportunisme.

« le prolétariat comme masse manœuvrable », (c'est-à-dire en fait l'exclusion du prolétariat de la scène politique) — on ne peut vraiment pas dire que ce soit l'idéal.

cette politique n'a bien sûr jamais été discutée, il n'y a pas eu de vote, tout s'est décidé à washington. quand des élections ont enfin pu avoir lieu en 1949, après la fondation de l'Allemagne fédérale, la monnaie allemande était déjà intégrée dans le système du dollar, élaboré à bretton wood*, le conseil parlementaire avait déjà élaboré une constitution d'après les projets des alliés, c'est-à-dire des états-unis. cette constitution donne à une seule personne, le chancelier, le pouvoir de définir les grandes lignes politiques. si pour une fois on part de la réalité et de la pratique du gouvernement adenauer et non pas des rationalisations du droit constitutionnel permettant de dire qu'on avait tiré les leçons de weimar, il s'agit de constitution pour régime de

* bretton wood, aux états-unis, où s'est tenue en 1944 une conférence internationale (44 états) pour décider de la création du fonds monétaire international.

marionnettes. à l'intérieur de la social-démocratie, les luttes de pouvoir s'étaient terminées par la victoire de la tendance anti-communiste de schuhmacher — dorénavant financée par le capital américain, elle avait repris son vieux rôle de 1918, de rempart contre l'influence communiste et contre toute ébauche de construction d'un mouvement ouvrier autonome. dans les conseils fédéraux des syndicats et dans la fédération des syndicats (d.g.b.), tous les postes clefs étaient occupés par d'anciens fonctionnaires qui déjà, sous weimar, s'étaient prononcés pour l'intégration de la lutte des classes dans la stratégie du capital. toute tentative de reconstruire les organisations du prolétariat à partir des groupes ayant, dans l'illégalité, dirigé la résistance sous le fascisme — chose qui paraissait évidente — était vouée à l'échec.

la fonction propre à l'Allemagne au sein du bloc impérialiste américain et donc dans la stratégie du capital américain, résulte de son histoire, de sa position d'« état-alibi * » mis en place par les états-unis dans le conflit est-ouest. à partir de là, s'explique aussi quel rôle particulier prit la social-démocratie allemande dans la stratégie américaine, après la guerre du viet-nam.

il faut prendre en compte la continuité de la politique fédérale depuis le troisième reich et l'extrême agressivité qu'a toujours dû manifester le capital monopoliste allemand, vu sa position sur le marché mondial, c'est-à-dire son extrême dépendance par rapport à l'exportation, pour comprendre les racines historiques de son rôle de seconde puissance à l'o.t.a.n. et de sa conception de la politique impérialiste, la plus expansionniste après celle des u.s.a.

quant aux conditions intérieures, qui ont fait de l'Allemagne fédérale l'instrument de la politique extérieure des états-unis, les voici : dans les trois zones occidentales de l'après-guerre, c'est le capital américain, avec l'aide de la social-démocratie, vendue

* « counter-state ».

au capital américain, et des syndicats, financés et contrôlés par la c.i.a., qui organisa directement le prolétariat. depuis le début il s'agissait de dépolitiser les luttes de classes en Allemagne et de structurer, d'organiser dans la légalité, toute l'opposition politique, sur la base de l'anti-communisme.

c'est ainsi qu'il peut s'expliquer qu'aucun mouvement d'opposition ne se soit développé en r.f.a., jusqu'à l'époque du mouvement étudiant — tout mouvement d'opposition ayant été usurpé et étouffé par la social-démocratie.

à ce parti restera attachée l'infamie particulière d'avoir été, depuis toujours, le parti révisionniste du prolétariat et, en tant que tel, l'agent du capital au sein du prolétariat. depuis toujours, et tout à fait ouvertement aujourd'hui, il s'est plié aux directives de clay à Berlin, de la c.i.a., du pentagone, etc.

et cette évolution, l'alignement de la ligne politique officielle du parti social-démocrate sur celle de la politique extérieure des états-unis, et donc aussi sur celle du parti démocrate chrétien, s'accorde bien avec les efforts acharnés qu'il mena pour détruire les mouvements d'opposition qui existaient encore jusqu'en 1960 — mouvement contre la remilitarisation, contre l'infiltration fasciste dans les appareils d'état, contre l'intégration de l'Allemagne dans l'o.t.a.n., contre l'équipement atomique de l'armée fédérale — jusqu'au moment où wehner, pour réaliser la « grande coalition », se prononça ouvertement, en 1960, pour l'intégration dans l'o.t.a.n., pour l'intégration de l'Allemagne fédérale dans l'Europe de l'ouest, et finalement pour la même « politique de l'est », que prônait adenauer — le « roll-back », autrement dit, la prise à revers. pour la politique extérieure des états-unis, ce fut bien le signe que la social-démocratie avait rempli son contrat d'après guerre : écraser et détruire l'opposition légale en Allemagne.

ce qui caractérise la dépendance spécifique de l'impérialisme ouest-allemand c'est qu'outre que l'état est obligé de s'adapter aux conditions de reproduction

du capital hégémonique dans sa politique et ses institutions, dès l'instant où, comme tous les états sous la dépendance du système mondial américain, il est soumis à la totale hégémonie du capital américain, c'est que, dans cet état, le pouvoir politique n'a jamais été remis à ces propres organes constitutionnels. ce qui signifie en clair : qu'il est un instrument de la politique.

d'emblée, d'ailleurs, il ne s'agissait pas uniquement de droits d'occupation. il s'agissait de stratégie institutionnelle; autrement dit, après 1945, le capital américain a non seulement intégré la constitution de l'Allemagne fédérale dans ses éléments opératoires (une démocratie, dirigée par un chancelier; et un parlement, aux compétences restreintes par le fédéralisme; l'intégration des fonctionnaires fascistes par l'appareil judiciaire et l'administration allemande); il a de plus mis la main sur toutes les autres instances de contrôle caractérisant l'état impérialiste (les partis, les organisations du patronat, les syndicats, les mass-média).

on peut dire que jusqu'au mouvement étudiant, en Allemagne, les luttes de classe restaient factices, là où elles atteignaient une dimension politique, et étant donné leur méconnaissance des véritables rapports de force en Allemagne, restaient un pur théâtre d'ombres.

prenons par exemple le mouvement anti-atomique, qui s'est développé à partir des débats parlementaires de mars 58. en février, il y avait eu controverse entre heinemann et dehler, d'une part, et, de l'autre, adenauer, mettant en cause sa politique de réconciliation, et les propositions faites par staline en 1952-1955 d'autoriser, une fois l'Allemagne neutralisée, des élections en Allemagne démocratique sur le modèle des élections occidentales. c'est lorsque le parlement décida d'équiper l'Allemagne fédérale d'avions pouvant transporter aussi des bombes atomiques que prit naissance ce mouvement. mais cette décision ne faisait que ratifier une décision prise à l'o.t.a.n., chose dont le mouvement n'avait pas pris conscience. voilà qui est bien exem-

plaire de la structure gouvernementale en pays vaincu et occupé : où toutes les décisions d'importance doivent s'intégrer dans une stratégie institutionnelle où il est exclu, ou risque d'être exclu, de permettre des élections réellement démocratiques (c'est-à-dire influant sur la vie du pays) dès l'instant où le militaire domine le productif. ce qui importe c'est que cet état n'a pu parvenir à la fonction qu'il a aujourd'hui pour le capital américain que grâce au rôle et à la fonction spécifique de la social-démocratie allemande.

jusqu'en 1960, resta paralysée l'ancienne gauche extra-parlementaire, qui s'était opposée à tous les processus de division des deux allemandes, à la militarisation, à l'intégration dans l'o.t.a.n., à la politique de reconquête des prétendus territoires de l'est. quant à l'opposition au sein des syndicats, et surtout au sein du syndicat de la métallurgie, où la fraction du s.d.s. (mouvement des étudiants socialistes), exclue du parti social-démocrate, avait encore trouvé une base politique, elle fut dissoute au cours des années suivantes, ou plutôt s'est laissée user et dissoudre, lors de l'adoption des lois d'urgence, malgré les protestations de la gauche démocratique. en se faisant le porte-parole permanent de la critique des projets de loi gouvernementaux, le parti social-démocrate a réussi à en dégrader le contenu (portant sur l'utilisation de l'armée pour la répression des grèves à l'intérieur du pays, la destitution du parlement, la mobilisation de la population en cas d'urgence), se cantonnant à des débats d'experts en droit constitutionnel. l'opposition a perdu sa base populaire, toujours grâce au même vieux tour de passe-passe de la social-démocratie, qui est d'institutionnaliser le débat, en l'occurrence, dans des colloques publics où on discute entre experts et où la question du pouvoir est exclue de l'ordre du jour.

pour dire en un mot comment la social-démocratie s'est finalement qualifiée pour le service du capital américain, c'est par la démagogie.

berufsverbot

interdiction professionnelle

interdiction professionnelle. "Décret sur les extrémistes" du 28 janvier 1972 : « ... l'accès au fonctionariat est réservé à ceux qui donnent garantie de prendre fait et cause pour l'ordre fondamental démocratique et libéral... ».

« 3 000 personnes sont touchées par l'interdiction professionnelle en Allemagne fédérale, l'existence professionnelle de communistes, de sociaux-démocrates, de libéraux, de syndicalistes, de sans-parti est menacée ou détruite uniquement parce qu'ils ne sont pas prêts à cacher leurs opinions politiques.

je parlerai ici de mon cas pour qu'il serve d'exemple :

ça a commencé en juin 1975 avec une lettre du ministre de l'instruction publique... " je vous informe que votre contrat qui expire le 31 juillet 1975 ne sera pas renouvelé..."

j'étais professeur depuis quatre ans...

mon appartenance au parti communiste m'a valu d'être étiquetée « ennemie de la constitution ». j'en ai été avisée un an avant mon renvoi au cours d'une audience... la liste de mes fautes tenait quatre pages, mes activités politiques répertoriées jusqu'à l'âge de dix-sept ans avec des dates et des lieux.

par exemple : participation à une manifestation contre la guerre au viet-nam, 1965. publication d'un article sur l'inégalité des femmes et des hommes devant l'éducation en Allemagne fédérale. »

silvia gingold.

lettre au mouvement de libération des femmes

18 octobre 1977

sœurs,

nous n'avons pas eu le temps de traduire le cri pour des femmes militantes. en plus nous ne pouvons pas le signer à cause de notre profession et de la berufsverbot. mais comme ça vous saurez ce que nous pensons et vous serez peut-être capables de rendre la lettre suivante au m.l.f. et aux femmes qui fréquenteront votre librairie,

salut

écho 18 octobre

nachruf auf gudrun ensslin

die nachricht über den selbstmord unserer letzten großen stadtguerilleros erreichte uns beim frühstück. wenn die lehrer einer freiburger schule sich darüber freudig in die arme fallen, - heulen wir lieber in die kaffeetasse.

wir wohnen in einem land, in dem plakate über rosa Luxemburg, dicke wälzer von militanten frauen des letzten jahrhunderts angepriesen werden, in dem die halbe buchmesse voller anarchistenliteratur ist aber der begriff raf — "Gruppe" nicht benutzt werden darf.

zum thema einer einstündigen kabinetsitzung macht man diejenigen, die in hundert jahren durch den gang der geschichte rehabilitiert sein werden. und schmidt nimmt vogel stirnrunzelnd zur seite um zu überlegen, woher wohl die knarren kamen, mit denen sich baader und raspe zu so sinnvoll gewähltem zeitpunkt umbringen konnten.

das fragen wir uns auch. eine antwort gibt bölling : hätten wir sie freigelassen, wären sie alle zurückgekommen und hätten wieder schreckliche mordtaten vollbracht. sie sollen doch einsehen, daß der weg des terrorismus ein weg in die selbstzerstörung ist. kurze zeit später bestätigt sich diese argumentation. haben baader und raspe auch radio gehabt, um diese nächtliche erklärung des regierungssprechers zu verfolgen und wie hypnotisch danach zu handeln, oder sollte einer these nachdruck verliehen werden ? sollte dem vollzug eines von der bundesregierung und der "volksmeinung" gefällten, aber nicht so leicht vollstreckbaren urteils nachgeholfen werden ?

die interpretation geht noch weiter : da unsere verantwortlichen immer noch so sensibel auf ausländische stellungsnahmen reagieren, standen sie vor dem großen problem, inner- und außerdeutscher

cris pour gudrun ensslin

au petit déjeuner nous est parvenue la nouvelle du suicide de nos derniers grands guérilleros urbains. quand des professeurs d'une école de fribourg se jettent, de joie, dans les bras les uns des autres, nous, nous pleurons dans nos tasses à café.

nous vivons dans un pays où l'on expose les affiches de rosa luxembourg, et les gros bouquins des militantes du siècle dernier, où la foire du livre est remplie pour moitié de littérature anarchiste, mais où le nom de « fraction armée rouge » est proscrit.

le gouvernement ne consacre qu'une cession d'une heure à ceux qui, dans cent ans, seront réhabilités par la marche de l'histoire. et, le front soucieux, schmidt prend à part vogel, pour lui demander d'où provenaient les armes avec lesquelles se sont suicidés baader et raspe, à un moment significatif. nous aussi, nous nous le demandons. bölling donne sa réponse : si nous les avions libérés, ils seraient tous revenus commettre d'autres forfaits, vous le voyez bien, la voie du terrorisme, c'est la voie de l'autodestruction. un peu plus tard, on vous sert même des faits à l'appui de cette thèse. baader et raspe avaient-ils une radio pour entendre la déclaration nocturne du porte-parole du gouvernement, et ensuite agir sous hypnose ? peut-on ajouter foi à ces faits ? peut-on accepter, et donc ratifier, un jugement qui sert parfaitement le gouvernement fédéral et l'opinion publique, mais ne tient pas debout ?

l'interprétation va plus loin : comme nos dirigeants sont toujours très sensibles aux réactions de l'étranger, ils se sont trouvés devant un gros problème : épargner à l'Allemagne toutes critiques, tant intérieures qu'extérieures, de ses lois d'exception, tout en menant à bien la dissolution finale du noyau dur de la bande de terroristes.

kritik an sondergesetzen des rechtsstaates vorzubeugen und trotzdem ihren willen zur endlösung des harten kerns der terroristenbande durchzusetzen.

wir sind betroffen, und zwar auf fatale weise. einerseits waren die sympathien für die raf-gruppen immer überschattet von der politischen ignoranz dieser taten, d.h. von den folgen dieser aktionen für die gesamte linke in der b.r.d. andererseits hat sich aber auch gezeigt, wie leicht der demokratische rechtsstaat, der gerade erst dreißig jahre den faschismus überwunden hat, sich wieder faschistisiert, und das nicht nur in rechten parteien. der schrei nach der todesstrafe, die bereitschaft zur lynchjustiz legt abgründe offen, die eine liberale politik lediglich hatte verschleiern können.

wer sich heute um eine differenzierte einschätzung der terroristenszene bemüht, ist schon verdächtig; sympathisanten werden verfolgt; zeitungen, die den buback-nachruf veröffentlichten, werden eingezogen, wohngemeinschaften werden bundesweit durchsucht.

gerade bei den bisher noch "freischwebenden linken" glauben wir diese zwiespältigen "sympathien" verstärkt festzustellen. es ist zu einfach, diese der politischen unmündigkeit, verantwortungslosigkeit und schizophrenie zu bezichtigen. die wurzeln dieser zwiespältigen haltung liegen im staat selbst, mit dessen reaktionen kein linker, wo er auch anzusiedeln sei, einverstanden sein kann. schon jetzt scheint bei den medien kein interesse mehr zu bestehen, zwischen links und links, befreiungskampf und emanzipationskampf zu differenzieren. wir haben keinen grund, auf unseren rechtsstaat stolz zu sein.

eine besondere diffamierung und politische verleumdung erfahren dabei die frauen der scene. der *spiegel* widmet seine schlagzeilen und aufreißartikel der nr. 33 vom 8. august 77 den terroristinnen, indem er versucht, gerade die frauen der "entfraulichung", der entpersönlichung, d.h. für uns der entmenschlichung zu bezichtigen. dabei geniert er sich nicht, die taten der terroristinnen als "ekzesse der befreiung der frau" hinzustellen.

nous sommes touchées, et touchées à mort. car, si, d'un côté, nos sympathies pour la fraction armée rouge étaient toujours assombries par notre ignorance politique de ses actions (c'est-à-dire des conséquences de ses actions pour l'ensemble de la gauche en allemande fédérale), d'un autre côté, il s'avère que l'état démocratique qui a surmonté le fascisme il y a trente ans se fascise à nouveau, et pas seulement à droite. et l'appel à la peine de mort, à une justice expéditive et au lynchage ouvre des abîmes qu'une politique libérale avait au moins pu voiler.

aujourd'hui, pour devenir suspect, il suffit de prétendre comprendre quelque chose au terrorisme. poursuites des sympathisants, confiscation des journaux publiant l'oraison funèbre de buback, fouilles dans les communautés de toute l'allemande fédérale.

et justement, chez des gens de gauche encore « flottants », nous pensons bien rencontrer ces « sympathies » divisées. il est trop simple d'incriminer l'immaturité politique, l'irresponsabilité, la schizophrénie. les racines de cette attitude ambiguë se trouvent dans l'état lui-même, et aucun homme de gauche, où qu'il se situe, ne peut approuver ses réactions. déjà les médias ne se soucient plus de distinguer lutte de libération et lutte pour l'émancipation, gauche et gauche. nous n'avons pas lieu d'être fiers de notre état de droit.

et dans l'affaire, les femmes ont droit à être tout particulièrement diffamées et politiquement dénigrées. le *spiegel* n° 33, d'août 1977, consacre sa une et son éditorial aux femmes terroristes : à en croire ce réquisitoire, ces femmes ne sont plus des femmes, ni des personnes dignes de ce nom; autrement dit, on leur dénie toute humanité. et, sans se gêner, le *spiegel* voit dans les actes des terroristes « des excès de la libération des femmes ».

si entre les lignes, et en douce, le *spiegel* fait le lien entre terrorisme et mouvement des femmes, nous devons mettre ce lien à sa juste place : bien des femmes du mouvement estiment ne rien avoir affaire, malheureusement, avec les femmes de plus en plus

zieht der *spiegel* schon hinterrücks und zwischen den zeilen die verbindung von terrorismus und frauenbewegung, möchten wir diese verknüpfung doch dahingehend richtigstellen : die heutige frauenbewegung glaubt leider nicht, mit der zunehmenden zahl der im politischen kampf gewalt ausübenden frauen, den die bewegung "prägenden" handlungen dieser frauen etwas zu tun zu haben.

wir, dagegen, sind der meinung, sie sollten die vom *spiegel* gezogene verbindung aufgreifen und in ihren reihen diskutieren, wenn sie jemals aus der kochtopf- und klitorismystik herauskommen wollen. es stimmt zwar, daß sich die frau einem ersten schritt von der unterdrückung durch mann, familie und kultur befreien muß, um sich zur teilnahme an der befreiung der klassen zu entschließen, aber die frauenbewegung in der b.r.d. sieht nur diesen ersten schritt. für alles weitere ist sie nicht mehr zuständig, da es den rahmen reiner frauenarbeit (arbeit nur für frauen und nur von frauen) sprengt. damit beteiligen sie sich an weltweiten verfahren, geschlechter-, rassenkämpfe usw. vom übergreifenden klassenkampf abzuspalten.

mit welchem recht schweigen die großartigen frauenverlage die wichtigsten frauen unseres kampfes eigentlich tot? welche frau in der bewegung bildet sich heute noch ein, mit ensslin, meinhof, albrecht, möller u.a. nichts gemein zu haben welche kann sich noch auf den standpunkt zurückziehen, dies sei ein "ekzeß" der frauenbefreiung und habe nichts mit dem kampf für die frauen zu tun? wann begreift die frauenbewegung, endlich, daß der kampf für die befreiung der frau nicht zu trennen ist vom kampf gegen jede gesellschaftliche unterdrückung?

"in zukunft kommt es darauf an, alle revolutionsfaktoren unserer gesellschaft zum aufstand zu erwecken, um die alten produktionsverhältnisse zu sprengen, die unsere gesellschaft fesseln. die frauenemanzipationsfrage kann nicht aus diesem zusammenhang gerissen werden, weil die befreiung der frau ein teil der gesamten befreiung ist." (leila, khaleb, "unser weg, die emanzipation der frau in palästina".)

nombreuses à utiliser la violence dans la lutte politique, ni avec leurs actions qui « marquent » le mouvement. bien au contraire, nous pensons que ces femmes devraient prendre en compte ce problème, et en discuter entre elles, si elles veulent enfin sortir de la mystique des casseroles et du clitoris. il est vrai que, dans un premier temps, les femmes doivent se libérer de l'oppression de l'homme, de la famille, de la culture, et ensuite lutter pour la libération des classes. mais, en allemagne, le mouvement des femmes s'en tient à la première phase, prétextant que le reste n'est pas de son ressort et sort du cadre du travail des femmes (travail des femmes et des femmes seulement).

elles prennent part à la lutte des sexes, des races..., et se coupent de la lutte des classes.

de quel droit les grandes maisons d'édition de femmes passent-elles sous silence les femmes les plus importantes de notre lutte? quelles femmes en mouvement s'imaginent encore n'avoir rien de commun avec gudrun ensslin, ulrike meinhof, irmgard möller, susann albrecht, etc. laquelle d'entre nous peut se retrancher derrière l'idée que ce serait là un excès du mouvement des femmes, que ça n'aurait rien à voir avec la lutte des femmes?

quand les femmes en mouvement comprendront-elles que la lutte pour la libération des femmes ne doit pas être coupée de la lutte contre toute oppression sociale?

« pour faire éclater les vieux rapports de production qui entravent notre société, il faudra éveiller à la révolte tous ces éléments révolutionnaires. la question de l'émancipation des femmes ne peut pas être laissée en dehors, car la libération des femmes est partie intégrante de la libération de tous. » (leilah kahleb, *notre chemin, l'émancipation de la femme en palestine.*)

les maisons d'édition de femmes doivent à présent décider si elles laissent sans contester des médias, journaux et télévision (comme le *spiegel*, *stern*, v.d.r. III, etc.) présenter la révolte politique de femmes (telles que gudrun ensslin et ulrike meinhof, prétendument sensibilisées par une éducation humaniste et idéaliste

die frauenverlage müssen sich jetzt entscheiden, ob sie unwidersprochen hinnehmen wollen, daß medien wie der *spiegel*, w.d.r. III, stern u.s.w. die ursachen der gesellschaftlichen wut von frauen wie ensslin und meinhof im persönlichen protest gegen ihr milieu, sensibilisiert durch humanistische erziehung und ideale, und in der ablehnung der weiblichen rolle sehen.

wann werden die frauenverlage und -zeitschriften aufhören, die heutigen kämpferinnen zugunsten der menschenrechtskämpferinnen des 19. jahrhunderts totzuschweigen, ihren kampf für die emanzipation der frau vom politischen kampf der genossinnen zu trennen; wann werden sie stellung beziehen zur ermordung von ulrike meinhof, gudrun ensslin und denen, die noch kommen werden? sie können nicht mehr so tun, als ob publikationen von und dokumentationen über heutige "terroristinnen" nicht in ihr verlagsprogramm paßten.

wir müssen uns endlich entscheiden : wir können die politischen taten unserer schwestern nicht länger ignorieren. die gewaltfrage muß auch in unseren reihen diskutiert werden. ob mit oder ohne sechs monaten knast ohne bewährung.

unsere schwestern sind nicht tot, sie sind lebendig und müssen durch uns und in uns lebendig bleiben !

Echo 18. oktober.

et leur refus de rôles féminins) comme une protestation individuelle contre leur milieu.

quand les maisons d'édition et les journaux de femmes vont donc cesser de passer sous silence les combattantes d'aujourd'hui au profit des femmes du xix^e siècle qui ont lutté pour leurs droits ? de séparer leur lutte pour la libération des femmes de la lutte politique de leurs compagnes ? quand prendront-ils position sur l'assassinat d'ulrike meinhof, de gudrun ensslin et des assassinats à venir ? il ne leur est plus possible de faire comme si les publications des femmes terroristes et les documents sur leurs actions n'entraient pas dans leur programme d'édition. nous devons enfin choisir : nous ne pouvons plus ignorer les actes politiques de nos sœurs. la question de la violence reste à discuter entre nous, même au risque de six mois de prison ferme.

nos sœurs ne sont pas mortes, elles sont vivantes, et doivent le rester en nous et par nous.

écho, 18 octobre 1977.

1.11.77

ich, gila pohl, ehfrau des politischen gefangenen aus der raf
helmut pohl, gebe folgende erklärung ab.

heute montag den 14.11. habe ich helmut pohl in der u-haftanstalt
holstenglacis für 1 stunde besucht. er hat mir während des besuches
mitgeteilt, daß seine versuche in den letzten wochen, ein gespräch
mit der anstaltsleitung zu erreichen daran gescheitert sind, daß
seine briefe an die anstaltsleitung überhaupt nicht beantwortet
worden sind. er wird, wie auch die anderen gefangenen aus der raf
seit drei monaten total isoliert. während noch bei andauernder kon-
taktsperre die kontrollen durch die zellenklappe nur in gewissen
abständen gelaufen sind, ist er nun nach aufhebung der kontaktsperre
einem ständigem belagerungszustand ausgesetzt. die zellenklappe ist
permanent geöffnet, während dem das wachpersonal ständig durch die
klappe in die zelle stiert. selbst anwaltpost, abgesehen von anderen
briefen von außerhalb, wird nicht mehr zu ihm zugelassen. der letzte
anwaltsbesuch, den er überhaupt erhalten hat — das war am freitag —
wurde unter aufsicht von bewachungspersonal durchgeführt. seit auf-
hebung der kontaktsperre ist er in eine selbstmordzelle verlegt worden
er rechnet damit, daß die gefangenen aus der raf einer nach dem
anderen ermordet werden sollen. ein suicid — das ist vollkommen
klar kommt nicht infrage. die bedingungen für die morde an ihnen
war und ist ihre totale isolation.

er wird bis heute abend folgende forderungen an die anstaltsleitung
übermittelt haben :

bis mittwoch abend alle gefangenen aus der raf in eines der länder
abzuschieben, das auf der liste des kommandos siegfried haussner
benannt worden ist, ausgenommen somalia. oder die gefangenen aus
der raf bis mittwoch abend

1. in der hamburger jva zusammenzulegen,

*déclaration de gila pohl, femme d'helmut pohl, prison-
nier politique de la r.a.f.*

14 novembre 1977

aujourd'hui lundi 14 novembre 1977, j'ai eu une visite d'une
heure avec helmut pohl dans la prison de holsterglacis. il m'a
dit pendant la visite que ses tentatives ces dernières semaines
d'avoir un entretien avec la direction de la prison avaient échoué.
ses lettres étaient restées sans réponse. comme les autres pri-
sonniers de la r.a.f., il est totalement isolé depuis trois mois.
quand il était encore au secret, les contrôles à travers le judas
n'avaient lieu qu'à certains intervalles, mais, depuis la levée
du secret, il est soumis à un véritable état de siège. le guichet
est ouvert en permanence et le personnel de surveillance
l'espionne sans discontinuer. même le courrier des avocats ne
lui est plus transmis. la dernière visite d'avocat qu'il a eue,
vendredi, a eu lieu sous la surveillance du personnel. depuis
la fin du secret, il a été transféré dans une cellule-suicide, il pense
que tous les prisonniers de la r.a.f. vont être tués les uns après
les autres. un suicide — c'est tout à fait clair — est hors de
question. le dispositif pour tuer a été et reste l'isolement total.

ce soir, il envoie à la direction ses revendications.

avant mercredi soir : expulser tous les prisonniers de la r.a.f.
dans un des pays cités sur la liste du commando siegfried
haussner, sauf la somalie,

ou avant mercredi soir :

1. les rassembler à la prison de hamburg
2. les regrouper par quinze.

2. die gefangenen aus der raf in gruppen von 15 gefangenen
zusammenzulegen.

werden die forderungen nicht erfüllt, tritt helmut pohl ab
donnerstag in den hunger- und durststreik den er nicht beenden wird,
es sei denn die forderungen werden erfüllt.

gila pohl.

s'il n'est pas donné suite à ces revendications helmut pohl
entreprendra à partir de jeudi une grève de la faim et de la soif
jusqu'à l'obtention de ces revendications.

gila pohl.

Presseerklärung

14. november 1977

als verteidiger der gefangenen verena becker teile ich folgendes mit :

die gefangene verena becker, deren prozeß am 28.11.1977 vor dem 5. strafsenaat des o.l.g. stuttgart stattfinden soll, ist seit nahezu vier monaten in einem seitentrakt des 7. stocks der j.v.a. stuttgart-stammheim isoliert.

sie hatte lediglich kurze zeit umschluß mit den weiblichen gefangenen aus dem politischen zusammenhang der r.a.f., nachdem diese hierfür in den hungerstreik getreten waren.

nach der aufhebung der kontaktsperre und dem tode von andréas baader, gudrun ensslin und jan-carl raspe wurden die haftbedingungen von verena becker dramatisch verschärft.

seit dem 18.9.1977 ist die zelle von verena becker tag und nacht beleuchtet. hierdurch, durch die sonstigen haftbedingungen und durch eine mit der einföhrung der kontaktsperre unterbrochene zahnärztliche behandlung wurden erhebliche gesundheitliche beeinträchtigungen verursacht. verena becker leidet unter ständigen kopfschmerzen, flimmern vor den augen, konzentrationsstörungen, schwäche-anfällen u.a.

auch nach aufhebung der kontaktsperre bleibt der zugang zu den medien gesperrt bzw. behindert. durch gerichtsbeschuß vom 27.10.1977 wurde die aushändigung von u.a. (!) 15 exemplaren der *süddeutschen zeitung*, 9 exemplaren der *frankfurter allgemeinen*, 11 exemplaren der *frankfurter rundschau*, 14 exemplaren der *welt*, 3 nummern des *spiegels* und einer nummer des *stern* untersagt.

déclaration à la presse de heinz funke, avocat de verena becker *

14 novembre 1977

la prisonnière, verena becker, dont le procès doit avoir lieu le 28 novembre 1977 devant la cinquième chambre du tribunal de stuttgart, se trouve isolée, depuis bientôt quatre mois dans une aile latérale au septième étage de la prison de stuttgart-stammheim elle a eu un bref contact avec les femmes prisonnières de la r.a.f. au moment où elles entreprenaient leur grève de la faim.

après la fin de sa mise au secret, et la mort d'andréas baader, de gudrun ensslin et jan-karl raspe, les conditions d'emprisonnement de verena becker se sont durcies de manière dramatique.

depuis le 18 septembre 1977 la cellule de verena becker est allumée nuit et jour. ces conditions d'emprisonnement portent gravement préjudice à sa santé déjà menacée par l'interruption d'un traitement dentaire. verena becker souffre de maux de tête continuels, d'éblouissements, de troubles de la concentration, de faiblesses, etc.

même après la levée du secret, la censure reste totale dans les médias. et par décision du 27 octobre 1977 le tribunal a ordonné la saisie de quinze exemplaires du *süddeutsche zeitung*, neuf exemplaires du *frankfurter allgemeine*, onze exemplaires de la *frankfurter rundschau*, quatorze exemplaires de *die welt* et trois numéros du *spiegel* et un numéro de *stern* ont été interdits.

verena becker, détenue à la prison de stuttgart-stammheim comme membre de la fraction armée rouge, a entrepris une grève de la faim et de la soif pour protester contre ses conditions de détention — durcies depuis la mort de ses camarades, particulièrement, d'ingrid schubert à la prison de munich-stadelheim. actuellement absente du lieu où se fait son procès.

die zelle von verena becker wird manchmal mehrmals täglich durchwühlt und in größter unordnung hinterlassen. die durchsuchungen erstrecken sich auch auf verteidigungsunterlagen. eine prozeßvorbereitung ist unter diesen umständen nicht möglich.

verena becker wird entwürdigenden körperlichen kontrollen unterworfen. sie muß sich von und nach jedem besuch vollständig ausziehen. nachdem alle körperöffnungen untersucht worden sind, muß sie neue kleidung anziehen.

diese körperlichen untersuchungen werden sowohl vor und nach privatbesuchen, als auch nach anwaltsbesuchen durchgeführt, obwohl anwälte wie privatbesucher vor den besuchen ebenfalls intensiv durchsucht werden und während der privatbesuche jeweils zwei beamte rechts und links neben der gefangenen sitzen und jedes wort und jede bewegung verfolgen.

nach dem tode von ingrid schubert wurden die haftbedingungen unter mißachtung auch der letzten persönlichkeitsrechte erneut verschafft.

in der zelle brennt nachts zuzüglich zu der blauen lampe auch eine ca. 1 m lange neonröhre, die den hofraum taghell erleuchtet. normaler schlaf ist unmöglich.

hinzukommt seit dem 13.11. die ungläubliche tatsache, daß eine ununterbrochene direkte überwachung stattfindet. dies geschieht dadurch, daß die zellentür geöffnet ist und vor die geöffnete tür ein tisch gerückt wurde, an dem im schichtdienst ständig eine beamtin sitzt, die jede bewegung der gefangenen verfolgt.

auf dem gang vor der geöffneten zelle halten sich ständig weibliche und männliche justizbeamte sowie beamte des b.k.a. auf, die ungehindert einblick in die zelle nehmen können.

seit dem 14.11.1977 wurde auf dem flur vor der geöffneten zelle mit bauarbeiten begonnen. so daß auch die mit diesen arbeiten beschäftigten häftlinge und anstaltsfremden arbeiter einblick in die zelle haben. zudem ist der lärm, der durch die bauarbeiten verursacht

la cellule de verena becker est soumise à des fouilles répétées parfois plusieurs fois par jour, et mise à sac. ces perquisitions visent aussi les documents de la défense. la préparation du procès, dans ces conditions, est absolument impossible.

verena becker est soumise à des contrôles dégradants. avant et après chaque visite, elle doit se déshabiller complètement et subir un contrôle gynécologique policier. ensuite elle doit mettre les vêtements que lui octroie l'administration.

ce genre d'examen est systématique. avant et après chaque visite. y compris les visites d'avocats qui sont pourtant soumis également à des fouilles minutieuses, avant et après chaque visite. pendant la visite, deux employés encadrent la prisonnière et surveillent chacun de ses faits, mots et gestes.

après la mort d'ingrid schubert, ces conditions d'emprisonnement ont empiré, au mépris complet du simple respect de la dignité humaine.

dans la cellule, la nuit, en plus de l'inévitable lampe bleue, un tube de néon de un mètre environ reste allumé. la nuit, comme le jour. impossible de dormir.

avec par-dessus le marché, depuis le 13 novembre une surveillance continue. la porte de la cellule est ouverte. devant la porte, une table avec en faction, une employée qui observe chaque mouvement de la prisonnière.

le couloir devant la cellule est toujours plein d'employés, femmes ou hommes; employés de la prison, employés de la b.k.a. qui sans vergogne regardent dans la cellule.

depuis le 14 novembre, il y a des travaux dans le couloir, devant la cellule ouverte. les prisonniers chargés de ces travaux et les ouvriers venus de l'extérieur, regardent dans la cellule. le bruit des travaux couvrait nos voix lors de ma visite aujourd'hui. nous ne pouvions nous entendre qu'à hurler ce que nous avions à nous dire.

wird, so groß, daß eine verständigung während des heutigen verteidigerbesuches zeitweise nur unter schreien möglich war.

angesichts einer behandlung, die aus quälereien, flagranter mißachtung der menschenwürde und brutaler beraubung auch der minimalsten persönlichkeitsrechte besteht, ist eine verteidigung nur durch unterrichtung der öffentlichkeit möglich.

traitements ignominieux, tortures, mépris flagrant de la dignité humaine et violation des droits de l'homme : la seule défense possible qui nous reste est d'informer l'opinion publique de cet état de fait.

TABLES DES MATIERES

articles d'ulrike à konkret (1960-1968)	5
jürgen bartsch (1968)	9
mutinerie (1970)	15
lettre du couloir de la mort (1972) <i>ulrike</i>	125
fragments de la déclaration des prisonniers de la r.a.f. (janvier 1976)	129
lettres d' <i>ulrike</i>	
à hanna krabbe (19 mars 1976)	161
à hanna krabbe (23 mars 1976)	169
aux prisonniers de hambourg (13 avril 1976)	173
fragment sur la structure du groupe. <i>ulrike</i>	181
pour un autre procès (fin avril 1976). <i>andreas ulrike</i>	188
l'histoire de la r.f.a. intervention de la défense au procès de stammhein (mai 1976)	194
lettre au mouvement de libération des femmes	203
cris pour <i>gudrun ensslin</i> (octobre 1977)	205
déclaration de <i>gila pohl</i> (novembre 1977)	213
déclaration <i>heinz funke</i> , avocat de <i>verena becker</i> (no- vembre 1977)	217

Achévé d'imprimer sur les presses
de la Société Nouvelle des Imprimeries Delmas
au 4^e trimestre 1977.

ISBN 2-7210-0108-6
Numéro d'impression : 30595
Dépôt légal : 4^e trimestre 1977